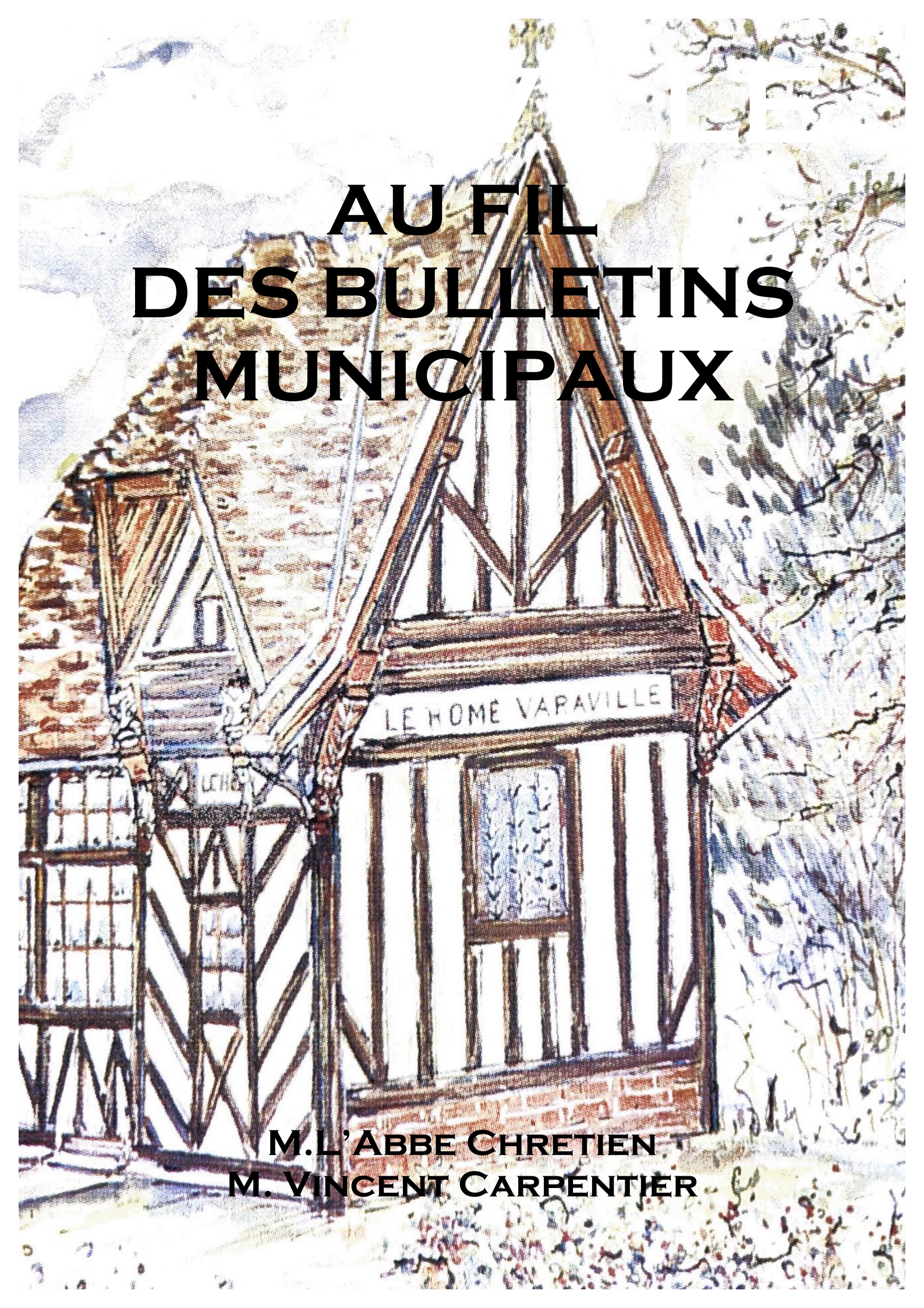




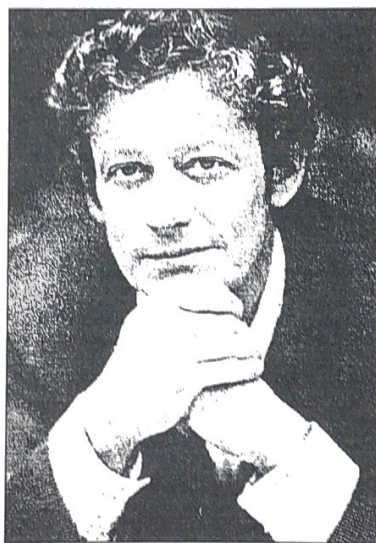
AU FIL DES BULLETINS MUNICIPAUX

**M. L'ABBE CHRETIEN
M. VINCENT CARPENTIER**

PREFACE

Plages normandes

Les vacances, pour beaucoup, sont synonymes de home enfants. Pour moi, ce fut le Home tout court. Le Home-sur-Mer. Une petite station balnéaire qui n'avait pas l'air balnéaire, une église où j'avais refusé de servir la messe, et des parterres de fleurs qui rappelaient la proximité de Cabourg. Cabourg, plage des fleurs. Cabourg et Proust, son illustre visiteur, dont le nom, synonyme de billard, carambolait sur le Grand Hôtel comme un cumulus de madeleines. Lorsqu'on arrivait au-dessus de Dives, par la nationale et le pays d'Ouche, un peu en hauteur, mes parents nous disaient qu'on allait voir la mer. Et on la voyait. C'était le bonheur. Au début, c'est toujours un peu ça, les vacances. Le bonheur de voir la mer. Nous habitions près du camping Pasteur. Là, les estivants, c'est bien normal, avaient le virus de la frite. Parfois, avant de nous rendre à la ferme, nous allions, mon cousin et moi, nous chercher un cornet. On revenait parmi les buis, les roses et les lilas. Un plaisir tricolore. L'adjoint au maire jouait de l'accordéon, le garde-champêtre faisait du tambour. Les vacances sentaient le 14 Juillet. Pour aller se baigner, c'était toute une expédition. D'abord, il fallait traverser la route Franceville-Cabourg. On l'appelait la route musicale. A cause des Klaxon – et aussi des transistors. Claude François avait besoin d'un marteau, Sacha Distel se contentait de scoubidous. Un chemin sablonneux, des cailloux – et enfin la plage. La mer pouvait se retirer sur des centaines de mètres. On la voyait danser, au loin, entre le Havre et Arromanches, pas très claire, sans reflet d'argent. C'était la côte fleurie. Sans doute un effet de Manche. Une fois en maillot, on courait, traversait des mares, piquait une tête et ressortait tout bleu d'une mer toute grise. Pour se donner du cœur au ventre, on grattait le sable. Il y avait des coques. Toute une haute cour de marée basse. Mon père les ouvrait, respirait à pleins poumons et disait que le climat était



vivifiant. On se vivifiait tellement qu'on n'osait plus bouger, comme pour éviter le vent. Toujours optimiste, mon père nous disait encore qu'il fallait se sécher à la main, que ça faisait circuler le sang. Ce qui circulait, surtout, c'était les frissons. Alors on repartait en petite foulée, sans serviette, jusqu'à la plage où nous attendait ma mère, et qui semblait loin, très loin, dansant comme du lin sur une corde à linge. Le ciel avait la couleur de la crème et le sable celle du beurre cru. On était bien en Normandie. A l'époque, il y avait peu de maisons – ou quelques-unes, en retrait, à colombages, pareilles à des paquebots. Seules les dunes s'élevaient en sahara d'Alpilles. Notre royaume miniature. Entouré de quelques cabines, alignées tels des hussards à la parade, le club Mickey

dominait la plage du haut de son téléphérique. Il y avait aussi un tape-cul qui nous donnait le sens du rythme, et une grande balançoire, qui faisait office de drakkar. Les Vikings n'étaient pas loin. Deux fois par semaine, il y avait des concours de plage, sous l'égide de Pétrole Hahn et Choco BN. Il était question d'athlétisme et de châteaux de sable. Même perdant, on gagnait beaucoup. Biscuits, illustrés, lotions capillaires. Le lauréat, lui, avait sa photo dans "Ouest-France". La gloire. En fin de journée, c'était moins glorieux. La mer

était haute, on repartait tête basse. Cette mer si glaciale, si abusive, on avait peur qu'elle disparaisse. On la quittait presque à regret. Le soir, dans le lit humide, avec nos coups de soleil lotionnés au vinaigre, on tentait de la retrouver. Ma mère, un jour, m'avait dit qu'on pouvait l'entendre dans les coquillages. Et même plus tard à Paris. Les vacances, à la fin, c'est un peu ça. On finit toujours par entendre la mer dans les coquillages.

FRANÇOIS CÉRÉSA

CHAPITRE I

Archeologie à Varaville

La chaussée de Varaville

Naissance de Varaville

La bataille de Varaville

Varaville et l'abbaye de Troarn

Jacques de Saffray

Varaville du XII au XIVème siècle

De la guerre de 100 ans à la renaissance

Varaville au temps des baleines

Archéologie à Varaville : de nouveaux vestiges au Clos du Bois

Après celui du Colombier, l'aménagement du futur lotissement du Clos du Bois, au Bourg, a donné lieu mi-juillet 2014 à une nouvelle opération de diagnostic archéologique, qui a porté cette fois sur 0,5 hectare. À cette occasion, de nouveaux vestiges tout aussi remarquables que ceux du Colombier (voir le précédent bulletin municipal) ont été mis au jour par une équipe d'archéologues de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP).

Il s'agit, là encore, d'importantes installations gauloises, sans doute liées elles aussi à la production de sel. Elles consistent en un réseau de fossés creusés sur la pente et vers le sommet du plateau, en surplomb du Chemin-dit-d'En-bas. Certains de ses fossés ont probablement servi à recueillir l'eau douce nécessaire aux opérations de filtrage du sable et de la tange, afin d'obtenir la précieuse saumure dont les Gaulois faisaient leur sel. Une profonde citerne a également été identifiée. Elle a pu servir à puiser de l'eau douce. Les poteries intactes retrouvées dans ces installations signalent la proximité d'une ou plusieurs habitations gauloises, sans doute situées un peu plus haut vers la route de Petiville.

D'autres vestiges se rapportent quant à eux à l'époque gallo-romaine, au Moyen âge et à l'époque moderne, jusqu'au XIX^e siècle. Il s'agit d'abord d'une grande fosse gallo-romaine, puis de fossés médiévaux délimitant de petites

parcelles dans lesquelles ont été repérés des empreintes de poteaux, des fosses et les restes d'un grand four en pierre. Des os d'animaux et des tessons de poterie ont aussi été recueillis en abondance. Le four paraît correspondre à un four à pain, que l'on imagine lié à l'une des anciennes habitations du Bourg. Cette maison semble s'être trouvée près du chemin, tout comme les habitations actuelles. Depuis toujours, les hommes ont cherché à se protéger des incendies, en éloignant les fours de leurs toits couverts en chaume, en bois ou en roseaux.



Ces nouvelles découvertes viennent éclairer encore un peu ce riche patrimoine enfoui du Bourg de Varaville, dont les racines remontent (au moins !) au temps des Gaulois.

Vincent Carpentier
et Denis Thiron, INRAP



Archéologie à Varaville : les salines gauloises du futur lotissement du Colombier



L'aménagement du lotissement du Colombier, au bourg, par la société Francelot, a donné lieu en septembre 2013 à une opération de diagnostic archéologique qui a porté sur 1,3 hectare. À cette occasion, des vestiges remarquables ont été mis au jour par une équipe d'archéologues de l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (INRAP).

Il s'agit pour l'essentiel d'installations gauloises liées à la production de sel. Sur la berge du marais de la Divette ont ainsi été découverts plusieurs fourneaux formés d'un assemblage de

briques d'argile, sur lesquels on mettait à bouillir de l'eau salée afin d'obtenir des pains de sel. L'opération se faisait dans des récipients d'argile crue façonnés à la main. L'eau salée provenait de la filtration de la tange récoltée dans l'estuaire de la Dives. En filtrant ce sédiment gris, naturellement gorgé de sel par la mer, les Gaulois obtenaient une saumure qu'ils n'avaient plus qu'à faire bouillir, l'été, sur des fourneaux à usage unique, pour obtenir du sel cristallisé.

De plus, un réseau de fossés a été découvert sur la pente et vers le sommet du plateau. Ces fossés servaient à recueillir l'eau douce nécessaire aux opérations de filtrage. Des tessons de poterie y ont été recueillis, avec des os d'animaux et des charbons en quantité. Il fallait brûler beaucoup de bois pour alimenter les fourneaux. D'autre part, le sel produit servait, entre autres, à la salaison des viandes. Il n'existait pas alors de réfrigérateur, et le salage des denrées périssables était un moyen de les conserver.

Ces découvertes archéologiques sont très importantes non seulement pour la région normande, mais pour toute l'histoire du sel et des salines en Europe. L'estuaire de la Dives fait en effet partie des rares endroits où de telles installations sont connues, depuis six ou sept siècles avant notre ère jusqu'au temps de Louis XIV. Il y a quelques années, des salines tout à fait comparables à celles de Varaville ont déjà été fouillées à Dives-sur-Mer, sur la ZAC de La Vignerie. On sait également, grâce aux textes du Moyen Âge, qu'il y eut chez nous des centaines de salines où s'activaient, durant l'été, les paysans-sauniers de Varaville. C'est donc un nouveau pan de cette histoire méconnue qui vient de ressurgir. Une histoire qui ne manque pas de sel, et dont nous reparlerons prochainement.



Pour en savoir plus :

<http://www.unicaen.fr/mrsh/craham/revue/tabularia/sources/textes/10carpentier.pdf>

LA DIGUE CHAUSSEE DE VARAVILLE

UN TRAVAIL DE ROMAINS

" C'est un vrai travail de Romains ".

On emploie cette expression admirative devant un ouvrage de grande importance, d'une conception audacieuse et dont la réalisation exige des moyens considérables.

Il est vrai que les Romains de la grande époque impériale furent de prodigieux bâtisseurs. Vingt siècles plus tard on reste béat d'admiration devant des oeuvres telles que le Colisée de Rome, le pont du Gard, le théâtre d'Orange, etc...

Les vestiges de la colonisation romaine sont beaucoup plus rares et modestes dans notre région. Les restes de l'ancienne capitale des Viducaces, à Vieux, sont ensevelis sous les labours. Les gradins du théâtre romain de Lisieux disparaissent sous les herbages.

Mais qui sait que Varaville possède un ouvrage romain considérable, entièrement conservé et toujours en usage?

Bonne question à retenir pour les organismes de rallyes!

Il est vrai que cet ouvrage aujourd'hui n'a plus rien de spectaculaire. On n'en voit plus que le sommet, ou plutôt les couches de macadam qu'on a déposées dessus.

Ce travail de Romains c'est la digue de 5 kms de long qui franchit l'estuaire de la Dives entre le Bourg de Varaville et la Croix Kerpin et sert de support à la départementale 27.

De temps immémorial cette portion de route est appelée la "Chaussée" de Varaville. "Chaussée" signifie voie pavée. A l'époque romaine les grandes routes étaient revêtues non pas de petits pavés de granit comme on en utilise encore, mais de grandes dalles de pierre. Elles doivent toujours exister sous les revêtements modernes.

Rien de plus banal qu'une route. D'accord. Mais faire traverser, par une route, une région de marais pose encore problème aux entreprises actuelles de travaux publics. Malgré les énormes engins dont elles disposent.

Longtemps l'autoroute partant de Caen s'est arrêtée à Troarn. On attendait que le temps stabilise le support de l'autoroute dans les marais, entre Basseneville et Bures-sur-Dives. Pourtant il ne s'agissait que de polders bien assagis et sur une distance deux fois moins grande que celle de la Chaussée de Varaville.

Le problème posé aux Romains était drôlement plus ardu. Ils avaient décidé la construction d'une route reliant l'Orne à la Touques. Cette route suit les courbes du littoral à environ 5 kms à l'intérieur des terres.



L'obstacle constitué par l'estuaire de la Dives était de taille. La Dives, à l'époque, se divisait en une multitude de bras. La mer la remontait à chaque marée. D'épaisses couches de limon recouvraient le lit de la rivière.

Si Asrérrix a connu les projets des ingénieurs romain décidant la construction d'une digue à cet endroit, il a eu bien raison de dire "Ils sont fous, ces Romains!".

Il fallait, par deux lignes de batardeaux, protéger le chantier au nord contre la mer, au sud contre la rivière. Il fallait pour atteindre la base solide, évacuer des tonnes de limon. Il fallait entasser des matériaux pour constituer la digue, dont la coupe, en forme de trapèze, fait 25 ou 30 mètres à la base, 10 mètres de hauteur et environ 6 mètres au sommet.

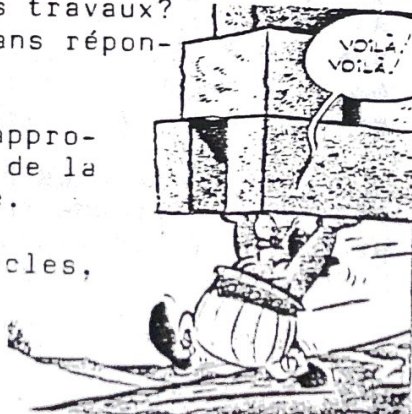
C'est à dire que pour faire avancer la chaussée d'un mètre il faut près de 200 m³ de matériau solide, et pour l'ensemble de l'ouvrage, environ un million de mètres cubes.

Comment ont-ils procédé? De quel outillage disposaient ils? Où sont-ils allés chercher cette masse colossal de matériaux? Comment l'ont-ils acheminée? Combien d'hommes de boeufs, de chevaux, de chariots a-t-il fallu réquisition Combien de temps ont duré les travaux?

Autant de questions sans réponse.

On ne peut que dater approximativement la construction de la digue chaussée au 3ème siècle.

Pendant au moins 8 siècles, au Nord, du côté de la mer l'ouvrage fut visible dans



toute sa sobre et imposante majesté. La mer à chaque marée venait lécher le pied de cette muraille qui lui interdisait de remonter dans les terres, comme elle le faisait depuis des millénaires.

Au sud, les alluvions en s'accumulant faisaient monter le niveau des terres.

A partir du 13^{ème} siècle, sous la direction des moines de Troarn, la lagune, qui sépare la digue du banc de sable qui va de Sallenelles à Cabourg, commence à être transformée en polders.

La mer est tenue à distance. Le niveau des terres s'élève lentement mais sûrement, recouvrant la façade nord de la digue. Là où se rassemblaient les drakkars pour la conquête de l'Angleterre, paissent les vaches et les moutons. La digue peu à peu se trouve engloutie. Mais elle est toujours là, supportant gaillardement un trafic que ses constructeurs ne pouvaient sûrement pas prévoir.

On peut penser que c'est la construction de la digue. Chaussée qui a donné naissance à ce qui deviendra Varaville. Avant elle rien ne pouvait justifier l'implantation d'un habitat dans cette région, sans doute couverte de forêts, au bord d'un marais mouvant plus hostile qu'hospitalier.

Il est probable que, pour veiller sur cet ouvrage stratégique, les Romains installèrent un poste militaire à son entrée. Ce petit ouvrage fortifié existait au Moyen-Age, des documents le prouvent. On peut même le situer sur la butte qu'occupe la maison de Monsieur HERVIEU. Les traces du fossé qui l'entourait sont encore visibles. Les soldats du Moyen-Age n'avaient eu qu'à s'installer dans le fortin romain.

C'est vraisemblable.

Un poste militaire, c'est rassurant. La route, pour être stratégique, dans sa destination première, devient aussi lieu de passage et de trafic pour le commerce. On peut penser qu'un lieu d'étape s'y organisa pour les voyageurs.

De plus la construction de la digue faisait de la lagune de Varaville un port vaste, bien protégé par les dunes. Le site de Varaville, à ce moment là, commence à présenter bien des avantages, qui justifient l'implantation d'un habitat.

Ainsi serait né Varaville??? Peut-être.



NAISSANCE DE VARAVILLE

Depuis le 1er numéro du Bulletin Municipal il y a 11 ans, je vous ai promenés dans l'histoire de Varaville sans le moindre souci d'ordre chronologique, au gré des anniversaires: année Guillaume, 2ème Centenaire de la Révolution, quarantième anniversaire du débarquement, ou au hasard de mes découvertes. Et si aujourd'hui je finissais par le commencement.

DEUX MOTS DE PREHISTOIRE

Cette carte résume notre préhistoire. Il y a quelques centaines de millénaires, alors que l'homme n'avait pas fait son apparition sur la terre, la mer pénétrait librement dans nos terres, entre ce qui sera Dives et ce qui sera Varaville, jusqu'aux environs de Mézidon.

De ce bras de mer il ne restera plus grand chose au début de l'ère chrétienne; mais ce petit reste va jouer un rôle capital dans notre histoire.

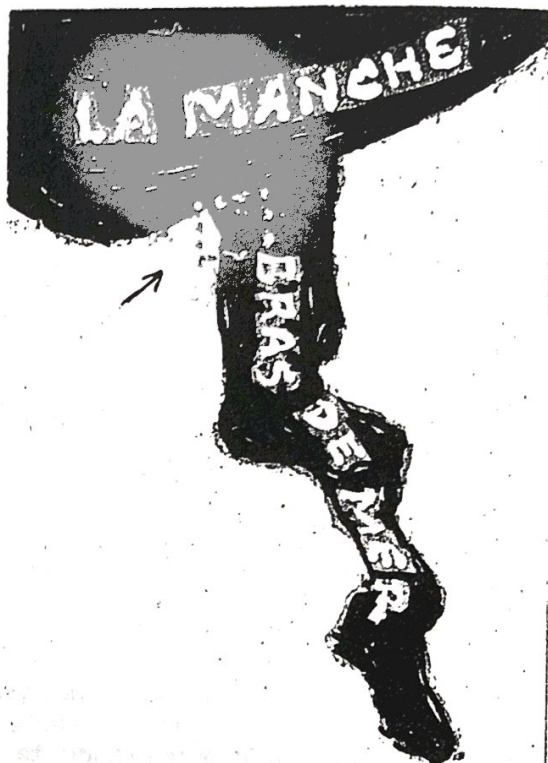
Au cours des millénaires, la mer s'est peu à peu retirée. A sa place, entre ses anciennes rives, les alluvions d'une multitude de petites rivières ont donné naissance à des prairies sauvages.

VARAVILLE PORT DE MER

Nos très lointains ancêtres à la découverte de leur planète ont suivi le cours de fleuves. Les grandes liaisons routières d'aujourd'hui furent d'abord les pistes de hordes nomades.

Mais dès la plus haute antiquité se dessine ce qu'on pourrait appeler une route des estuaires, un chemin continu qui épouse le tracé du littoral non pas en bordure de mer mais à une distance moyenne de 5 km.

Pour notre région, cette "route des estuaires" passait par Isigny, Ryes, Creully, Douvres, Bénouville, pour rejoindre la Seine en passant par Touques. A Varaville il y avait un problème. Pour passer à gué sur l'autre



Les pointillés marquent grossièrement les frontières de ce qui sera le territoire de Varaville.

rive il fallait attendre la marée basse et se déchausser, à moins qu'un Varavillais astucieux (il devait déjà y en avoir en ce temps là) ne propose la traversée en bateau. Ce point d'arrêt obligatoire est peut-être à la naissance de ce qui deviendra Varaville

Quand les Romains occupaient notre région, au début de notre ère, ils eurent besoin de voies rapides pour la mobilité de leurs troupes, comme pour les liaisons administratives de leur immense empire. Il n'était pas question pour les courriers impériaux de se soumettre aux caprices de la marée. Le passage à gué fut remplacé par une route qui était en même temps une digue, contre laquelle butait la mer à marée haute. Cette digue devait contribuer à un assèchement plus rapide des terres au sud de la chaussée.

La voie romaine est toujours là, mais invisible sous une multitude de revêtements et un nécessaire élargissement.



Quand les Varavillaises rentraient du marché de Dives à gué vers l'an 10.

Au fond d'une vaste rade, le bourg de Varaville est un port maritime qui donne accès à la plaine de Caen par Troarn, au pays d'Ange et au Bessin.

Les premiers habitants de nos régions venaient de la mer, en particulier des Celtes venus des îles britanniques.

Plus tard, par terre cette fois, vinrent les Francs. Le mélange fut grandement facilité par la conversion rapide de ces populations diverses au christianisme. L'évangélisation de nos régions commence au IV^{ème} siècle. Dès le V^{ème} siècle, il y a un évêque à Bayeux. Le VII^{ème} siècle voit naître la première grande abbaye normande St Wandrille, bientôt suivie de Jumièges, Fécamp, le Mont-St-Michel

LES PIRATES NORMANDS.

Au IX^{ème} siècle tout se gâte. Des hordes de pirates venus de Scandinavie viennent semer la terreur sur toutes les côtes de la Manche et de l'Atlantique. De fameux navigateurs ces normands mais surtout de redoutables pirates. Leurs incursions sont brèves mais dévastatrices. Ils ne viennent que pour piller toutes les richesses qui leur tombent sous la main. Les abbayes, les églises, les châteaux reçoivent leurs visites. Méthodiquement, ils entassent leur butin sur des points de la côte faciles à défendre, petites îles ou pointes de presqu'îles (des holms, comme ils disent) où ils viendront les rechercher à la fin de leur expédition. Le Holm de Varaville fut-il une de ces îles aux trésors??

Si encore ils se contentaient de piller, mais ils détruisent, ils brûlent. Les populations fuient.

Les terres désertées par les habitants incitent un certain nombre de ces pirates à s'y installer à demeure, non sans chercher à agrandir toujours leur domaine.

ROLLON PREMIER DUC DE NORMANDIE

Devant la menace normande, le roi de France Charles III, dit le simple, trouve que le moyen le plus simple d'avoir la paix est de concéder aux envahisseurs le territoire qu'ils occupent, à plusieurs conditions. Rollon, leur chef acceptera de se conduire en seigneur féodal, vassal du Roi. Il renoncera aux coutumes de son pays pour adopter celles de la France et en particulier sa religion. Rollon devra se faire baptiser.

Rollon révélera des dons d'excellent gestionnaire de son domaine. Son baptême en fit-il du jour au lendemain un excellent Chrétien? On peut en douter. Ce qui est certain c'est qu'il s'empressa de rebâtir églises et monastères avec autant d'ardeur qu'il en avait mis à les détruire et qu'il en créa d'autres. Quant à ses sujets, ils suivirent l'exemple de leur chef et se firent baptiser en masse.

VARAVILLE EN NORMANDIE

Le traité de St Clair sur Epte (911) entre Charles III et Rollon ne concernait pas Varaville. Rollon avait reçu les diocèses de Rouen, d'Evreux et de Lisieux. Or le diocèse de Lisieux s'arrêtait à la Dives. Varaville, sur l'autre rive de la Dives, était du diocèse de Bayeux.

Mais cette situation ne va durer que 12 ans.

En 922, Charles III est déclaré déchu par les grands du Royaume qui font sacrer Robert, duc de France. Charles livre bataille aux révoltés et tue son rival, mais son armée est battue et Charles III doit s'exiler. A Robert succède Raoul.

Rollon n'a pas pris part à la conjuration des grands qui a renversé le roi Charles. Mais quand celui-ci est parti pour un exil sans espoir de retour, il reconnaît Raoul comme suzerain, non sans se faire payer ce ralliement. Son domaine s'agrandit des diocèses de Bayeux et du Mans. Varaville devient normande en 923.

A la mort de Rollon en 930, son fils Guillaume longue épée va encore agrandir son duché en s'emparant des diocèses de Coutances et d'Avranches en 933.

Quand il meurt assassiné en 943, la couronne ducale revient à son fils, Richard 1er, enfant de 10 ans.

LA PREMIERE BATAILLE DE VARAVILLE

Entre temps, à la mort de Raoul en 936, le trône de France est revenu au fils de Charles III, le roi exilé. Elevé en Angleterre, on le nomme Louis IV d'Outremer. Il n'a que 15 ans à son retour en France. Trop jeune pour agir mais pas pour rêver, il rêve de reprendre au duc de Normandie le territoire que celui-ci a reçu de Raoul l'usurpateur, comme prix de son ralliement.

Le jeune duc Richard a 12 ans en 944. Autant dire que la Normandie n'a pas de chef. Louis d'Outremer pense que le moment est favorable pour réaliser son projet. Il part à la reconquête à la tête d'une armée.

Mais les Normands de Normandie ont gardé des relations étroites avec leur Scandinavie ancestrale. Ils ont appelé à leur secours la flotte du roi Harold de Danemark qui vient débarquer dans la rade de Varaville.

Avec la fougue et l'inexpérience de ses 23 ans Louis d'Outremer vient attaquer la troupe d'Harold à son point de débarquement. Dès le premier choc le jeu-



Le baptême de Rollon
miniature du XIVème.

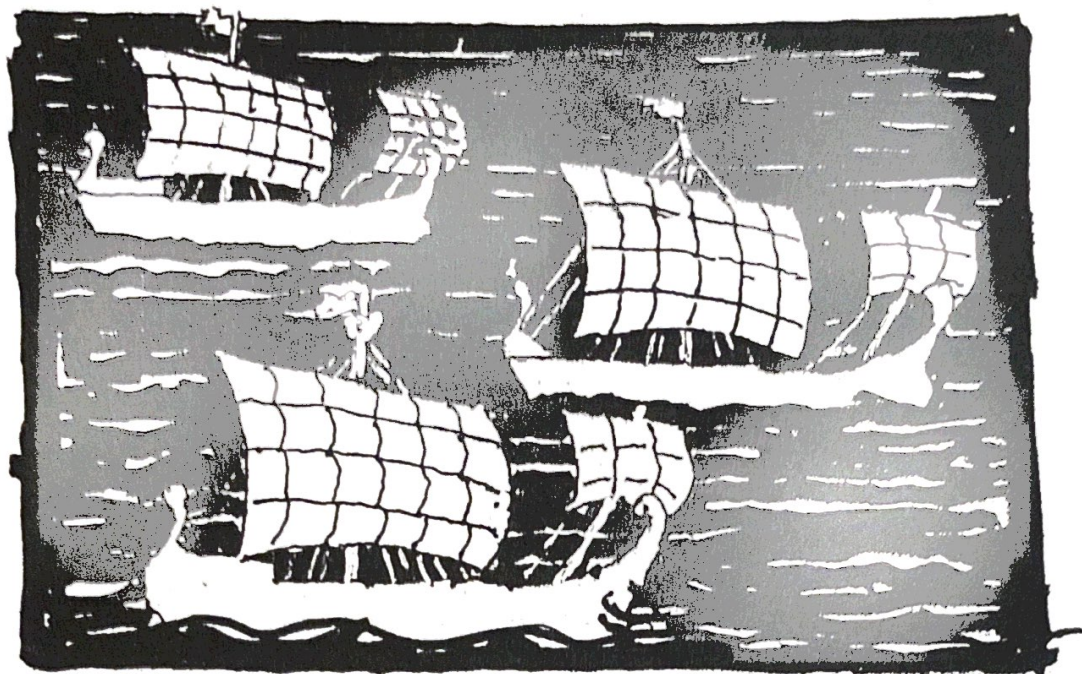
ne roi est fait prisonnier, ce qui provoque la débandade de ses troupes.

Louis d'Outremer fut libéré moyennant une bonne rançon. Il fallait bien payer les frais de déplacement des cousins scandinaves.

111 ans plus tard un autre roi de France, Henri 1er, aurait dû se souvenir que Varaville ne portait pas chance aux souverains du royaume désireux de reconquérir la Normandie. Il aurait évité d'y voir périr son armée.

Ce sera la seconde, la grande bataille de Varaville.

Relisez le n°1 du bulletin municipal.



Harold arrive dans la rade de Varaville



Un peu d'histoire

Il y a quelques années, l'Abbé Chrétien, curé de la commune avait fait paraître dans le bulletin municipal une série d'articles de grande qualité sur l'histoire de la commune.

Il nous a paru judicieux de les publier de nouveau afin que les habitants de VARAVILLE découvrent ou redécouvrent ces articles très intéressants.

La bataille de Varaville

Bien des Varavillais ignorent sans doute que le nom de leur commune est lié à un événement historique connu sous le nom de bataille de Varaville. Ils sont bien excusables. Cette bataille se déroula il y a plus de neuf siècles et aucun monument, pas même un nom de rue ne perpétue le souvenir.

Nous sommes en 1057. Guillaume, qui n'est pas encore le Conquérant, est âgé de 30 ans. Il a réussi à s'imposer à ses turbulents vassaux. Il gouverne son duché avec sagesse et fermeté.

Mais le roi de France, Henri Ier prétend reconquérir cette province, cédée à Rollon par le Traité de St Clair-sur-Epte. Malgré l'échec d'une première tentative, il n'a pas renoncé à son projet.

Au mois de mars 1057, alors qu'il se trouve à Angers, à la tête d'une puissante armée, il décide de faire mouvement sur la Normandie. Il y pénètre par Alençon, passe par St Pierre-sur-Dives, arrive jusqu'à Caen sans rencontrer la moindre résistance.

Guillaume se trouve coupé de ses plus fidèles barons qui sont à l'est du duché. En toute hâte, il a levé une troupe dérisoire composée principalement de paysans armés de faux et de fourches. Il ne peut vaincre que par la ruse. Heureusement Henri Ier commet une imprudence que Guillaume va exploiter avec son génie de chef de guerre.

Le roi, ayant fait étape à Caen, pour ravitailler dans la campagne environnante, continue sa route vers l'estuaire de la Seine, en empruntant la voie romaine de Caen à Touques.

Guillaume a immédiatement pensé à exploiter le point stratégique de cette route : c'est-à-dire la chaussée de Varaville.

A cette époque, les grasses prairies qui s'étendent aujourd'hui entre la chaussée et les dunes de la côte n'existent pas. C'est une langue envahie par la mer à marée montante.

Aux plus hautes marées, le flot bat la chaussée comme une digue. Or, nous sommes à l'équinoxe de printemps. Le 22 mars, Guillaume a camouflé sa troupe dans les bois de Barent. Il laisse passer l'interminable cortège de l'armée royale.

Par Robehomme, ses hommes investissent en silence le sud de la chaussée, attendant le signal de l'attaque.

Sur l'étroite chaussée, on avance lentement, car à l'extrémité il faut traverser le pont de bois qui enjambe la Dives, plus large alors qu'aujourd'hui. Il est prudent

d'éviter surcharge et précipitation.

Une moitié de l'armée a franchi le pont et le roi, des hauteurs de Grangues, peut voir les derniers éléments de son armée sortir du bourg de Varaville pour s'engager à son tour sur la chaussée.

C'est le moment choisi par Guillaume pour donner l'assaut.

Étirée sur 4 km, l'armée royale n'a aucune possibilité de manœuvrer. Impossible de quitter la chaussée sans tomber à la mer. Pas question de reculer, des hommes de Guillaume barrent la route, au pont de la Divette. Se précipiter en avant ? C'est ce que font ceux qui arrivent au bout de la chaussée et c'est la catastrophe. Surchargé, le pont de bois s'écroule dans la Dives grossie par le flot de haute mer. Pour ceux qui sont déjà passés, impossible maintenant de venir au secours des prisonniers de la chaussée.

C'est un désastre. La moitié de l'armée royale était anéantie par une poignée de manants. Le génie du chef y était certes pour beaucoup, avec la complicité du site et de la marée d'équinoxe.

Le roi avait compris. Fuyant vers sa capitale, il promit de ne plus s'attaquer au duché de Guillaume.

Neuf ans plus tard, 1066, Varaville jouera encore un rôle capital dans la destinée de Guillaume.

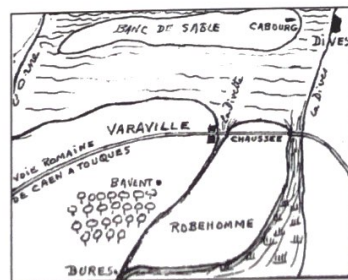
Nul n'ignore que c'est dans le port de Dives que se rassemble la flotte pour la conquête de l'Angleterre.

Ce qu'on sait moins, c'est que le port de Dives au 11^{ème} siècle n'a rien à voir avec le port actuel, bien incapable de contenir les centaines d'embarcations qui constituaient la flotte de débarquement.

Le port de Guillaume, nous le traverserons en diagonale en prenant la route du bourg de Varaville à Cabourg.

Les polders ont remplacé la vase de la lagune autrefois envahie par la mer.

C'est sur le territoire de Varaville, entre la chaussée et les dunes de la côte qu'il faut imaginer l'immense rade envahie par des centaines de drakkars tels que nous les montre la tapisserie de Bayeux.



Abbé CHRÉTIEN

(à suivre...)



VARAVILLE ET

L'ABBAYE DE TROARN.

En 1050 un petit groupe de moines bénédictins s'installe à Troarn. Ils avaient essaimé de l'abbaye de Conches (Eure) et avaient séjourné quelque temps à Norey près de Falaise.

Ils viennent fonder l'abbaye St Martin de Troarn qui va durer jusqu'à la Révolution française, plus de 7 siècles.

Le Duc Guillaume, le futur Conquérant, a 23 ans et à l'exemple de son père, favorise la création d'abbayes dans son duché avec autant d'ardeur que ses ancêtres vikings mettaient à les piller et à les détruire.

Il y a sans doute à son zèle des motifs religieux, mais ils ne sont pas seuls. Les abbayes sont les grands centres culturels de l'époque, des réservoirs d'hommes de science en tous domaines. Ce sont de grandes entreprises de défrichement, d'aménagement, des fermes modèles, des étapes sûres pour les voyageurs, des lieux d'échanges qui favorisent le commerce. Aujourd'hui encore de grandes foires comme celles de Lessay doivent leur existence à l'initiative d'une abbaye, il y a 10 siècles.

Sans compter que la construction d'une abbaye, ses agrandissements, ses embellissements, son entretien ça donne du travail, et quel travail! aux métiers du bâtiment.

Fonder une abbaye c'est d'abord lui donner un domaine dont elle tirera les ressources nécessaires à sa subsistance et à son rôle social.

En offrant à la nouvelle abbaye, le territoire de la commune de Troarn et quelques autres, dans les environs, ou plus lointaines, Roger de MONTGOMERY ne donnait qu'une bien modeste parcelle de ses immenses domaines.

Varaville n'appartenait pas aux MONTGOMERY mais à Guillaume Comte d'Evreux. Il décida d'en faire don à l'abbaye naissante. Du même coup il retirait Varaville à son vassal Robert II de BEAUFOU, qui lui même avait donné le patronage de la paroisse à un certain Raoul fils d'Ernost.

L'érection officielle de l'abbaye de Troarn est du 13 mai 1059. On ne connaît pas la date exacte de la donation de Varaville. Elle se situe entre 1059 et 1096.

.Qu'est-ce que VARAVILLE à l'époque?

Un tout petit territoire. Comme je l'ai expliqué dans le bulletin n°1, à propos de la bataille du 22 mars 1057. La mer, à l'époque, contournant les dunes par les estuaires de l'Orne et de la Dives atteint, à marée haute, la chaussée qui va du Bourg à la croix Kerpin. Au sud de la chaussée ce sont des marécages. Le territoire utile se limite donc au Bourg à l'est - au moulin du prè à l'ouest - En direction de la mer, la terre ferme ne dépasse pas le lieu dit "La Cour de la Maison". Quant aux dunes, elles sont absolument désertes et accessibles seulement à marée basse.

Le don de Varaville n'est pourtant pas un cadeau négligeable fait par le Comte d'Evreux à l'abbaye de Troarn, car Varaville a deux activités prospères, la pêche abondante dans l'estuaire et surtout des salines.

Pour des motifs religieux (les jours d'abstinence sont nombreux dans le calendrier) le poisson est très recherché. La pêche est un métier qui rapporte. Beaucoup moins cependant que la récolte et le commerce du sel. Les salines de Varaville à Decanneville sont les plus importantes de Normandie. Le sel, indispensable et rare, est une valeur sûre qui s'exporte très loin à l'intérieur du duché de Normandie et même au delà.

Les richesses de Varaville vont donc bénéficier à l'abbaye de Troarn qui en perçoit les dîmes, mais en retour Varaville va bénéficier du patronage de l'abbaye qui saura valoriser le domaine qui lui a été donné beaucoup mieux que n'aurait pu le faire un seigneur laïc.

Les droits de seigneurie dévolus à l'abbaye sur Varaville s'accompagnent de nombreuses charges. Cela va de l'entretien des chemins à l'entretien d'une police pour faire respecter les règlements et assurer la sécurité des personnes et des biens. L'abbaye a droit de justice pour les procès et les délits mineurs. Par voie de conséquence elle a aussi sa prison.

Mais l'abbaye ne se contente pas d'entretien, elle entreprend très tôt l'assèchement des marécages de la Dives pour les transformer en paturages. Une entreprise gigantesque avec les moyens de l'époque. Elle a demandé plusieurs siècles. Il a fallu endiguer la Dives et la Divette, installer des portes à flots pour empêcher la mer de remonter dans la terre, creuser des canaux, élever des chemins, bâtir des ponts

pour accéder aux nouveaux paturages. Malheureusement ce qui reste des archives de l'abbaye ne permet pas de suivre les étapes de cette transformation qui a décuplé la surface de Varaville. Mais le résultat est toujours sous nos yeux. Pour les dixièmes le territoire exploitable de Varaville est la création de l'abbaye de Troarn.

N'imaginons pas pour autant que les moines ont tout fait de leurs mains. Ils ont été les maîtres d'oeuvre, établissant les plans, surveillant les travaux, recrutant et payant une main d'oeuvre qui a dû être imposante, avant d'entirer des bénéfices, en prélevant la dime sur ces terres conquises, qu'on appelle des "noales".

Du point de vue religieux, le rôle de l'abbaye est beaucoup plus modeste que son rôle économique pour Varaville. Il y eut un prieuré de moines de Troarn à Dives, il n'y en eut jamais à Varaville. L'abbaye était patronne de la paroisse c'est à dire qu'elle choisissait parmi les candidats à la cure quand celle-ci se trouvait vacante.

Au Moyen-Age et jusqu'à la Révolution la nomination des curés n'a rien à voir avec le système actuel. Les candidats curés doivent se trouver un employeur, un propriétaire de paroisse (seigneur laïc ou abbaye) qui lui louera sa cure, exactement comme un fermier loue une terre, moyennant une redevance annuelle. La cure, ce n'est pas seulement l'église et le presbytère ce sont aussi des terres ou droits de dimes qui assurerent la subsistance du curé.

A chaque vacance de la cure de Varaville, l'abbaye de Troarn n'avait que l'embarras du choix pour désigner un successeur, non pas à cause de la réputation de sainteté des paroissiens, mais parce qu'elle était une des plus généreusement pourvues.

Le loyer dû par le curé à l'abbaye était, au début, au début de 24 livres tournois, qui devaient correspondre au dixième des revenus de la cure estimés à 240 livres. Beaucoup de paroisses n'en avaient pas la moitié, ni même le quart.

Pourtant en 1211 le curé Roger BOUVIES trouve que l'abbaye lui réclame trop. L'abbé de troarn accepte que le différent soit réglé à l'amiable par un conseil de sages, lequel décide que les curés de Varaville ne paieront plus à l'abbaye que 16 livres tournois en quatre termes, de 4 livres chacun, à la fête de la Purification, à l'Ascension, à la Sainte Madeleine et à la Toussaint.

Tous les fermiers voudraient avoir affaire à des propriétaires aussi comodants.

La possession de Varaville par l'abbaye de Troarn se trouva plusieurs fois contestée par les héritiers du donateur Robert de BEAUFOU. Un procès eut lieu en 1289 qui confirma les droits de Troarn contre les prétentions des sieurs d'ECAJEUL et Guillaume BOUTEVILAIN.

En 1422 Henri V d'Angleterre ayant conquis la Normandie fit "concession à vie de toutes les terres, fiefs, seigneureries et possessions de Varaville à Guillaume ALYNGTON, son écuyer et son trésorier en Normandie.

Bref intermède dans le patronage de l'abbaye de Troarn sur Varaville qui devait être confirmé après la guerre de Cent ans.

JACQUES DE SAFFRAY

SIEUR DE VARAVILLE

L'atelier municipal vient de fixer sur le mur nord de l'église du bourg une très vieille pierre qui se trouvait jadis dans le chœur de l'ancienne église. Après les bombardements de juin 44, l'église aux trois quarts détruite fut rasée, mais on on conserva cette pierre sur laquelle était gravée l'épithaphe d'un certain Jacques de SAFFRAY. On ne jugea pas bon alors de lui redonner une place dans la nouvelle église et on la déposa dans la pièce située à la base du clocher. Elle reposait là, dans la triste compagnie du matériel utilisé pour le creusement des fosses du cimetière.

La voici revenue dans l'église nouvelle. Non pas au titre d'oeuvre d'art, mais comme un document vénérable par son ancienneté et intéressant par son style et son contenu.

On ne manquera pas en la lisant de se poser des questions : quand cette épithaphe fut-elle gravée ? Qui était ce Jacques de SAFFRAY ? A quels périls a-t-il échappé ? Dans quelles batailles a-t-il combattu ?

Je suis en mesure de répondre à quelques unes de ces questions et d'avancer, pour d'autres, quelques hypothèses.

Cette épithaphe fut gravée en 1602 pour être encadrée dans le mur du chœur, au-dessus de la sépulture de Jacques de SAFFRAY. Comme il a vécu soixante ans, il est donc né en 1542 sous le règne de FRANÇOIS 1er.

Pour quiconque possède quelques notions d'histoire de France on ne peut pas dire que c'était le bon vieux temps. Sombre période au contraire. Jacques de SAFFRAY a 20 ans quand commencent ce que l'histoire appelle les guerres de religions. Terme impropre, car l'hostilité entre catholiques et protestants provoque dans tout le pays des troubles graves. Des exécutions sanglantes, de véritables actes de sauvagerie, des profanations, des destructions, des incendies, mais pas de véritables batailles rangées entre armées rivales. Les temps n'étaient pas sûrs. Et les périls faisaient partie du quotidien.

Face à ces troubles, le pouvoir royal se montre impuissant. Le fils de FRANÇOIS 1er, HENRI II est occupé à faire la guerre. Quand il meurt bêtement, d'un coup de lance au cours d'un tournoi. Il laisse une veuve, Catherine de MEDICIS et trois fils. Le premier, FRANÇOIS II, monte sur le trône à 15 ans et meurt l'année suivante. Son cadet lui succède sous le nom de CHARLES IX. Il a 10 ans. C'est lui le roi, mais c'est sa mère qui gouverne. Il meurt à 24 ans. Son frère HENRI II signe la paix avec les protestants, puis leur fait la guerre. Il se débarrasse du Duc de GUISE, prétendant au trône, en l'attirant dans un guet-apens à Blois pour le faire assassiner. Mais les armées de la Ligue, que commandait le Duc de GUISE, reprennent le combat sous les ordres de son frère le Duc de MAYENNE.

Après l'assassinat du roi (à chacun son tour) le successeur désigné, HENRI de NAVARRE devenu HENRI IV se heurtera à cette armée.

C'est peut-être alors que Jacques de SAFFRAY put faire preuve de son courage au cours de trois batailles rangées qui se déroulèrent à Dreux, à Arques, près de Dieppe et à Jury près d'Evreux.

Pour le reste, à en croire l'épithaphe, il avait toutes les vertus. Ce n'était sans doute pas l'avis du prieur de l'abbaye de Troarn.

Au 11ème siècle, les lointains ancêtres de Jacques de SAFFRAY étaient seigneurs de Varaville. Ils tenaient ce fief du comte d'Evreux leur suzerain. Ils avaient dû l'abandonner au profit de l'abbaye de Troarn que le Duc de Normandie, roi d'Angleterre venait de fonder. Ils l'avaient fait de bon cœur, si l'on en croit leur déclaration pieusement conservée dans les archives de l'abbaye. Mais pouvaient-ils faire autrement?

En tous cas leurs héritiers digéraient très mal cette amputation de leur domaine et la perte de leur titre de seigneurs de Varaville.

Plusieurs fois, l'un ou l'autre avait réclamé devant les tribunaux qu'on lui restituât ce bien enlevé à leurs ancêtres. Ils avaient toujours perdu leurs procès.

Jacques de SAFFRAY, succédant à son père (il avait alors 21 ans) trouve un autre moyen de récupérer sa Seigneurie. Il s'adressa au roi (c'était CHARLES IX qui avait alors 13 ans) et lui demanda de lui attribuer les fiefs de Varaville et du Buisson contre un engagement de 500 livres. Le roi accepta.

La réplique ne se fit pas attendre. L'abbaye de Troarn porta l'affaire devant le baillage (tribunal) de Caen qui signifia au jeune roi qu'il n'avait pas le droit de céder un bien qui ne lui appartenait pas. Jacques de SAFFRAY n'avait pu se prévaloir de son titre de seigneur de Varaville que pendant 4 mois. La méfiance du Prieur de Troarn à l'égard de la famille de SAFFRAY devait durer plus longtemps.

Aussi jusqu'à la mort de son père, son fils Charles vint solliciter de l'abbaye la permission de le faire enterrer dans le chœur de l'église et de mettre dans le mur au-dessus, une épithaphe à sa gloire. Le prieur demanda un temps de réflexion. Pour plus de sûreté, il ne réfléchit pas tout seul mais consulta son conseil, le chapitre de l'abbaye, qui accepta la demande en y mettant des conditions. Rien ne devait laisser supposer que Jacques de SAFFRAY était reconnu comme le seigneur du lieu. On ne mettrait pas les armoiries du défunt ni aucun des ornements qu'on avait coutume de mettre pour une tombe seigneuriale.

Ces précautions n'étaient pas inutiles. Deux générations plus tard, l'époux d'une demoiselle de SAFFRAY, Lecordier, marquis du Tronc du lieu. Un de ses arguments était que l'ancêtre de sa femme possédait ce titre puisqu'on l'avait enterré dans le chœur de l'église. A quoi il fut répondu que Charles de SAFFRAY en sollicitant cette faveur du prieur de l'abbaye, et en acceptant les conditions qui lui étaient imposées, reconnaissait que l'abbaye de Troarn détenait bien, et elle seule le patronage de la paroisse.

Un jour, on ne sait quand, l'építaphe de Jacques de SAFFRAY disparut. Non, on ne l'avait pas volée, mais le curé d'alors voulut habiller de boiseries les murs du choeur. L'építaphe fut cachée. On l'oublia.

En 1895, la boiserie devait être en mauvais état, plus misérable qu'ornementale, et le curé Pierre TOSTAIN la fit enlever. L'építaphe réapparut.

On la lut avec curiosité, mais sans émotion. Le nom de ce personnage, dont on ne savait même pas quand il avait vécu ne disait rien à personne. Sauf sans doute à un seul Varavillais, le châtelain de l'époque Charles, Marie de Cauvigny, car Jacques de SAFFRAY était son ancêtre. Une même famille a possédé le château de Varaville pendant huit siècles.

Aujourd'hui, lecteurs du bulletin municipal vous en savez autant que moi sur Jacques de SAFFRAY. C'est bien vieux. Mais la dernière phrase de l'építaphe est toujours d'actualité.

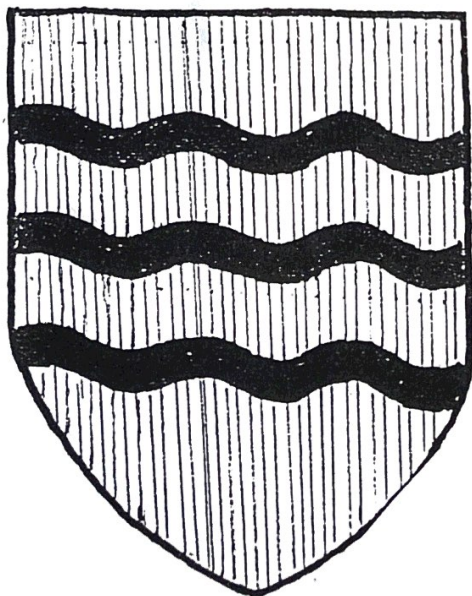
Texte de l'építaphe de
Jacques de SAFFRAY

A LA POSTERITE

Passant, tu ne verras point ici de marbre ni de parphyre. Cette tombe enserme quelque chose de plus précieux, le Sieur de Varaville y est. Jacques de SAFFRAY, gentilhomme aussi prudent et généreux que cette province en ait jamais porté. Les périls où il s'est plusieurs fois jeté pour le bien de cet Etat et trois batailles rangées où son bras l'a fait remarquer sont témoins irréprochables de la grandeur de ses vertus. Les princes l'ont reconnu, ses égaux l'ont tenu pour exemple et les plus envieux ont été forcés de l'estimer.

J'entretiendrais plus longtemps de ses autres qualités mais elles ne se peuvent comprendre dedans si peu de lignes.

Le ciel, jaloux de ce que la terre l'avait possédé éternellement. Passant, je ne te retiendrai point davantage, fais ton chemin et crois que tout ce que tes yeux admirent en ce monde est périssable et tend chaque jour à sa fin.



BLASON
DE LA FAMILLE DE SAFFRAY

D'ARGENT
A 3 FACES
ONDEES DE GUEULE

VARAVILLE

DU XII^E AU XIV^E SIÈCLE

Aux sources de notre Histoire

Le nom de Varaville entre glorieusement dans l'histoire de la Normandie en 1057, Guillaume le Conquérant, à la tête de quelques centaines de chevaliers inflige une cuisante défaite à l'énorme armée du Roi de France Henri 1er qui vient de piller pendant des semaines la Plaine de Caen.

Mais qu'est-ce que Varaville à cette époque? Aucun document écrit ne nous permet de le savoir. Les premiers textes que nous possédions datent d'une soixantaine d'années après cette bataille mémorable, trente ans après la mort de Guillaume le Conquérant, à l'époque où l'un de ses fils a pris sa succession à la tête du royaume d'Angleterre et du Duché de Normandie sous le nom d'Henri II. C'est lui qui décide de donner le fief de la paroisse de Varaville à l'Abbaye de Troarn fondée par son père.

Aujourd'hui, il ne reste rien des bâtiments de l'Abbaye de Troarn vendue comme bien national à la Révolution. L'acheteur en fit une carrière de pierre. Vaste carrière puisque l'église avait les dimensions de Saint Etienne de Caen, ce qui donne une idée de la grandeur des autres bâtiments.

Mais heureusement pour notre histoire de Varaville, il reste de l'Abbaye de Troarn trois chartiers (recueils des chartes) concernant les biens de l'Abbaye. Deux de ces chartiers sont aux Archives du Calvados, le troisième à la Bibliothèque Nationale. Là ce trouvent les sources de notre histoire.

Quatre chartes pour un don

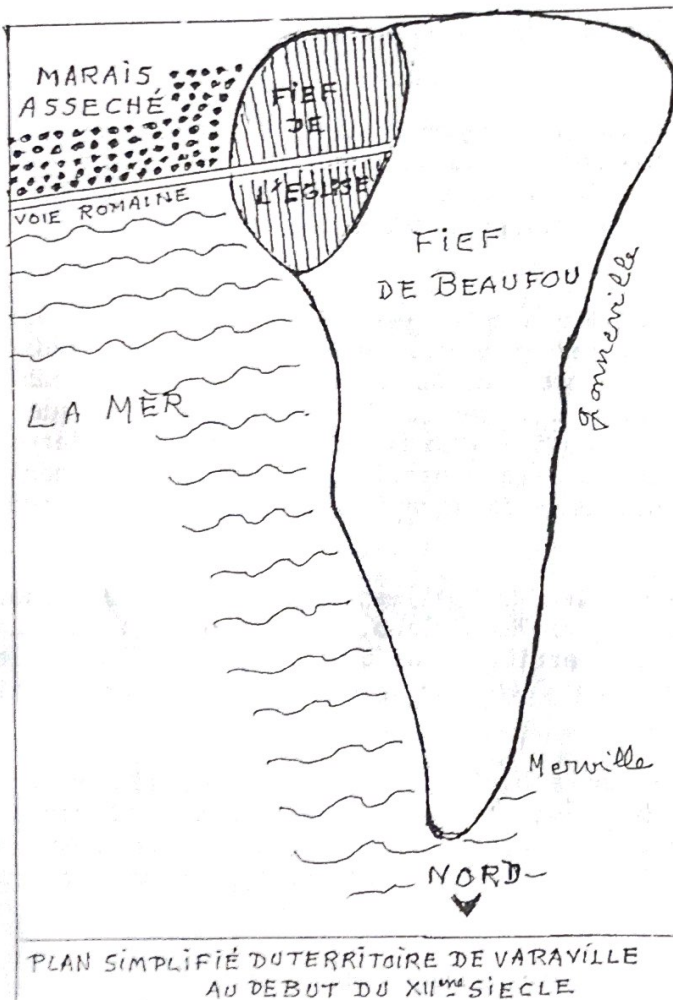
L'initiative du don de Varaville à l'Abbaye de Troarn ne pouvait venir que du Duc Henri II. Mais en donnant Varaville à l'Abbaye, il en dépossédait le tenant du fief, le Baron de BEAUFOU, vassal du comte d'Evreux. Il fallait donc un acte de renonciation dudit baron et dudit comte. Il en fallait même un troisième, car le Baron de BEAUFOU, qui n'habitait pas Varaville, en avait confié la gérance à un vassal Radulphe fils d'Ernest.

Cela nous vaut quatre documents précieux pour la connaissance de Varaville en ce début du 12^e siècle.

En renonçant à sa charge de vavasseur, Radulphe fils d'Ernest ne perd pas grand chose, puisqu'on lui laissera jusqu'à la fin de ses jours les revenus qu'il tirait de sa charge, c'est à dire 20 % de la dîme.

Le Baron Robert de BEAUFOU ne se trouvera pas ruiné davantage par la perte du fief de l'église de Varaville. La famille de BEAUFOU a fourni deux compagnons à Guillaume dans sa conquête de l'Angleterre; cela lui a valu d'autres domaines. D'ailleurs à Varaville même, il garde en fief la plus grande partie du territoire, le fief de l'église, réduit au Bourg, paraît bien minuscule. Ce qui lui coûte le plus sans

doute, c'est de perdre le titre de seigneur de Varaville. Les droits seigneuriaux sur tous les habitants de la commune reviennent à l'Abbaye. Dans son acte de donation il a quand même soin de rappeler tout ce qu'il a fait pour ce fief de l'église. Il y a bâti des maisons et défriché des terres.



Le comte Guillaume d'Evreux ne se contente pas de confirmer la donation de son vassal Baron de BEAUFOU, il enlève à un autre de ses vassaux le Baron d'Ecajeul pour en faire don à l'abbaye, le fief salinier qui s'étend en bordure de mer sur Merville et Sallenelles.

Telle était la volonté d'Henri Duc de Normandie Roi d'Angleterre. Mais pourquoi cette donation d'un si modeste territoire à une abbaye que son père, Guillaume le Conquérant, avait déjà dotée de domaines beaucoup plus vastes et plus riches?

Le dernier cadeau du Duc en personne nous donne la réponse à cette question. Le Duc promet à l'abbaye la moitié des dîmes à percevoir sur les terres qui seraient conquises sur la mer. Une façon élégante de dire aux moines " Retrouvez vos manches et mettez-vous au travail - cette vaste lagune envahie par la mer qui va des dunes à la chaussée de Varaville, débrouillez-vous pour l'assécher, et en faire de grasses prairies, vous en partagerez les bénéfices avec moi".

En quoi le Duc se montre très moderne et digne héritier de son père. Moderne, car aujourd'hui nous voyons toutes les collectivités locales, départementales; régionales essayer d'attirer chez elles des industries productrices de richesses et pourvoyeuses d'emploi. Or les grandes entreprises de l'époque ce sont, les abbayes. Guillaume le Conquérant en avait fondé une soixantaine dans son duché. Ce n'était pas seulement par piété, mais par politique économique bien comprise.

Pour l'aménagement du territoire, rien de tel que les abbayes. Elles défrichent et mettent en valeur leurs domaines, elles sont des écoles d'agriculture. Elles facilitent le commerce en offrant un abri sûr aux voyageurs, en créant des foires. Elles embauchent de la main d'oeuvre, elles ont des cerveaux, le sens de l'organisation, la durée. Leurs bibliothèques attirent les savants. Bref, c'est un bon investissement.

Le Duc Henri a peut-être entendu parler des travaux d'assèchement du golfe des Pictons, qui deviendra le marais poitevin et vendéen, entreprise colossale qui mobilise cinq abbayes. Troarn n'a qu'à suivre l'exemple. Quant aux bénéfices, il faudra attendre très longtemps pour les voir venir.

Le château et la léproserie

Au cours du 12ème siècle (j'ignore à quelle date) une demoiselle de BEAUFOU épouse un sieur de BOUTEVILLAIN et reçoit en dot ce qui restait à son père du fief de Varaville. Les BOUTEVILLAIN vont s'installer dans leur fief.

Il leur faudra d'abord déboiser, car la forêt, dont il ne reste aujourd'hui que le bois de Bavent, s'étendait alors du Bassin de l'Orne au Bassin de la Dives, jusqu'au Bord du Bourg de Varaville. Sur ce terrain déboisé tout proche du bourg, les Boutevillain construisent leur château dans le style féodal, moins soucieux d'esthétique et de confort, que de résistance à d'éventuelles attaques. Il disparaîtra, sera remplacé, mais l'emplacement restera le même jusqu'à nos jours. En 1220 le Châtelain Hugues de Boutevillain, ému par le sort lamentable des lépreux alors nombreux, exclus des villes et même de leurs familles décide de fonder dans la cour même de son château une léproserie, vraisemblablement à l'emplacement des plus anciens bâtiments du haras actuel. Il demande à l'Abbé de Troarn la permission d'y adjoindre une chapelle sous le vocable de Saint Jean l'Evangéliste. Pour desservir cette chapelle il nommera un prêtre qui sera à la fois chapelain et intendant de l'établissement. La permission est accordée.

Sans vouloir rien enlever au mérite de son acte charitable, Hugues de BOUTEVILLAIN avec sa chapelle et son chapelain (qui est aussi chapelain du château) se trouve moins dépendant du curé du lieu; et faute de nommer le curé (privilège du patron de la paroisse) il aura pouvoir de nommer son prêtre.

Un procès entre le châtelain et l'Abbaye

Hugues de BOUTEVILLAIN se satisfait de cette situation. Un de ses descendants, Guillaume, la trouva intolérable. Châtelain du lieu, propriétaire de la plus grande partie du territoire, il prétendait bien être reconnu comme le seigneur de Varaville

En 1289, il intenta un procès pour contester la donation faite par son ancêtre de BEAUFOU à l'Abbaye de Troarn. L'Abbé de Troarn présenta au procès ses titres de propriété précieusement conservés. Il y avait les quatre chartes de donation dont nous avons parlé, plus une lettre du Roi St Louis datée de 1269, plus une lettre du Pape menaçant d'excommunication quiconque contesterait les droits de l'Abbaye de Troarn sur Varaville.

Guillaume de BOUTEVILLAIN n'insista pas. Mais ça n'empêchera pas d'autres procès, intentés par d'autres descendants des BEAUFOU, toujours avec le même résultat.

Une nouvelle église

Dans Varaville au début du 14^{ème} siècle on peut être fier du château nouvellement bâti, de la chapelle toute neuve, des travaux d'assèchement qui doivent occuper beaucoup de main d'oeuvre (on n'a malheureusement aucun document sur la progression des travaux). Il reste au milieu du Bourg une verrue dont on n'a pas lieu d'être fier, c'est l'église. Le vicaire général de Bayeux qui l'a visitée 50 ans plus tôt l'a trouvée misérable, sombre et vétuste. Ce doit être aussi l'avis des paroissiens.

C'est l'époque où les villes et les simples villages bâtissent, restaurent ou agrandissent leurs édifices religieux dans le nouveau style qui s'impose qu'on appellera gothique ou ogival



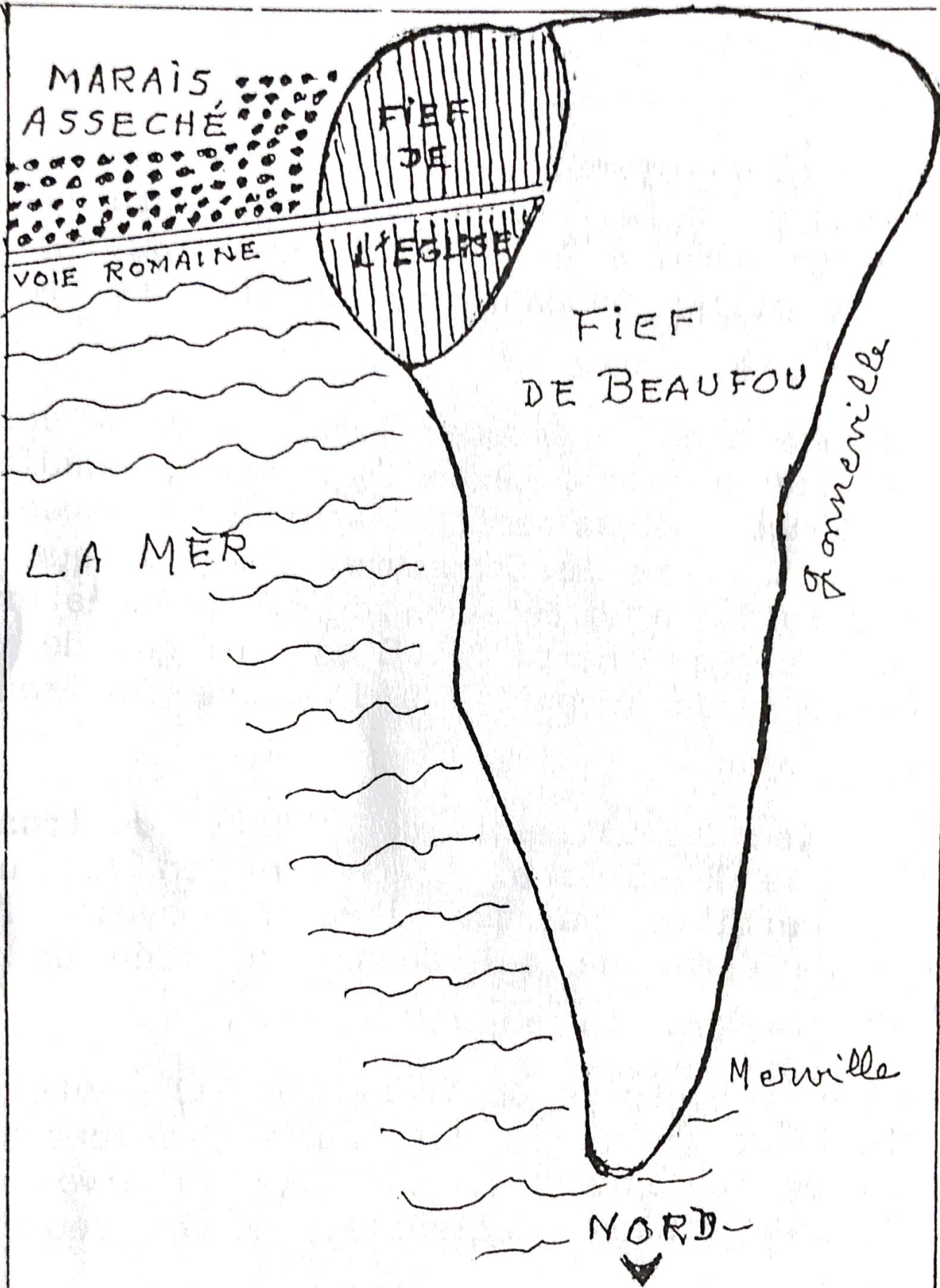
Au début du 14^{ème} siècle, Varaville se met à la mode en édifiant une église. On bâtit solide puisque le choeur de cette église n'a disparu que 6 siècles plus tard, en 1944 sous les bombardements de la Libération. De l'édifice, il ne reste plus rien, mais on a pu sauver des ruines un véritable chef d'oeuvre de la sculpture de l'époque, la Vierge avec l'enfant Jésus qui tient un oiseau dans sa main. C'est à coup sûr la plus belle oeuvre d'art que nous possédions. Dommage que dans la disposition de l'église actuelle on l'ait placée si haut qu'on la devine plus qu'on ne la voit et qu'elle ne bénéficie pas de l'éclairage du vitrail, mais ce n'est pas irréparable.

Nous venons de survoler deux siècles de notre histoire, deux siècles de progrès, d'activité, d'agrandissement, d'embellissement.

La suite sera plus mouvementée, ce sera pour la prochaine fois.

Notre-Dame de Varaville

E. CHRETIEN



PLAN SIMPLIFIÉ DU TERRITOIRE DE VARAVILLE
AU DÉBUT DU XII^{ME} SIÈCLE

VARAVILLE

DE LA GUERRE DE CENT ANS

A LA RENAISSANCE

LE MANOIR D'HELIE DE RECLOSE

Avant d'aborder la période annoncée par ce titre, je signale un détail relevé dans les archives de l'abbaye de Troarn. En 1311, le Curé de la paroisse, Hélié de Reclose, fait don par testament, à ladite abbaye, d'un manoir qu'il a fait bâtir et qu'il habite. Le texte du testament précise la situation de ce manoir : "en bordure de la route de notre Sire le Roy au sud et du canal de notre Sire le Roy à l'ouest". La route royale ne peut être que la chaussée de Varaville. Quant au canal royal, il n'y a pas d'autre cours d'eau digne de ce nom que la Divette, qu'on a dû canaliser pour commencer l'assèchement du marais.

C'est l'emplacement du 23 avenue de la Libération, la ferme de Monsieur LAVIEC. La demeure d'Hélié de Reclose a subi, en 6 siècles des agrandissements et des transformations qui la défigurent. Mais, en regardant la face arrière de cette plus ancienne maison de Varaville, on reconnaît la marque de son époque.

LA PERIODE LA PLUS SOMBRE DE NOTRE HISTOIRE

C'est ainsi que l'historien Fernand BRAUDEL qualifie le siècle qui va de 1350 à 1450. Deux catastrophes assombrissent en effet cette époque. La première et la plus meurtrière est la peste venue d'Asie et qui sévit sur toute l'Europe. Elle sera la principale responsable d'une mortalité comme on n'en avait jamais connue. La France qui comptait 22 millions d'habitants en 1350 n'en comptera plus que 11 millions un siècle plus tard.

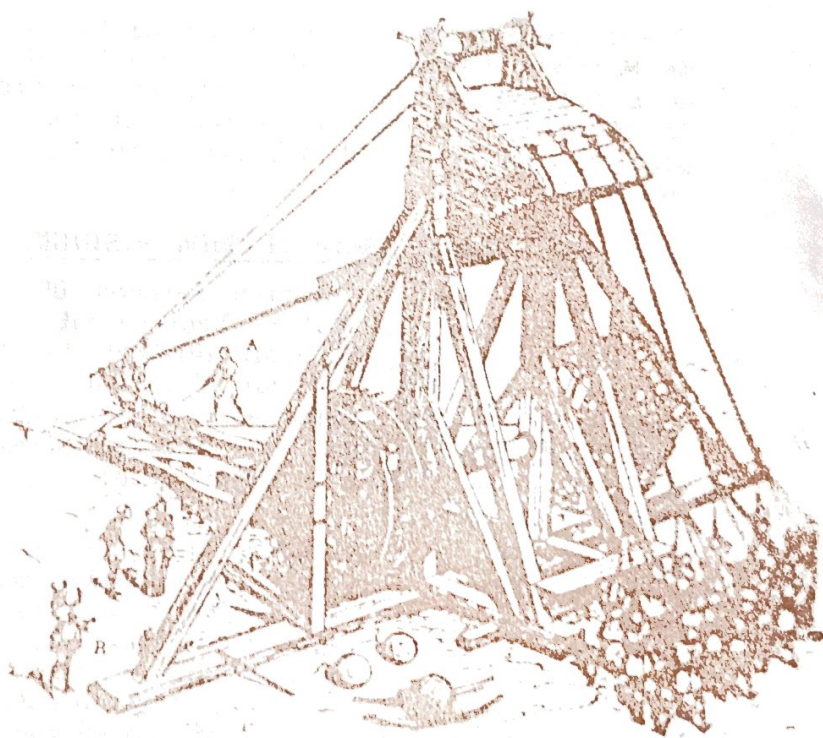
Aucun document ne nous renseigne sur les ravages de la peste à Varaville quant au nombre des victimes, mais on imagine le climat de peur provoqué par ce fléau, la pénurie de main d'œuvre pour la culture et pour les grands travaux. L'assèchement du marais va tomber en panne pour de longues années. On peut même penser que, faute d'entretien les travaux déjà réalisés vont se détériorer. On se marie quand même. Au château, une demoiselle BOUTEVILLAIN épouse un sieur de SAFFRAY et lui apporte en dot le fief de ses ancêtres.

LA GUERRE DE CENT ANS

En 1346, Edouard III, Roi d'Angleterre, prétendant au trône de France, débarque à la tête de ses troupes à la pointe du Cotentin pour une randonnée de 350 Kms en un mois, pillant au passage Saint Lo et Caen, pour vaincre les troupes du Roi

de France à CRECY. Varaville ne se trouvait pas sur le circuit et les Varavillais ne pouvaient pas se douter qu'ils avaient raté la première étape contre la montre d'une compétition qui ne prendrait fin que cent ans plus tard.

A vrai dire, on ne s'est pas battu pendant cent ans. Il y a eu de nombreuses trêves et la guerre ne concernera la Normandie que dans sa phase finale. Mais il vaut mieux prévoir. C'est le conseil que donne le connétable DU GUESCLIN à la ville de Caen qui le reçoit triomphalement en 1370. Le château bâti par Guillaume au lendemain de sa victoire de Varaville (comme le signalait un panneau à l'entrée du château jusqu'en 1944) avait grand besoin d'être rajeuni 3 siècles plus tard. Depuis cette époque l'artillerie de siège avait fait d'énormes progrès. On consolida et on suréleva les fortifications du château. On décida aussi d'entourer la ville d'une large ceinture d'avant-poste.



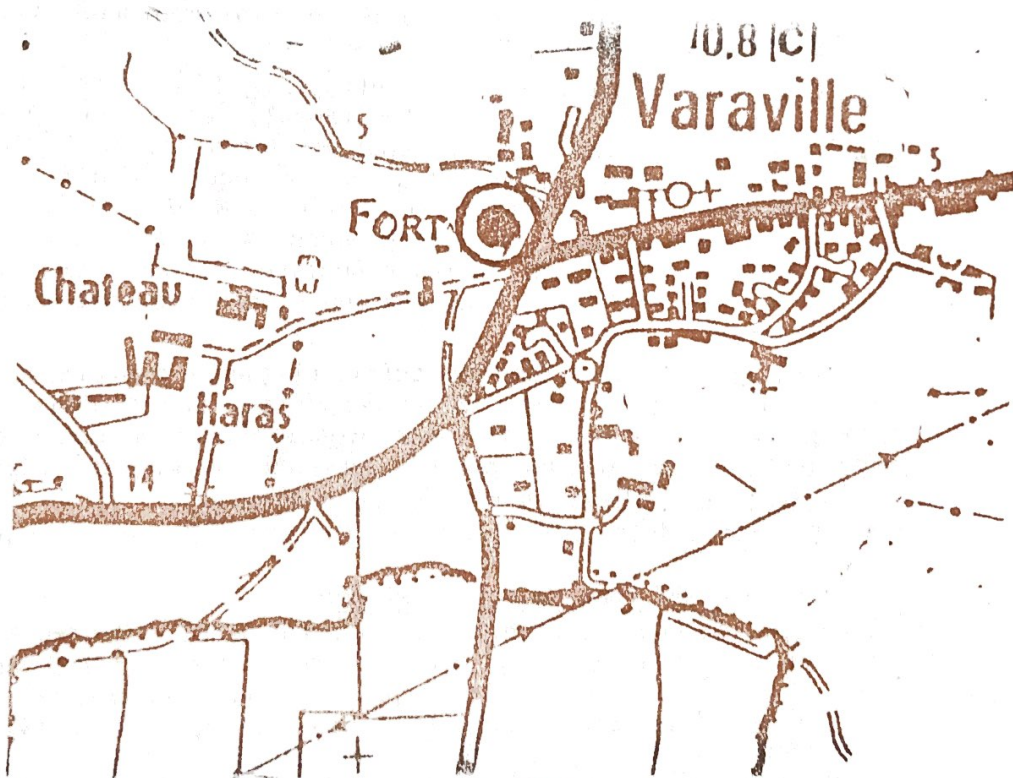
Une machine de guerre à l'époque de la guerre de cent ans capable d'envoyer des projectiles de 2 tonnes pour faire une brèche dans les fortifications

LE FORT DE VARAVILLE

Dans ce dispositif Varaville fut choisie pour sa situation stratégique. Dans le cas d'une attaque venue de l'Est en direction de Caen, Varaville commandait le passage du marais par la route de Touques. On décida donc d'y bâtir un fort.

D'ordinaire, on utilisait une butte naturelle pour ce genre de constructions, par exemple la haute butte de Dozulé. Mais Varaville était dépourvue de butte naturelle. Il fallut donc creuser un fossé large et profond et entasser au centre toute cette terre récupérée pour en faire une butte artificielle dans l'alignement de la chaussée. Au sommet de la butte se tenait la tour du guet; au bord du fossé, un mur de pierres ou une palissade de gros madriers.

En 1372, le lendemain des Rameaux, le bailli de Caen, accompagné de deux assesseurs, qui devaient être des experts, vient inspecter notre fort et constata qu'il n'était pas encore appareillé. En quoi consistait l'appareillage manquant? On ne le saura jamais. Mais on sait que l'ordre fut donné par le bailli de compléter l'appareillage dans la quinzaine à venir.



Emplacement du fort construit en 1372

En réalité, l'affaire n'était pas si urgente. Les veilleurs eurent le temps de s'ennuyer et l'appareillage eut le temps de rouiller pendant 45 ans. Toujours rien à signaler sur la chaussée de Varaville.

Jusqu'à ce jour du mois d'août 1417 où le guetteur put voir la chaussée envahie par l'avant-garde d'une armée anglaise de 10.000 hommes débarqués dans l'estuaire de la Touques sous les ordres de leur roi Henri V.

Que pouvait-il faire, le guetteur de Varaville? Rien sinon envoyer un messenger prévenir, au grand galop, les Caennais de l'imminence du danger.

Le château de Caen ne résista que 17 jours au siège des Anglais. Quant au fort de Varaville, il avait terminé sa brève carrière sans gloire. Le temps a érodé la butte artificielle et rendu au fossé la terre qu'on lui avait prise. Avec de bons yeux, on devine encore aujourd'hui le tracé du fossé en partie couvert par la route de Caen-Cabourg construite beaucoup plus tard. Sur le restant de butte, une maison reconstruite après la dernière guerre remplace la tour du guetteur, face à "l'Auberge de la Ferme".

L'OCCUPATION ANGLAISE

Installés en Normandie par la force des armes, les souverains anglais Henri V et son successeur Henri VI veulent conquérir les Normands par la diplomatie. Qu'on ne les prenne pas pour des conquérants, mais pour les restaurateurs de la grandeur normande qui vait culminé au temps de Guillaume, quand la couronne royale d'Angleterre et la couronne ducale de Normandie coiffaient la même tête.

En France le pouvoir royal s'efforçait de réduire les pouvoirs provinciaux hérités au système féodal. Les conquérants anglais promettent de respecter la coutume normande, le Parlement de Normandie, l'échiquier etc... Mieux encore, Henri VI fera de Caen une ville universitaire. Les possesseurs de fiefs peuvent jouir paisiblement de leur possession, à la seule condition qu'ils reconnaissent le roi d'Angleterre comme leur suzerain. A la même condition, tous les fonctionnaires sont maintenus en place.

Ces bonnes intentions ne suffisent pas à convaincre tout le monde. Tout le temps de l'occupation, les Anglais auront à faire face à une résistance organisatrice de coups de mains coûteux en hommes pour l'occupant, suivis de répressions sanglantes. C'est la résistance populaire.

La résistance des familles nobles a un autre caractère.

LES SAFFRAY font de la resistance

Pour les nobles, le dilemme s'énonce ainsi : Rendre l'hommage au roi d'Angleterre, donc le reconnaître comme souverain légitime et jouir de leurs possessions - ou refuser l'hommage et être dépossédés de leurs biens, donc contraints à l'exil.

Les de SAFFRAY, châtelains de Varaville, choisirent l'exil. Pour s'exiler, il n'était pas besoin de quitter la France, il suffisait de passer en Bretagne où l'Anglais n'était pas. Leur fief ne resta pas à l'abandon. Le Roi d'Angleterre s'appropriait tous les fiefs abandonnés par leurs titulaires pour les redistribuer à ses fidèles serviteurs. Le fief des SAFFRAY échut à Guillaume ALYNGTON, trésorier de Henri V pour la Normandie. ALYNGTON en confia la gérance à Walter Intebergne. Varaville ne devint pas anglaise pour autant puisque le patronage de la paroisse appartenait toujours à

l'abbaye de Troarn qui, elle, n'avait pas quitté les lieux. Quant aux Saffray ils eurent une idée ingénieuse pour avoir au moins des nouvelles de leur maison, pendant leur exil. Ils firent nommer comme Chapelain de l'hôpital (ex-léproserie) installé près du château, un des leurs, Jean de Saffray. Commencée par un débarquement sur la côte Normande, la guerre de cent ans se termine en 1450 par la bataille de Formigny, toujours en Normandie, à une lieue des plages où débarqueront cinq siècles plus tard les troupes américaines de la libération.

LA RENAISSANCE

Sorti d'un siècle de peur, de mort, de guerres, de misère, on a le sentiment de renaître, d'entrer dans un monde nouveau. On veut vivre. La progression démographique va être aussi rapide qu'a été la chute. La France va retrouver en un siècle sa population de 22 millions d'habitants.

On vient d'inventer l'imprimerie, prodigieux moyen de diffusion de la culture. On va découvrir le nouveau monde de l'autre côté de l'Atlantique . On redécouvre l'Antiquité grecque et latine, l'horizon s'élargit. On veut du neuf.

En rentrant de son exil, le sieur de SAFFRAY trouve que son château de Varaville, bâti par l'ancêtre BOUTEVILLAIN est bien démodé, bien sombre; il faut le remplacer. Il bâtit un nouveau château, modeste par rapport à d'autres demeures nobles de l'époque, mais confortable et solide puisqu'il abritera sa descendance jusqu'en 1907 et qu'il faudra un incendie pour le détruire en novembre 1934.



Le château facade sud



LE SIEUR DE LA HOGUE

Tandis que de SAFFRAY bâtit son château, Robert DE LA HOGUE, lieutenant général du Vicomte de Caen se fait construire une maison beaucoup plus modeste dans un quartier de Varaville dont le nom apparait pour la première fois, le HOMME, autrement dit la presqu'île de Varaville. Cette maison est le corps de logis de la ferme dite du Hôme, depuis qu'on a mutilé son nom en lui enlevant un M.

Il n'est pas tout seul dans ce coin perdu devenu habitable depuis les travaux d'assèchement du marais. Habitable, le HOMME sans doute, mais quand même bien isolé du bourg au bout d'un mauvais sentier impraticable à la saison pluvieuse; et l'on sait que cette saison peut être longue en Normandie.

C'est pourquoi les voisins du sieur de LA HOGUE (guère plus d'une dizaine de familles sans doute) lui demandent de leur bâtir une chapelle et de leur trouver un chapelain pour qu'ils ne soient pas privés de messe le dimanche et jours de fêtes.

Avec la permission de l'Abbé de Troarn, patron de la paroisse la petite chapelle fût bâtie tout près de la maison, et le donateur rétribua le chapelain avec les revenus d'un herbage, qui s'appelle toujours "le pré de la chapelle". De cette chapelle il ne reste qu'un bas-relief représentant Saint Christophe le patron des lieux. On peut le voir à condition d'aller dans l'église d'HENNEQUEVILLE où il a trouvé refuge. Comment ? Mystère!

Un peu d'histoire...

AU TEMPS DES BALEINES

Ce n'est pas un poisson d'avril !...

Pendant des siècles, l'estuaire de la Dives, entre Dives et Varaville, a été un centre important non seulement de pêche, mais d'industrie et de commerce de baleines. C'était même le plus important de la côte, selon un historien qui fait autorité, le Professeur Lucien MUSSET.

En ce temps, je l'ai déjà dit et écrit dans ce bulletin, l'estuaire de la Dives et de la Divette était tout différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Il n'y avait pas de prairies entre les dunes de la côte et la Chaussée de Varaville. Les deux rivières, non endiguées s'y étalaient et se rejoignaient. La mer y entraît à marée haute à l'est entre Dives et Cabourg, à l'ouest à la hauteur de Merville.

En ces temps, les baleines connaissaient des problèmes de surpopulation, donc des problèmes alimentaires et une lutte inégale entre espèces, car il y a plusieurs espèces de baleines.

Que pouvaient faire les baleines franches, avec leurs 17-18 mètres de longueur et leurs 70 tonnes, face aux baleines bleues qui pèsent le double et peuvent mesurer 30 mètres ?...

Elles avaient pris la solution d'émigrer pendant les mois d'hiver.

Ce sont elles qui fréquentaient nos rivages.

Beaucoup descendaient plus au Sud jusque sur la côte Basque.

C'était le lieu de prédilection pour les futures mamans baleines, désireuses d'offrir à leur gros bébé une eau pas trop froide pour leur premier bain.

Les baleines accouchent en nageant.

La côte normande était plutôt une étape où elles s'attardaient volontiers pour faire le plein.

Le plein de... plancton.

On sait que les baleines n'ont pas de dents, ce qui oblige ces grosses bêtes à se nourrir comme des bébés très voraces. On n'avait pas inventé les petits pots Nestlé... Heureusement, leurs fanons permettent aux baleines d'ingurgiter des masses d'eau de mer et de n'en conserver que le plancton, un magma d'aliments minuscules d'origine animale et végétale qui se trouve en suspension dans l'eau de mer.

Les estuaires sont riches en plancton et nos côtes sont riches en estuaires, ceux de la Seine, de la Touques, de la Dives, de l'Orne.

Pendant des siècles les hommes, face à ces monstres marins, furent partagés entre la crainte et l'admiration. L'idée ne leur vint pas de s'atta-

quer à ces grosses bêtes capables de renverser leur embarcation d'un coup d'aileron.

Mais, il arrivait qu'une baleine imprudente s'échouât.

On l'achevait si elle n'était pas morte. On en tirait ce qu'on pouvait, avec les moyens du bord et on se rendait compte, qu'il y avait beaucoup à prendre.

On sait que dès le IXème siècle la chasse à la baleine est organisée sur la côte Basque. On n'attend plus un échouage éventuel, on le provoque et on invente les outils pour en tirer le meilleur parti.

On ignore le moment où la chasse à la baleine s'organisa sur nos côtes. On peut penser qu'elle correspond à l'époque où les Vikings s'y installent à demeure. Eux aussi connaissent les baleines et comment les chasser.

Il est certain que la chasse à la baleine est en plein essor dans l'estuaire de la Dives aux XIIème et XIIIème siècle. Elle a pu commencer plus tôt et finir plus tard.

J'ai toujours parlé de « chasse » et non de « pêche ». En effet, bien qu'il s'agisse d'un animal marin, on n'emploie aucune technique de pêche. Il s'agit d'une chasse à courre marine qui doit aboutir à l'échouage de la bête.

C'est si vrai, que la dîme (T.V.A. de l'époque...) concernant les baleines ne relève pas du droit de pêche, mais du droit d'épave (on disait droit de varech).

Droit qui concerne tout ce qui échoue sur la plage, des algues jusqu'au bateau naufragé.

Perché sur une haute dune, un guetteur a signalé une baleine isolée non loin de la côte. Trois ou quatre embarcations partent, non pas à sa rencontre, mais pour la contourner.

Dans chaque barque il y a des rameurs, un barreur, un harponneur. Parvenus derrière la baleine, ils s'en approchent et soudain se mettent à hurler, à sonner de la corne, à frapper sur tout ce qui fait du bruit pour affoler la baleine.

L'ouïe chez elle est particulièrement sensible, c'est un véritable sonar qui lui permet de se diriger et de détecter les bancs de plancton. La baleine fuit dans la seule direction libre, la plage.

C'est encore mieux si les baleiniers parviennent à la faire entrer dans la lagune au-delà des dunes. Dès que la baleine atteint les hauts fonds, elle est freinée dans sa course, gênée dans ses mouvements, incapable de se défendre.

Les harponneurs entrent en action. Ils visent les poumons. Ils savent qu'ils ont gagné quand l'eau projetée par les événements de la baleine se teinte de sang. On l'achève à coups de longs tridents.



Un peu d'histoire...

Suite

Pendant ce temps, d'autres hommes sont arrivés munis de solides cordages qu'on passe autour de la queue. Il faut du monde et des gars musclés pour traîner ces 70 tonnes. C'est un peu plus facile si on a réussi à faire entrer la bête dans la lagune au fond toujours un peu vaseux, le plus dur c'est sur le sable de la plage.

Sur la rive se trouve une installation permanente pour faciliter le découpage de la baleine.

Travail de spécialiste !...

C'est quand même autre chose que de découper un canard...

Tout à côté se trouve une impressionnante batterie de grands baquets, les uns encore vides, des autres pleins de sel. On n'est pas allé bien loin le chercher, ce sel. Les salines de Varaville sont les plus importantes de la région.

Déjà on allume les feux sur lesquels on va disposer des cuves remplies de tonnes de graisse de baleine pour faire de l'huile surtout, mais aussi du savon.

Cette graisse, les découpeurs l'ont séparée de la viande que l'on met à saler. On fait aussi saler l'énorme langue débitée en tranches. C'est un met recherché et réservé à la table des riches.

On scie les fanons (il peut y en avoir plus d'un millier). On les nettoie et on fait des paquets.

Il y a quand même du déchet, toute une tripaille inutilisable. On la rejette simplement à la mer... qui finira bien par la digérer.

Peut-être y a-t-il sur le « parking » de l'entreprise (si j'ose cet anachronisme franglais...) des chariots de marchands, rentrés d'une fructueuse tournée commerciale, qui a pu les mener fort loin. L'industrie baleinière ne manque pas de clients.

Si seuls les riches peuvent se payer de la langue de baleine, les petites gens se contentent de la viande qu'on appelle « lard de carême ». Cela ne vaut pas le cochon, mais viande de poisson, on peut en manger les jours d'abstinence qui sont alors très nombreux dans le calendrier de l'Eglise. Quant à l'huile, tout le monde en a besoin.

Elle ne sert pas à la cuisine, mais à l'éclairage.

Chaque mesure a sa lame de terre cuite. Il y en a beaucoup dans les châteaux.

Les plus gros consommateurs sont les Abbayes car on a besoin d'y voir clair pour chanter l'office de nuit.

Pour les marchands de fanons, le débouché, ce sont les grands couturiers de l'époque.

Ils en usent autant pour affiner les tailles que pour faire bouffer les manches ou les jupes.

On en fait aussi des casques souples et résistants, les ancêtres, en somme, des casques portés dans certaines industries et dans le bâtiment.

Une question se pose :

Combien pouvait-on pêcher de baleines dans l'estuaire de la Dives ?

Impossible de donner un chiffre, mais on se rend compte que cette industrie baleinière, qui ne fonctionnait que cinq mois par an au plus, nécessitait un investissement lourd pour l'époque et demandait de plus en plus une main d'œuvre importante.

On sait que les Abbayes de Fécamp et de St Etienne de Caen, qui avaient des droits d'épaves sur les baleines de l'estuaire de la Dives entretenaient une flottille de baleiniers, qui ne faisait que cela.

On peut conclure que ces dépenses n'auraient pas été justifiées par la prise d'une douzaine de baleines au cours d'une saison. Il fallait du rendement !

Les habitants du Hôme d'aujourd'hui, qui trouvent qu'on s'ennuie l'hiver sur la côte, regretteront peut-être ces temps lointains où, au moins, ça ne manquait pas d'animation...

Que diraient-ils s'ils devaient vivre pendant des mois dans le parfum des tonnes de graisse de baleine se transformant en huile et s'ils marchaient sur de la tripaille de baleine en se promenant sur la plage ?

Cela n'était pas parfait non plus en ce temps là !...

Monsieur l'Abbé Chrétien

CHAPITRE II

Varaville au XVIIIème siècle

Varaville en 1872

Varaville et la révolution française

La naissance du Hôme

Varaville et son port de guerre

Le golf du Hôme Cabourg

et du lin pour une valeur de 2000 livres. On a tondus 60 moutons et réussi 30 agnelages.

On récolte aussi 250 rasières de Vesces (fèves) et pois chiches ainsi que 120 rasières de gros pois verts.

J'allais oublier les bourrées 2000.

Nous n'avons aucun moyen de connaître le peuplement des herbages en bovins et en chevaux, ni l'importance des basses cours et des potagers.

En dehors de la culture, de l'élevage et du commerce qu'il entraîne, (certains se présentent dans les actes paroissiaux comme marchands herbagers) on découvre peu d'emplois. Aucune trace d'artisans ou de commerçants.

Les salines, très importantes au Moyen-Age, subsistent cependant puisqu'on trouve l'inhumation de deux employés aux gabelles et le mariage d'un lieutenant aux fermes des gabelles.

On découvre ainsi J.P Postel, notaire héréditaire de Varaville, mais il habite PETIVILLE.

Des domestiques sont employés à la culture dans les fermes importantes et comme gens de maison au moins au château.

Ne pas oublier le "custos", personnage important puisque en plus du soin de l'église, c'est lui qui collecte les dîmes.

-Les revenus

La terre de Varaville fait vivre, plus ou moins bien, ceux qui la travaillent mais aussi ceux qui en tirent des fermages, rentes ou droits divers. On en compte 119 sur la liste établie par l'intendant de la généralité de CAEN, en 1720, pour l'impôt des vingtièmes, c'est-à-dire que l'impôt sur le revenu s'élevait à 5%.

On a fait du progrès depuis.....!

Certains de ces revenus représentent des miettes d'héritages. Ils vont de 5 à 10 livres pour 29 contribuables. Entre 10 et 100 livres pour 38 autres. Une misère comparés aux 7518 livres de Louis François Le Cordier, Chevalier, Baron de Varaville. Mademoiselle du Tallis tire 3000 livres de revenus de sa ferme de Hauttemare, le Comte Persan 2500 livres de la ferme des Esseaux, Louis Tardif, seigneur de PETIVILLE 2000 livres.

La grande majorité de ces propriétaires n'habitent pas la paroisse. Sept sont domiciliés à CAEN. Deux à BAYEUX et MONDEVILLE, PETIVILLE, etc,etc...

-La mort

On vit à VARAVILLE, on y meurt aussi évidemment.

On y meurt jeune. Un nouveau né sur dix n'atteint pas l'âge de 10 ans, c'est la moyenne. Mais la proportion s'aggrave en cas d'épidémie. On déplore, en 1730 la mort de 8 enfants en 4 mois.

Soixante quinze pour cent de la population n'atteint pas 60 ans et les octogénaires sont vraiment l'exception, 4 sur 108 inhumés dont un super champion qui est parvenu à 88 ans.

On ne meurt pas toujours dans son lit. La mort accidentelle la plus courante est la noyade dans les fossés du marais. Je compte 8 au cours du siècle. Charles Vautier 44 ans, Jacques Duquesnay, dans une crise d'épilepsie Antoine Yvelin 50 ans, Pierre Querpion 40 ans, la veuve Baudet 75 ans, jetée au fossé par un taureau, l'enfant JB Lebourcier 5ans $\frac{1}{2}$, Marie Loysel 25 ans.

On peut aussi mourir assassiné. On a ainsi retrouvé sur les dunes de la mer, le corps de Philippe des Jardins, novice jésuite, qui rejoignait à CAEN la maison de son ordre.

En 1764, c'est la mer qui jette sur la plage les corps de 2 marins de LANGRUNE, le père et le fils.

Au fournil de la ferme de Monsieur Boisdunay, on retrouve, brûlé vif, le corps de la domestique Catherine Allart.

Le cimetière autour de l'église est planté de pommiers. C'est plus gai, surtout au printemps. A l'automne, la récolte de pommes est mise aux enchères.

Les sépultures, très simples, sans pierres tombales, se fondent dans le paysage champêtre.

pour accéder aux nouveaux paturages. Malheureusement ce qui reste des archives de l'abbaye ne permet pas de suivre les étapes de cette transformation qui a décuplé la surface de Varaville. Mais le résultat est toujours sous nos yeux. Pour les dixièmes le territoire exploitable de Varaville est la création de l'abbaye de Troarn.

N'imaginons pas pour autant que les moines ont tout fait de leurs mains. Ils ont été les maîtres d'oeuvre, établissant les plans, surveillant les travaux, recrutant et payant une main d'oeuvre qui a dû être imposante, avant d'entirer des bénéfices, en prélevant la dime sur ces terres conquises, qu'on appelle des "novalles".

Du point de vue religieux, le rôle de l'abbaye est beaucoup plus modeste que son rôle économique pour Varaville. Il y eut un prieuré de moines de Troarn à Dives, il n'y en eut jamais à Varaville. L'abbaye était patronne de la paroisse c'est à dire qu'elle choisissait parmi les candidats à la cure quand celle-ci se trouvait vacante.

Au Moyen-Age et jusqu'à la Révolution la nomination des curés n'a rien à voir avec le système actuel. Les candidats curés doivent se trouver un employeur, un propriétaire de paroisse (seigneur laïc ou abbaye) qui lui louera sa cure, exactement comme un fermier loue une terre, moyennant une redevance annuelle. La cure, ce n'est pas seulement l'église et le presbytère ce sont aussi des terres ou droits de dimes qui assurerent la subsistance du curé.

A chaque vacance de la cure de Varaville, l'abbaye de Troarn n'avait que l'embarras du choix pour désigner un successeur, non pas à cause de la réputation de sainteté des paroissiens, mais parce qu'elle était une des plus généreusement pourvues.

Le loyer dû par le curé à l'abbaye était, au début, au début de 24 livres tournois, qui devaient correspondre au dixième des revenus de la cure estimés à 240 livres. Beaucoup de paroisses n'en avaient pas la moitié, ni même le quart.

Pourtant en 1211 le curé Roger BOUVIES trouve que l'abbaye lui réclame trop. L'abbé de troarn accepte que le différent soit réglé à l'amiable par un conseil de sages, lequel décide que les curés de Varaville ne paieront plus à l'abbaye que 16 livres tournois en quatre termes, de 4 livres chacun, à la fête de la Purification, à l'Ascension, à la Sainte Madeleine et à la Toussaint.

Tous les fermiers voudraient avoir affaire à des propriétaires aussi comodants.

Ce qui est nouveau au XVIIIème siècle, c'est le nombre considérable d'inhumations sous les dalles de l'église. Traditionnellement c'était un privilège réservé au prêtre ou au seigneur patron de la paroisse. Or de 1700 à 1771 on ne compte pas moins de 117 sépultures dans le sol de l'église de VARAVILLE; des gens de toutes conditions, prêtres, nobles mais surtout roturiers de tous âges.

C'est une mode si envahissante qu'il faudra l'interdire. On n'enterre plus dans l'église après 1771.

- L'église et la Cure

Jusqu'à la fin du XVIIème siècle, seul le chœur de l'église est pavé, le reste est en terre battue comme la plupart des habitations. En 1700 le Conseil de fabrique, qui gère les fonds de la paroisse, se trouve assez riche pour faire paver la nef et la chapelle de la Sainte Vierge. Avant d'entreprendre les travaux, le trésorier de la fabrique convoque les paroissiens en assemblée générale à l'issue de la grande messe. Le projet est adopté et approuvé par le curé Robert Lenormand.

Jean Boutry qui succède à ce dernier en 1716 voit le clocher de son église s'enrichir d'une cloche.

La marraine et, probablement la donatrice, est la châtelaine Anne d'Ornano veuve de Louis Le Cordier Marquis du Troncq. Le parrain est son fils Louis, Chevalier, Seigneur et patron de la "Ville" (sic...)

Le successeur de Jean Boutry, Claude le Chamoine, qui sera curé de VARAVILLE de 1736, pense à juste raison, qu'une cloche solitaire doit s'ennuyer dans un clocher.

En 1753, il bénit 2 cloches, une de 455 livres offerte par les propriétaires de la paroisse et une autre de 380 livres qu'il paie de ses deniers. Il peut se permettre cette générosité puisque les revenus de la cure seront estimés en 1790 à 1500 livres, très loin derrière les revenus du château mais, très au dessus de la moyenne des paroissiens.

Thomas Manchon successeur de Claude le Chanoine se distingue par la durée de sa présence dans la cure de VARAVILLE. Installé en 1757, il est encore là en 1789 quand débute la Révolution.

Ayant prêté serment à la Constitution Civile du Clergé, il demeure en place jusqu'à sa mort soit 44 ans.

En un siècle, VARAVILLE, n'a connu que quatre curés.

=====

Rectificatif

Dans l'article paru en juillet 1986, sous le titre:

"VARAVILLE ET L'ABBAYE DE TROARN"

un mot a été malencontreusement oublié à la 3ème page, 4ème ligne, au lieu de "les dixièmes" il faut lire "les sept dixièmes".

... VARAVILLE EN 1872 ...

La commune de Varaville s'est débarrassée de ses archives en les confiant aux archives départementales mieux équipées pour les conserver. Il y a eu un oubli dans ce déménagement; une liasse de papiers jaunis, retenus par des épingles rouillées: "Le dénombrement de la commune en 1872 et le recensement des animaux domestiques."

Les fiches du dénombrement figurent sous le titre : Tableau 1.

Celles du recensement des animaux sous le titre: Tableau 3.

Il manque le Tableau 2. Peut-être le recensement des cultures?

C'est bien dommage! Il est dommage aussi que quelques fiches manquent à l'appel et que certaines soient incomplètes.

Ce qui reste permet quand même de se faire une certaine idée de notre commune en 1872.

La date est intéressante à plusieurs titres. Le Second Empire vient de s'achever. Il a été une période de grandes transformations. L'industrie s'est développée. Le réseau du chemin de fer s'est étendu sur tout le pays. De grands travaux ont mobilisé une main d'oeuvre puisée dans les campagnes surpeuplées. Le brassage de population a modifié les moeurs, les mentalités.

C'est aussi le début de la mode des bains de mer qui va modifier la physionomie de notre commune.

La population de la commune est de 261 habitants dont:

célibataires: 65 garçons et 57 filles - 6 veufs et 12 veuves.

Mariés: 62 hommes et 59 femmes.

Ces deux derniers chiffres peuvent paraître curieux. Cela signifie simplement que dans trois ménages possédant un autre domicile, l'homme s'est fait recensé à Varaville, la femme demeurant au domicile principal.

Les moins de 20 ans représentent 30% de la population.

Les 21 à 40 ans 30% .

Les 41 à 60 ans 25% .

Les plus de 60 ans 15% .

Il n'y a que deux hommes (aucune femme) qui dépassent 80 ans.

Pour le recensement la commune a été divisée en cinq parties:

Le BOURG et 4 HAMEAUX dont les limites ne sont pas évidentes.

Hameau de BERNAY qui doit correspondre aux chemins de l'Anguille et de la Vieille Rivière:

11 maisons - 36 habitants.

Hameau d'HARCOUEL qui doit comprendre, outre le domaine Harcouël, la Cour du Bac:
5 maisons - 17 habitants.

Hameau des BOURSIERS c'est-à-dire le Marais au Nord de la chaussée entre le Bourg et Harcouël:

10 maisons et 27 habitants.

Hameau du HOMME le plus vaste, qui va de la Cour du Domaine jusqu'à la mer. Il ne compte que:

11 maisons - 30 habitants.

Avec bien sûr:

Le BOURG qui loge:

40 maisons - 151 habitants.

- D'OU VIENNENT-ILS CES VARAVILLAIS DE 1872 ?

De pas bien loin. 60% sont nés sur place ou dans les environs immédiats.

On se marie aussi sur place, ce qui doit faire beaucoup de cousinage. Même les 40% de "horsains" n'ont pas eu à faire un long voyage pour arriver, ils viennent du Calvados sauf 5 Manchots, 2 Ornaïs, 1 de l'Eure, 1 de Seine Inférieure et 1 des Côtes du Nord.

On ne recense aucun étranger.

A la question sur leur appartenance religieuse, ils se déclarent tous catholiques.

- QUE FONT-ILS CES VARAVILLAIS DE 1872 ?

A 75%, ils vivent de la culture et principalement de l'élevage. Il y a 20 familles d'exploitants agricoles, la moitié sont propriétaires, l'autre moitié sont fermiers; mais l'importance des exploitations va de la très grosse à la très petite.

On compte 14 ménages de gardiens d'herbage. Ce qui indique que beaucoup d'herbages appartiennent à des propriétaires étrangers à la commune.

On compte aussi 22 journaliers, ouvriers agricoles.

Parmi les 29 domestiques et servantes, il est difficile de distinguer entre ceux qui travaillent à l'exploitation et ceux qui sont employés de maison.

La commune a deux auberges et un café, deux épiciers, un boulanger, un cordonnier, un maçon, un jardinier, une nourrice, un pêcheur et une pêcheuse à pied, une couturière et six dentellières.

Une nouvelle profession fait son apparition à deux exemplaires:

Garde particulier; c'est-à-dire gardien de résidence secondaire chargé de l'entretien.

Une autre va bientôt disparaître, celle de Gabarier.

Son dernier représentant continue à faire de la concurrence au chemin de fer en transportant des marchandises sur la Dives avec son bateau à fond plat "UN GABARE".

Ne pas oublier le Curé ni l'instituteur.

Le premier, Victor Mazarin né à St Omer, dans la Suisse Normande, est arrivé dans la paroisse depuis 19 ans. Il mourra 12 ans plus tard.

Le second, Théodule Briard, né à Truttemer, près de Vire à 33 ans, sa femme 27. Leur premier fils est né à Carpiquet, le second à Lantheuil. Ce sont les étapes de sa carrière. Il ne doit pas avoir plus de 15 élèves à son école.

Il y a enfin, exemplaire unique, un retraité monsieur Malhéné, ancien directeur des postes, natif de Cambremer. Il se trouve dans sa résidence secondaire (probablement "l'Angélus") à la date de recensement mais son épouse n'y est pas.

Autre résidence secondaire, celle des Brack dont on connaît le gardien venu d'Evreux, c'est peut-être aussi le lieu de résidence principale de son patron.

On ignore le nom du propriétaire dont monsieur CEBOST garde le domaine.

Il n'y aurait donc sur les dunes du bord de mer que trois villas. C'est simplement le tout début très modeste du Homme des vacanciers. Mais, on a dû construire beaucoup dans les années suivantes puisque 12 ans plus tard, s'ouvrira la chapelle St Joseph, à l'usage des vacanciers. (Elle reste fermée en dehors des mois d'été).

Le Maire, Pierre Toutain, 64 ans, n'est aussi qu'un résident secondaire. Mais lui ne vient pas à Varaville pour les bains de mer, c'est un herbager, qui habite la Seine Inférieure et possède dans les marais un troupeau de 76 bovins. Il a à son service un gardien d'herbage, mais sans doute, vient-il de temps en temps superviser à la fois son troupeau et des administrés.

Certains lecteurs se demanderont peut-être pourquoi les Varavillais avaient élu pour Maire un "horsain" qui n'était même pas un bas-Normand.

Les Maires à cette époque étaient nommés par le Préfet. Ce n'est qu'en 1889 que les conseillers municipaux sont élus au suffrage universel masculin et que les Conseillers élisent le Maire.

Par l'importance de leur cheptel et le nombre de leurs domestiques, deux familles émergent très au dessus de la moyenne. Les Cauvigny et les Hervieu.

Les Cauvigny sont des châtelains, le père à 75 ans. Sa femme, née Duchatel 60 ans, est originaire de Castillon, dans le Bessin. Ils ont un fils, Charles, 31 ans, célibataire. Ils ont 9 personnes à leur service 4 hommes et 5 femmes originaires du pays.

Ils possèdent 97 bovins, 7 chevaux, 1 âne, 20 porcs et 60 poules.

Amédée Hervieu, 38 ans et sa femme, née Blanchard, 32 ans n'ont que 7 domestiques mais totalisent 226 bêtes à 4 pattes et 118 bêtes à plumes soit:

34 chevaux, 75 bovins, 104 brebis, moutons, agneaux, 13 porcs, 100 poules, 2 oies, 6 canards, 10 pigeons et 3 chiens.

.../...

Mais ce n'est pas tout pour la famille Hervieu. La mère d'Amédée est veuve et pas retirée des affaires. Avec sa fille Aimée, 41 ans, et 3 domestiques, elle exploite une ferme qui compte: 6 chevaux, 23 bovins, 3 porcs, 50 poules et un chien.

Parmi les gros, on peut encore compter, Valentin Loisel, 58 ans, veuf, qui n'a qu'une domestique mais possède 74 bovins, 1 cheval, et ... 4 poules.

Plus nombreux sont les petits cultivateurs dont le troupeau va de 5 à 25 vaches. Mais il y a aussi ceux qui cumulent comme le cafetier Achille Tardif, qui possède 2 chevaux, 6 bovins, 1 truie, 6 moutons, 7 oies, 14 poules et 1 chien.

Au total, la population animale s'élève à 2 519 bêtes soit dix fois plus que d'humains. Le détail était le suivant:

1 118 bovins, 242 chevaux, 174 moutons, 74 porcs, 5 chèvres, 2 ânes, 28 chiens, 876 volailles, poules, canards, dindes, oies et pigeons.

Aucun lapin ou chat n'est recensé. Par contre si les abeilles ne sont pas comptées, on sait qu'elles forment 10 ruches.

Pour ne rien vous cacher, sachez encore que parmi les plus de 15 ans, il y a 22% d'illettrés. On trouve aussi ... Deux idiots, une aveugle, et le gars Auguste qui a l'oreille ingrate (SIC) ainsi que deux filles mères (la mère et la fille).

A l'usage des futurs parents en quête de prénoms pas communs pour leur progéniture, j'ai relevé: Anaïs, Anthime, Azenna, Malvina, Mérintine, Messidor et Olinda.

Enfin pour ceux qui voudraient connaître la situation de leurs ancêtres; il y a 115 ans, voici la liste alphabétique des noms propres cités dans le recensement:

Adrien, Amelin, André, Aram, Aubine.
Bazière, Boivin, Bouet, Briard.
Cabouret, Campion, Castel, Cauvigny de, Cébst, Cliquet, Combelle, Cornet, Cosnard, Cruchon.
Desmousseaux, Devinast, Duchatel, Duchemin, Duval.
Feret, Feairassinot, Fosse, Fouques, Frémont.
Gagny, Gardin, Gervais, Gibard, Giffard, Gosse, Gosselin, Groult.
Hamelin, Hermeville, Hervieu.
Jacqueline, Julien.
Lair, Lallemand, Langlois, Laperille, Laplanche, Lebas, Lebastard, Leboeuf, Leboursier, Lechandelier, Lechangeur, Ledésert, Lefranc, Lemarchand, Lepetit, Leprévost, Lerouge, Leroux, Leroy, Levesque, Lieurey, Loisel, Lubin.
Malhéné, Marie, Mazarin, Mindel, Moisson.
Osmont.
Perraud, Peulier, Pinçon, Potel, Poulain.
Renouf, Richer, Robert, Rogère.
Seret, Samson.
Tardif, Tassilly, Thouroude, Torcapel, Toutain, Trolong.

=====



COUPS D'OEIL SUR VARAVILLE AVANT. PENDANT. APRES LA REVOLUTION



La France s'apprête à commémorer le deuxième centenaire du début de la Révolution.

On en rappellera les grandes dates et les grands événements. Mais les Varavillais d'alors, comment ont-ils vécu cette époque mouvementée?

Il est impossible de les suivre au jour le jour. Mais quelques documents de l'époque nous permettent de jeter quelques coups d'oeil sur Varaville et ses habitants entre 1788 et 1801. J'ai essayé de reconstituer un puzzle dont-il manque beaucoup de pièces.

I - AVANT LA REVOLUTION

En 1788, le Roi a décidé la convocation des Etats généraux. Comme tout le monde, les hommes de Varaville ont voté pour élire leurs représentants en trois collèges différents suivant l'ordre auquel ils appartiennent, clergé, noblesse, tiers-état.

LE CLERGE.

C'est sur le clergé de Varaville qu'on est le mieux renseigné. Ils ne sont que deux électeurs. Thomas MANCHON, le curé, et Louis BOUTRY, le chapelain.

Thomas MANCHON occupe la cure depuis 32 ans. Il a 67 ans en 1789. Originaire de St Loup de Fribois il a fait ses études de philosophie et de théologie, non au séminaire de Bayeux, mais à l'université de Caen où il a décroché le titre de Maître ès arts.

Vicaire à Cormelles le Royal en 1756, il obtient l'année suivante une paroisse dans le diocèse de Coutances, à Negreville. Il n'y fait qu'un aller et retour car en septembre 1757 la cure de Varaville se trouve vacante par suite du décès de Claude LE CHANOINE. Il présente sa candidature. Il n'est pas le seul, mais son diplôme de maître ès arts fait que le prieur de l'abbaye de Troarn lui accorde la préférence.

Pourquoi cet empressement à solliciter une paroisse qui ne compte même pas 300 âmes? Il y a peut-être des motifs spirituels que nous ignorons, il y a sûrement le fait que cette petite cure est dotée (en ce temps-là) de revenus qui sont le double de biens des paroisses environnantes. Nous en reparlerons....quand il les perdra.

L'autre prêtre Louis BOUTRY pouvait avoir des raisons familiales de postuler

le titre, beaucoup moins lucratif, de chapelain. Son oncle, en effet Jean BOUTRY, originaire comme lui de la paroisse St MARTIN de Condé-sur-noireau avait été curé de Varaville avant Claude LE CHANOINE.

En quoi consistait le rôle du chapelain de Varaville?

Au XIIème siècle un seigneur de Varaville avait fondé près de son château un petit hôpital sous le vocable de St Jean l'Evangeliste. L'hôpital était doté d'une chapelle et d'un chapelain pour le desservir. L'hôpital avait disparu. De la chapelle il ne restait que quelques pans de mur, mais les revenus de quelques terres toujours, et les seigneurs de Varaville continuaient à nommer des chapelains. Chapelain d'un hôpital disparu et des loisirs précepteur l'époque aussi de registres

destinés à la subsistance du chapelain existaient des chapelains. Chapelain d'un hôpital disparu à ciel ouvert, l'abbé BOUTRY a Je pense que le châtelain l'employait comme de ses enfants. Beaucoup de prêtres à vivaient de cette fonction. Il lui arrive remplacer le curé, comme en témoignent les paroissiaux.



LA NOBLESSE.

Des aristocrates descendant de seigneurs féodaux ayant participé aux croisades ou à la conquête de l'Angleterre, Varaville n'en possède pas.

Les nobles de Varaville sont d'une noblesse plus récente, une noblesse d'intendance, accordée à un aïeul, haut fonctionnaire de l'Etat ou de la Province et passée dans l'héritage.

Sauf un, ils occupent le dernier échelon dans la hiérarchie nobiliaire. Celui d'écuyer. Seul le seigneur de Varaville porte le titre de baron qui reste un rang assez modeste. Ce ne sont pas des gens qui ont leur entrée à la cour.

Combien sont-ils ces nobliaux résidant à Varaville?

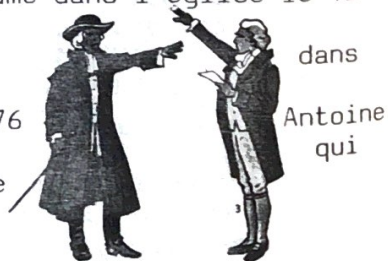
J'avoue que j'ai du mal à m'y retrouver. Habitant sûrement à Varaville les MORIN de VAUMEREY et les MORIN de BALMESNIL. La région est peuplée d'autres branches de MORIN, MORIN de BANNEVILLE, MORIN d'ECAJEUL. Ils ont un aïeul commun, premier président au bureau des finances de Caen.

Mais Gabriel de CHEUX, écuyer, qui possède des terres sur Varaville, Y a-t-il sa résidence?

Et Jean Le ROY, dit Sieur du HOMME a-t-il un titre de noblesse? J'avoue mon ignorance.

Les LECORDIER ont été seigneurs et barons de Varaville depuis un siècle. Le dernier à porter ces titres, Louis FRANCOIS a été inhumé dans l'église le 12 février 1772. Il avait 78 ans. Sa veuve, née MORIN de BANNEVILLE est morte à l'âge de 76 ans et a été inhumée dans le cimetière le 27 avril 1781.

Leur fille Marie Anne Elisabeth a épousé en 1776 Jules PETIT de BOIS DAUNAY. Ils ont eu un fils Antoine doit avoir vingt ans en 1789 et une fille Marie Catherine plus jeune de quelques années. Leur père est mort entre 1784 et 1789.



C'est donc une veuve et ses deux enfants qui occupent le château, mais pas toute l'année, puisqu'ils possèdent aussi une maison à CAEN dans le quartier chic de St Jean.

Si les nobles MORIN de VAUMEREY ou de BALMESNIL épousent souvent des roturières, les barons LE CORDIER de Varaville ont toujours épousé des demoiselles à particule.

La différence d'échelons entre ces familles nobles se mesure aussi à la fortune. Avec 1.600 livres de revenus annuels les MORIN de VALMEREY jouissent d'une certaine aisance. Les PETIT de BOISDAUNAY sont riches avec 7.518 livres même si cette fortune paraît bien modeste comparée à celle des grandes familles aristocratiques de l'époque.

LE TIERS ETAT.

n'est
nous
en
115 assu-
s'y
possèdent



Le Tiers Etat c'est tout le reste, c'est très divers, ce pas facile à connaître. La seule source pour renseigner est le rôle des vingtièmes, établi 1786 par l'intendant de la généralité de CAEN. jettis à l'impôt des vingtièmes (5% du revenu) trouvent recensés, mais une bonne trentaine des biens sur la paroisse sans y habiter.

Faire partie du Tiers Etat n'est pas synonyme de pauvreté pour tout le monde. Jean Le Roy qui ne fait pas état de titre de noblesse touche 3.000 livres de revenus. Les CHAMPIN qui sont sans conteste roturiers en annoncent 3.400 et le sieur DROUIN qui a acheté au Comte PERSAN la ferme des Essieux en tire 2.500 livres; nettement plus que certain nobliaux.

C'est quand même l'exception.

Les 2/3 des Varavillais ne disposaient pas de 100 livres de revenus. La pauvreté existe et même la misère.

VIVRE ENSEMBLE.

Cette cohabitation de la noblesse et du Tiers, de la richesse même relative et de la misère crée-t-elle un climat d'hostilité, d'exaspération annonciateur de la révolution toute proche?

Tout ce qu'on peut dire c'est que ce n'est pas évident.

A défaut de sécurité sociale, il faut bien que la charité joue son rôle, dont l'intendant naturel est le curé.

Comment certains pourraient-ils survivre sans secours?

Tous les historiens s'accordent pour dire que les cahiers de doléances rédigés pour les Etats Généraux réclament plus de justice, plus de liberté, moins d'abus, moins de privilèges mais aucun ne souhaite une révolution.

Nous serions plutôt tentés de penser qu'à Varaville la cohabitation ne se vit pas trop mal. Les registres des baptêmes par exemple montrent qu'un nombre assez grand de familles de roturiers demandent aux LE CORDIER d'être parrain ou marraine de leurs enfants. Ce qu'ils semblent accepter volontiers. On voit aussi chez les MORIN de VAUMEREY un baptême dont le parrain et la marraine sont leurs domestiques.

Il arrive aussi que les hommes de la commune sans distinction soient appelés à discuter d'affaires communales. C'est annoncé au prône par le curé quelques dimanches à l'avance et ça se passe à l'issue de la grande messe. A dire vrai le domaine communal est fort restreint: quelques près communaux, les bordures des chemins. On possède le texte de décisions prises ainsi en commun le dimanche 5 juillet 1778. Il s'agit d'interdire aux étrangers à la commune de faire paître leurs bêtes sur les terrains communaux. Interdiction aussi aux habitants de la commune d'y mener des bêtes dangereuses, des chevaux entiers ou hongres, ainsi que les oies et autres volailles. Interdiction également est faite aux particuliers d'enclorre la moindre partie de ce terrain communal. (Si on l'interdit c'est que ça se faisait).

Suivent les signatures de tous ceux qui savent signer.
Ce n'est pas la majorité.

Ainsi pratique-t-on, avant l'instauration des conseils municipaux, une démocratie directe, mais à dose homéopathique. Certains espèrent beaucoup plus.

II - PENDANT LA REVOLUTION.

Paris, c'est loin, à deux jours de diligence. Les gazettes sont rares et la majorité des Varavillais sont incapables de les lire. Ils ne doivent guère se nouvelles qui leur arrivent, tale. Les Etats Généraux blée Constituante, la prise clamation des droits. C'est bien pas les problèmes quotidiens de mauvaise récolte qui fait



sentir concerné par les par bribes, de la capi-transformés en Assemblée de la Bastille, la provague et ça ne résoud consécutifs à une année monter les prix.

UNE NOUVELLE GEOGRAPHIE.

Il y a quand même des décisions venues de Paris qui concernent directement Varaville. La constituante a procédé à une réorganisation de la carte administrative de la France.

Les Varavillais apprennent qu'ils font partie du département du Calvados, du Canton de Dives, district de Pont-L'Évêque.

Ils auront d'ailleurs à peine le temps de s'habituer à ces nouvelles appellations, qu'en 1793 ils apprendront qu'ils ne font plus partie du Canton de Dives, mais de celui de Troarn et du district de Caen.

Varaville n'est plus seulement une paroisse, mais encore une commune avec à sa tête un maire élu pour deux ans. Le premier se nomme CHAMPIN.

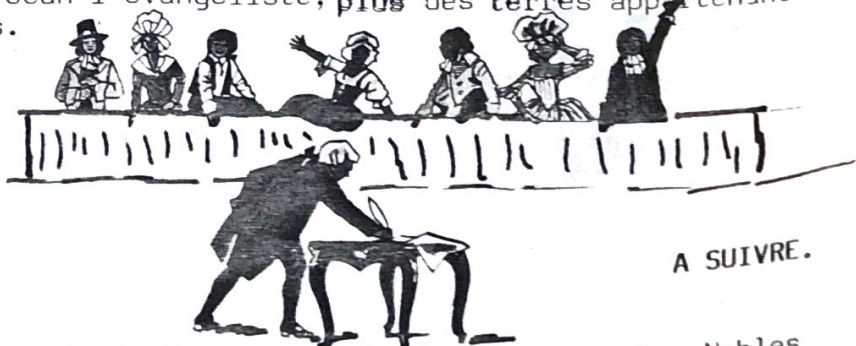
LES BIENS D'EGLISE NATIONALISES.

Pour éviter la faillite de l'Etat, TALLEYRAND a proposé à l'assemblée de nationaliser tous les biens d'église évalués à 3 milliards pour servir de garantie à la nouvelle monnaie en papier, les assignats.

L'église possède des biens à Varaville. L'église paroissiale n'est pas à vendre. (Tandis que la magnifique église de l'abbaye de Troarn sera vendue à des démolisseurs qui en feront une carrière de pierres,) le presbytère est aussi préservé.

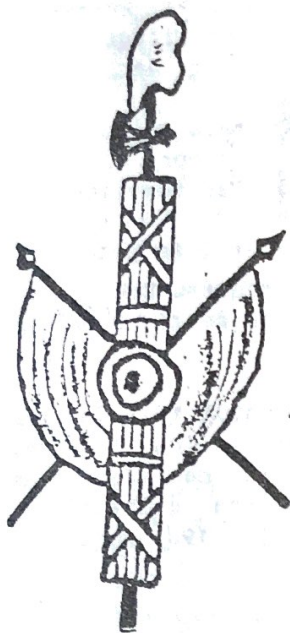
Restent onze parcelles, d'inégales grandeurs appartenant à la cure. Plus deux herbes, dotation de la chapelle St Jean l'évangéliste, plus des terres appartenant à l'abbaye de Troarn et au prieuré de Dives.

De quoi éveiller quelques convoitises chez ceux qui ont de l'argent à investir.



A SUIVRE.

Dans le prochain numéro: Un mariage au château - MANCHON prête serment - Nobles émigrés - Un record d'abstentions - Vente des biens nationaux - Un bilan - Victime du Concordat - l'affaire GRENIER.



COUPS D'OEIL SUR VARAVILLE AVANT. PENDANT. APRES LA REVOLUTION



Les costumes de cérémonie des députés aux États-Généraux.

(Musée Carnavalet)

DEUXIEME PARTIE

II- PENDANT LA REVOLUTION (suite)

UN MARIAGE AU CHATEAU

A l'Assemblée, on légifère à tour de bras. Dans le pays on continue à naître, à vivre, à mourir, à s'aimer ou à se détester, à se marier. C'est la vie.

Le grand mariage de l'année 1790 à VARAVILLE a été célébré par Thomas MANCHON le 12 mars. Ce jour-là, Marie Anne Lecordier, veuve d'Antoine Jules de Bois Daunay marie sa fille Marie Christine à Etienne Nicolas de Cauvigny.

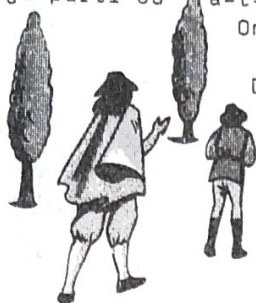
Les jeunes époux sont bien et leur union ne surprend personne. fréquenter depuis leurs années cousins. La mère d'Etienne est la mère de Marie Christine. C'est d'amour. La petite mariée n'a pas



connus des Varavillais. On les a vus se d'enfance. Ils sont née Lecordier comme un mariage vingt ans.

Un beau mariage? sans doute, qu'il n'eut pu l'être en d'autre doit y avoir des absents parmi nobles qu'on aurait pu inviter.

Sitôt après le 14 juillet 89 certains nobles ont préféré s'exiler et l'émigration continue. Le frère aîné de la mariée sera sur la liste des émigrés. Est-il déjà parti ou a-t-il attendu le mariage de sa jeune soeur pour ne partir qu'après? On ne sait pas.



Du jeune ménage naîtra un fils en 1797, et un petit fils Charles né en 1841. C'est ce dernier qui mettra le point final à la descendance des Lecordier, et à plus de 2 siècles de présence de cette famille au chateau de Varaville. Il mourra célibataire à l'âge de 66 ans et sera inhumé le 26 janvier 1907 dans le cimetière de Varaville.

LE TRAITEMENT DE THOMAS MANCHON

La nationalisation des biens d'Eglise et la suppression de la dime laissaient les curés sans ressources, mais l'Assemblée constituante avait prévu pour eux un traitement de fonctionnaire du Culte. Ce traitement était fixé à 1.200 livres payables par quart chaque trimestre.

Cela correspondait à un revenu moyen. Certains curés y gagnaient. Thomas Manchon y perdait gros. Exceptionnellement bien dotée sa paroisse lui rapportait près du double, même quand il avait déduit les frais de ramassage de la dime qui s'élevaient à 100 livres et le loyer de sa charge à l'abbaye de Troarn, 45 livres.

Bon prince, le législateur avait prévu de dédommager partiellement ceux qui perdraient trop avec le nouveau régime. Après de minutieux calculs, il fut entendu que, outre le traitement commun, il recevrait la moitié de ce qu'il aurait reçu en plus avec l'ancien système. Ce qui lui faisait une rentrée annuelle de 1781 livres 10 sols. C'était confortable.

LE SERMENT A LA CONSTITUTION CIVILE.

Considérés comme fonctionnaires, les curés doivent prêter serment à la Constitution civile du clergé. Cette constitution ambitionne d'organiser une Eglise nationale indépendante du pape. La géographie des diocèses est entièrement refondue. Curés et évêques doivent être élus. Le Pape ne pouvait que condamner.

Prêter serment ou le refuser? Le Dilemme s'impose à chaque curé. Son choix est personnel, mais comme tout choix personnel il est influencé du dehors, par l'exemple et l'entraînement de certains leaders, par l'opinion publique environnante. La carte de France des jureurs et des non-jureurs (on dira des assermentés et des insermentés) montre éloquentement que des régions entières qui optent pour le serment à plus de 80% et des régions entières qui optent contre dans les mêmes proportions. Dans le Calvados les 3/4 des curés refusent le serment. Thomas Manchon fera partie du dernier quart. Il prête serment selon le rite prescrit par la loi. Un dimanche au cours de la grande messe, revêtu des ornements sacerdotaux il monte en chaire pour prononcer la formule: "Je jure de veiller avec soin sur les paroissiens qui



me sont confiés, d'être fidèle à la Nation, à la Loi et au Roi, et de maintenir de tout mon pouvoir, la Constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par le Roi".

Un curé pouvait-il se hasarder à cet acte public et solennel, gros de conséquences pour son avenir sans penser qu'une majorité de paroissiens l'approuveraient? Faudrait-il conclure que dans le département, majoritairement hostile à la Constitution civile, Varaville jouissait d'un micro climat plus favorable aux décisions de l'Assemblée Nationale? ...

L'abbé Manchon, par la suite, prêtera tous les serments qu'on voudra, sauf un, mais il s'excusera de cette exception. Son état de santé ne lui permettait pas, ce jour-là, de se rendre à Troarn.

Apparemment Thomas Manchon n'avait pas l'âme d'un héros. Mais à 70 ans bientôt l'attrait de l'héroïsme est souvent bien émoussé.

VENTE DES BIENS D'EGLISE

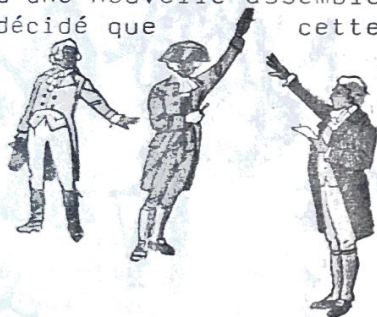
Dans les années 92-93 il vaut mieux habiter un trou comme Varaville que de vivre à Paris ou même à Caen. Tandis que dans les villes se succèdent émeutes et massacres que la guillotine fonctionne à un rythme de plus en plus accéléré, à Varaville, on fait des affaires. "On" n'est pas tout le monde bien sûr, seulement ceux qui ont de l'argent pour acheter les biens de l'Eglise. C'est un placement plus sûr que les assignats qui se dévaluent de jour en jour. Ils perdront jusqu'à 99% de leur valeur.

Les ventes s'échelonnent de juillet 92 à juillet 93.

Les acheteurs sont en majorité des Varavillais.

Gabriel Vallée enlève trois lots. Charles Lévêque, Jean le Batard et Jean Foucher, deux lots chacun. Un bourgeois de Caen Jean François Bellamy se porte acquéreur de trois très beaux morceaux.

Mais entre deux, on a droit à un intermède, le 20 septembre 92: l'élection d'une nouvelle assemblée nationale la Convention. La chambre précédente avait décidé que cette élection se ferait au suffrage universel. Jusqu'alors seuls pouvaient voter les citoyens propriétaires payant un impôt sur le revenu. Cette fois tous les hommes à partir de 25 ans, sans exception étaient appelés aux urnes. Résultat: 90% d'abstentions dans l'ensemble du pays. VARAVILLE ne devait pas faire exception.



On croyait finie la vente des biens d'Eglise. Mais la nouvelle assemblée s'acharne contre l'Eglise, y compris l'église constitutionnelle. L'Evêque constitutionnel du

Calvados, Fauchet périra sur l'échafaud. Tous les traitements sont supprimés, les églises fermées, le culte interdit.

Le presbytère de Varaville est mis en vente. On en demande 1.800 livres. Mais on ne trouve pas preneur à ce prix. Thomas Binet finira par l'obtenir pour 1665 livres.

Ce presbytère existe toujours. Mais Thomas Manchon, s'il revenait, aurait du mal à le reconnaître. C'est une partie de la maison de Monsieur et Madame Charles Labarrière. Il ne comportait alors que trois pièces au rez-de-chaussée et 3 pièces à l'étage. Le mur de clôture n'a pas changé. Il n'y a pas bien longtemps qu'on a muré la petite porte qui ouvrait sur le cimetière et l'église. La cour était entourée de bâtiments, écurie, porcherie, hangars, greniers, qui étaient déjà en très mauvais état au moment de la vente. Ils ont disparu.

APRES LA TERREUR

La chute de Robespierre est accueillie avec un immense soulagement. On respire. L'église constitutionnelle du Calvados, décapitée par la mort de son chef, affaiblie par de nombreuses défections est à la dérive. Mais l'église qui a refusé

le serment et qui n'a cessé d'exercer un ministère souterrain va oser agir plus ouvertement. En 1797, quand meurt l'abbé Boutry, le vicaire général de Bayeux lui nomme un successeur en la personne d'un abbé François Grenier qui vit dans sa famille à Bavent. On peut supposer que déjà l'église de Varaville a été ouverte au culte, et qu'à défaut de Thomas Manchon, trop vieux maintenant, l'abbé Boutry a recommencé à y célébrer la messe. Ce que son successeur doit continuer.

VENTE DES BIENS DES EMIGRES

Les nobles émigrés ont reçu sommation de rentrer en France sous peine de voir leurs biens confisqués et vendus aux enchères.

On passe à exécution. Les terres de deux émigrés n'habitant pas la commune, un de Cheux et un du Rosel sont mises en vente.

Antoine de Boisdaunay n'est pas rentré. Sa mère rachète la moitié des biens de son fils. L'autre moitié est acquise par Jean Bourienne. Antoine de Cauvigny rachète un herbager ayant appartenu à ses ancêtres qui en avaient fait don à l'hôpital St Jean L'Evangeliste. Ce qui prouve que ces nobles familles n'avaient pas tout perdu dans la tempête révolutionnaire.

III- APRES LA REVOLUTION

QUELS CHANGEMENTS ?

Varaville a-t-il changé entre 1789 et le coup d'état du 18 brumaire, (9 novembre 1799) qui met un point final à la période révolutionnaire?

Si les Varavillais cherchent à faire le bilan de ce qu'ils ont gagné à tant de palabres, tant de bouleversements, tant de morts. C'est plutôt maigre.

On a supprimé la dîme, mais les impôts augmentent toujours. On a supprimé la taille mais on réquisitionne de plus en plus pour les armées et ce n'est pas près de se calmer.

Il y a toujours autant de pauvres et un peu plus d'illettrés, car les petites écoles étaient à la charge de l'Eglise et toutes ont dû fermer. Il y a quand même quelques nouveaux riches, profiteurs des temps troublés, comme toujours. Au château, réside toujours la même famille et on dit "Madame la baronne" comme si les titres nobiliaires n'avaient pas été abolis.

La force de l'habitude c'est difficile à déraciner. Quand l'administration parle d'hectares, d'ares, de centiares on est bien obligé de demander combien que ça fait de perches, d'acres ou de vergées. Et pourquoi voulez-vous faire affaire sur la foire en comptant en francs quand on a l'habitude de compter en écus et en pistoles? Ces nouveautés ça complique la vie.

C'est vrai on a donné le droit de vote. Mais les 90% d'abstentions pour l'élection de la convention prouvent que le bon peuple ne sait pas apprécier à sa juste valeur le cadeau qu'on lui a fait.

Quant à l'état civil, il est passé du presbytère à la mairie. Ce n'est pas plus mal. Mais ça ne change pas grand chose à la vie de tous les jours.

VICTIME DU CONCORDAT

Bonaparte veut la paix religieuse et sait qu'il ne l'obtiendra que par un accord avec le Pape. Le concordat signé en 1801 fait table rase du passé. Tous les évêques doivent présenter leur démission. Le gouvernement assurera le traitement des évêques et des curés mais c'est lui qui fixe l'étendue des diocèses et des paroisses.



Bonaparte estime qu'un curé pour 1.000 habitants ça suffit. Les préfets sont donc chargés de faire des regroupements de communes pour qu'un nombre suffisant d'habitants, mille au minimum, justifie la nomination d'un curé. Varaville, Merville, Gonneville et Le Buisson font ensemble un peu plus de 1000 habitants. Gonneville seule dépasse 400 âmes. C'est là que doit résider le curé.

Evidemment les Varavillais sont mécontents. Quant à Thomas Manchon cela ne le concerne plus, il meurt l'année même de la signature du concordat le 11 août 1801 dans sa quatre-vingtième année.

L'AFFAIRE GRENIER

Les nominations faites avant le concordat sont sans valeur. François Grenier ne peut donc pas se prévaloir du titre de chapelain de Varaville. Mais il est toujours à Bavent dans sa famille et l'évêque de Bayeux débordé par le nombre de demandeurs n'a pu lui offrir aucun poste.

Des paroissiens de Varaville, qui refusent de s'exiler à Gonneville pour entendre la messe, vont trouver l'abbé Grenier et lui demandent de continuer à assurer le culte dans leur église. Ce qu'il fait en toute illégalité, sous les yeux obstinément fermés de Monsieur le maire qui ne veut rien savoir.

Mais ça ne plait pas à tout le monde. D'où vient l'opposition? Comment se manifeste-t-elle? On ne le sait pas. Ce qui est sûr c'est qu'un jour, elle atteint une telle ampleur que l'abbé Grenier annonce en chaire que le dimanche suivant il se fera accompagner d'hommes en armes, afin de pouvoir célébrer solennellement et en paix.

Du coup le maire, qui s'appelle Huet cette année-là, en fidèle gardien de l'ordre public sur le territoire de la commune, en réfère à l'autorité départementale. La réponse arrive à temps pour éviter une nouvelle guerre de religion. La voici:

"Aucun prêtre ne peut exercer le culte s'il ne s'est conformé aux obligations prescrites par le concordat et s'il n'a obtenu l'autorisation de son évêque. Le prêtre Grenier n'ayant pas justifié avoir obtenu l'une et l'autre de ces conditions, le préfet autorise le maire de Varaville à lui retirer les clefs de l'église. Il ordonne de la faire fermer sur le champ et à ne l'ouvrir qu'après son autorisation".



GABRIEL OUTARDEL

Les paroissiens de Varaville obtiendront quand même une demi-satisfaction cette même année 1803. L'évêque, à force de démarches, a fini par obtenir que certaines communes, sans être reconnues comme paroisses, aient le titre de succursales avec à leur tête un prêtre qui n'aura que le titre et le traitement de vicaire. Varaville est du nombre.

C'est Gabriel Outardel qui succède ainsi à Thomas Manchon. Il s'est exilé pendant la Révolution pour ne pas prêter serment. Il a 50 ans. Monsieur le maire peut lui remettre les clefs de l'église. Il en sera le gardien jusqu'à sa mort en 1811.

1811. L'empereur semble à son apogée. L'année précédente celui qui se présentait comme l'héritier de la Révolution a épousé la fille de l'empereur d'Autriche. Il rêve de fonder une dynastie napoléonienne pour succéder à celle des Bourbon. Que la révolution semble loin déjà!

Edmond CHRETIEN

NAISSANCE DU HOME

LES DUNES DE MONSIEUR LE MARQUIS

Depuis toujours une partie du territoire de Varaville s'est appelée le Homme (avec 2M). C'était, au nord du bourg, une avancée vers la mer, un presqu'île (c'est le sens du mot) entre l'estuaire de la Dives et l'estuaire de l'Orne. Ce Homme là s'arrêtait à la ferme. Au delà c'était les dunes.

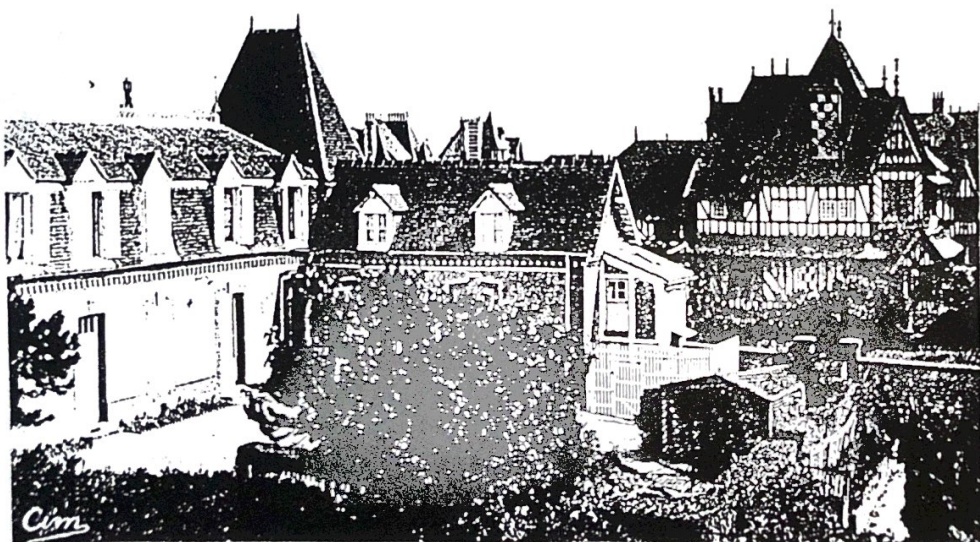
Ces dunes couvertes de plantes sauvages étaient le royaume des lapins, qui n'en étaient pas pourtant propriétaires. Au 19ème siècle les propriétaires étaient les marquis de St Pierre, également propriétaires de la ferme et de quelques terres moins sauvages sur Varaville.

En 1848 le marquis Aldéric de Saint Pierre en avait hérité de feu le marquis Théodore son père. Ce n'était pas la plus belle part de l'héritage. Que faire de cette garenne en dehors de quelques parties de chasse? Le civet, c'est bon, mais il ne faut pas en abuser.

Sous le Second Empire, il se trouvent des gens pour penser qu'on peut tirer meilleur parti de la côte normande. Deauville a donné l'exemple. Plus près encore en 1860 deux astucieux promoteurs ont fait main basse sur les dunes de Cabourg. Ils les ont rasées et ont dessiné les plans d'une ville en éventail dont toutes les rues convergent vers le grand hôtel qui sort de terre en 1861.

La mode toute récente des bains de mer bénéficie de la rapide expansion du réseau ferré qui met Paris à 5 heures 30 de Deauville par la ligne Paris-Lisieux-Deauville ou de Cabourg par la ligne Paris-Mézidon-Dives. Alors qu'il fallait plus de 24 heures en diligence.

Monsieur Jacques Malhéné, directeur des Postes, qui connaît la région (il est natif de Cambremer) pense que l'occasion est bonne pour proposer à Monsieur le Marquis de le débarrasser de ses dunes sauvages. Monsieur le Marquis Aldéric ne se fait pas prier, mais il ne fait pas le détail. Il vend toutes ses dunes entre Cabourg et Merville. C'était en 1866.



LE HOME-sur-MER (Calvados) — Groupe de Villas

LES FONDATEURS

Monsieur Malhéné ne fait pas non plus le détail mais plutôt le demi-gros pour vendre son domaine en parcelles qui ne font pas moins de 6 hectares.

Il s'en réserve une à l'ouest de la rue qui porte son nom. Comme toutes ses parcelles, elle va de la route de Cabourg jusqu'à la plage. Il n'y bâtit sa maison qu'en 1871 ou 72. C'est qu'avant de bâtir il faut défricher, tracer une allée carrossable dans ce maquis. De plus la région ne fournit pas de matériaux de construction. Il bâtit sa maison en briques, avec une terrasse pour couverture, ce qui est original pour l'époque et sous le climat normand. Elle existe toujours au n°11 de la rue Malhéné.

Quatre autres parcelles s'aménagent et se bâtissent en même temps. Nous ne connaissons que les noms de deux acheteurs. La famille BRACK-MOREL et la famille de LUTHO. Madame Jacques Malhéné était une demoiselle de Lutho. Toutes ces premières maisons du Home nouveau sont à l'ouest dans la direction de Merville.

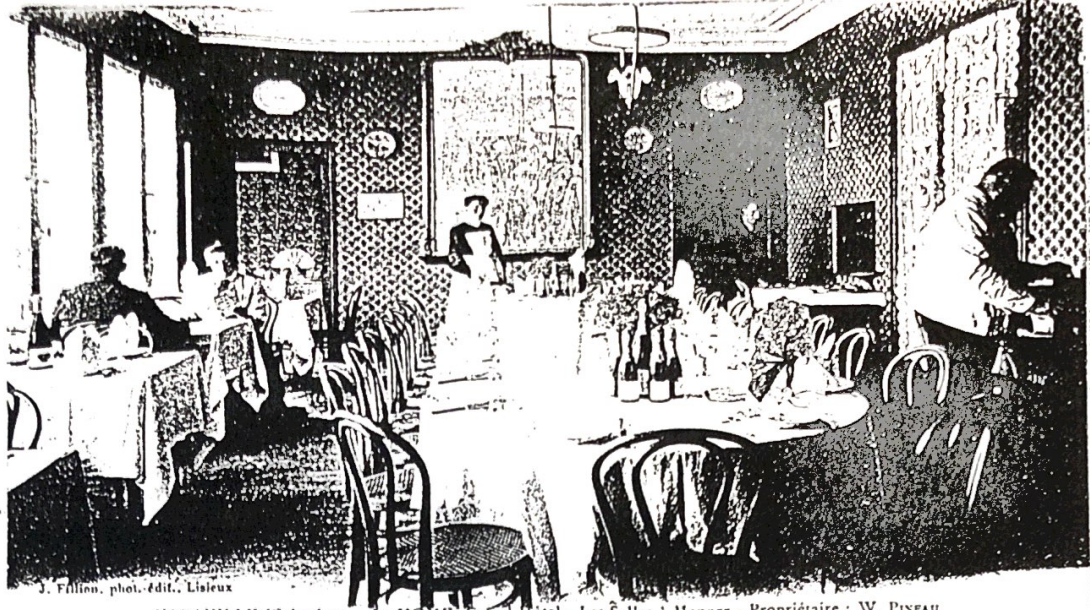
En 1877, Monsieur Armand Le Clerc se porte acquéreur de terrains situés à l'est de la propriété personnelle de Monsieur Malhéné. Il agit au nom d'une société qu'il a fondée avec Monsieur Aimable Roussel sous le titre "Société des terrains du Home". Monsieur Le Clerc, propriétaire à Rouen, ne songe pas seulement à se bâtir une maison de vacances, il veut construire un grand hôtel, face à la mer. Ce sera fait pour la saison 1879. Sa maison personnelle, il la bâtit à l'est du vaste domaine du grand hôtel. Elle s'appelle aujourd'hui "La Savoyarde". Mais ce n'est pas lui qui lui a donné ce nom. La rue qui y conduit à partir de la route de Cabourg se nomme Adrien Lebaux. Elle s'est appelée rue Armand Le Clerc jusqu'au jour où on l'a débaptisée par crainte de confusion avec l'avenue du général Leclerc.

Quatre ans après l'ouverture de son grand hôtel, Monsieur Le Clerc qui manifeste beaucoup d'optimisme pour l'avenir du Home fait construire à ses frais la chapelle St Joseph, sur son domaine en bordure de la route.

(voir article dans le bulletin n°3 - juin 1984)



VARAVILLE (Calvados). - Le HOME. - Vue du Grand Hôtel (Côté Ouest) - Propriétaire : W. PINEAU



J. Fallien, phot. édité, Lisleux

VARAVILLE (Calvados). - Le HOME, Grand Hôtel - Les Salles à Manger - Propriétaire : W. PINEAU

UNE CROISSANCE DIFFICILE

Les années qui suivent ne justifient pas le bel optimisme de Monsieur Armand Le Clerc. Le bébé Home a du mal à prendre du poids et de la taille, les acquéreurs ne se précipitent pas pour acheter d'un coup 6 ou 7 hectares de sable et de broussailles.

En quarante ans, jusqu'à la première guerre mondiale, il ne se bâtit pas plus d'une vingtaine de grandes demeures.

Il est vrai qu'en dehors du grand calme, du grand air, du spectacle de la mer et des jeux sur le sable, le Home n'a pas grand chose à offrir à ses estivants.

La commune de Varaville, Maire en tête se désintéresse totalement de cette colonie de horsains qui donnent le spectacle de leurs loisirs au moment où les travaux de la ferme exigent les plus gros efforts.

La seule attraction que les estivants du Home vont bientôt trouver sur place leur est fournie par Cabourg. Une station balnéaire se doit d'avoir un hippodrome. La société des courses de Cabourg trouve l'endroit idéal pour installer le sien dans les vastes prairies qui bordent au Home la route de Cabourg. Elles vont de l'actuelle avenue Général Leclerc à l'extrémité est du Golf. Mais ce n'est pas une installation permanente. Chaque année il faut refaire la piste de plat (2.200 m) et la piste desteeple (9 obstacles) et remonter les tribunes amovibles. Tout cela pour une saison hippique qui dure deux jours. Deux jours sur deux mois, c'est peu!

Plus tard sur le même terrain sera aménagé le golf, toujours par une société Cabourgeaise. Mais les amateurs de golf ne sont pas légion à l'époque. Le Golf va longtemps vivoter. Il connaîtra même plusieurs pannes d'activités.

On peut penser que c'est découragé et peut-être endetté que Monsieur Armand Le Clerc en 1892 abandonne la partie. Il vend le grand hôtel, il vend sa maison du Home. Il vend aussi à la paroisse la chapelle qu'il avait promis de lui donner. Il lui reste sur les bras des terrains invendus dont il paie les impôts sans en tirer de profit. Finalement il laissera aussi sa maison de Rouen pour se retirer à Saint-Pierre-sur-Dives.

Le grand hôtel a été acheté en 1894 par un hôtelier de St Pierre les Elbeuf, Monsieur William Pineau. Sans abandonner son ancien établissement, il fait du grand hôtel du Home une succursale saisonnière. Car la saison finie, le grand hôtel est fermé comme tout le reste; comme la chapelle dont porte et fenêtres sont barricadées par de grands panneaux en planches, comme les quelques boutiques saisonnières que Monsieur Malhéné a fait construire, comme les villas qui ne reverront leurs propriétaires que dix mois plus tard.

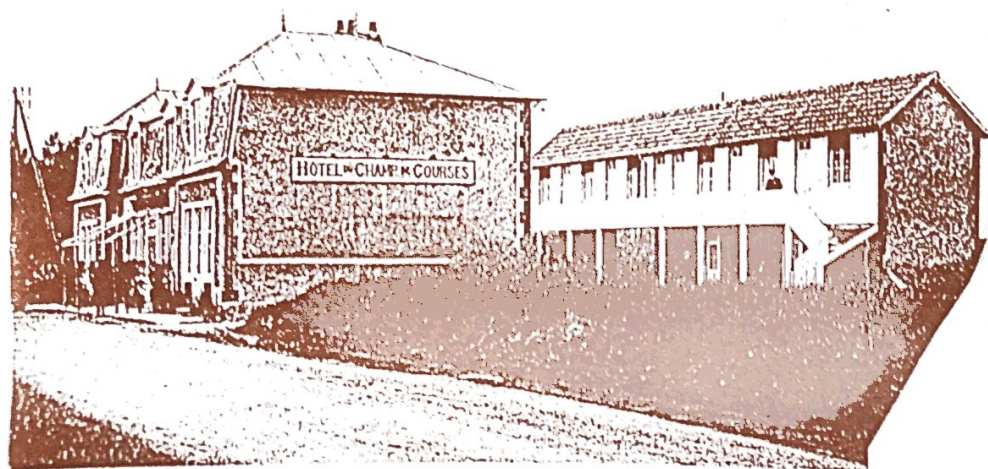
Dans le désert du Home, il ne reste plus que quelques gardiens de villa.

Le grand hôtel change de propriétaire en 1910 tout en restant dans la famille. Hillarion Pineau succède à William Pineau. Mais pas pour longtemps; les bâtiments, (pas le fond de commerce) sont achetés en 1914 par Monsieur Eugène Guillet de Paris pour les consacrer à d'autres fins.

... à suivre ...



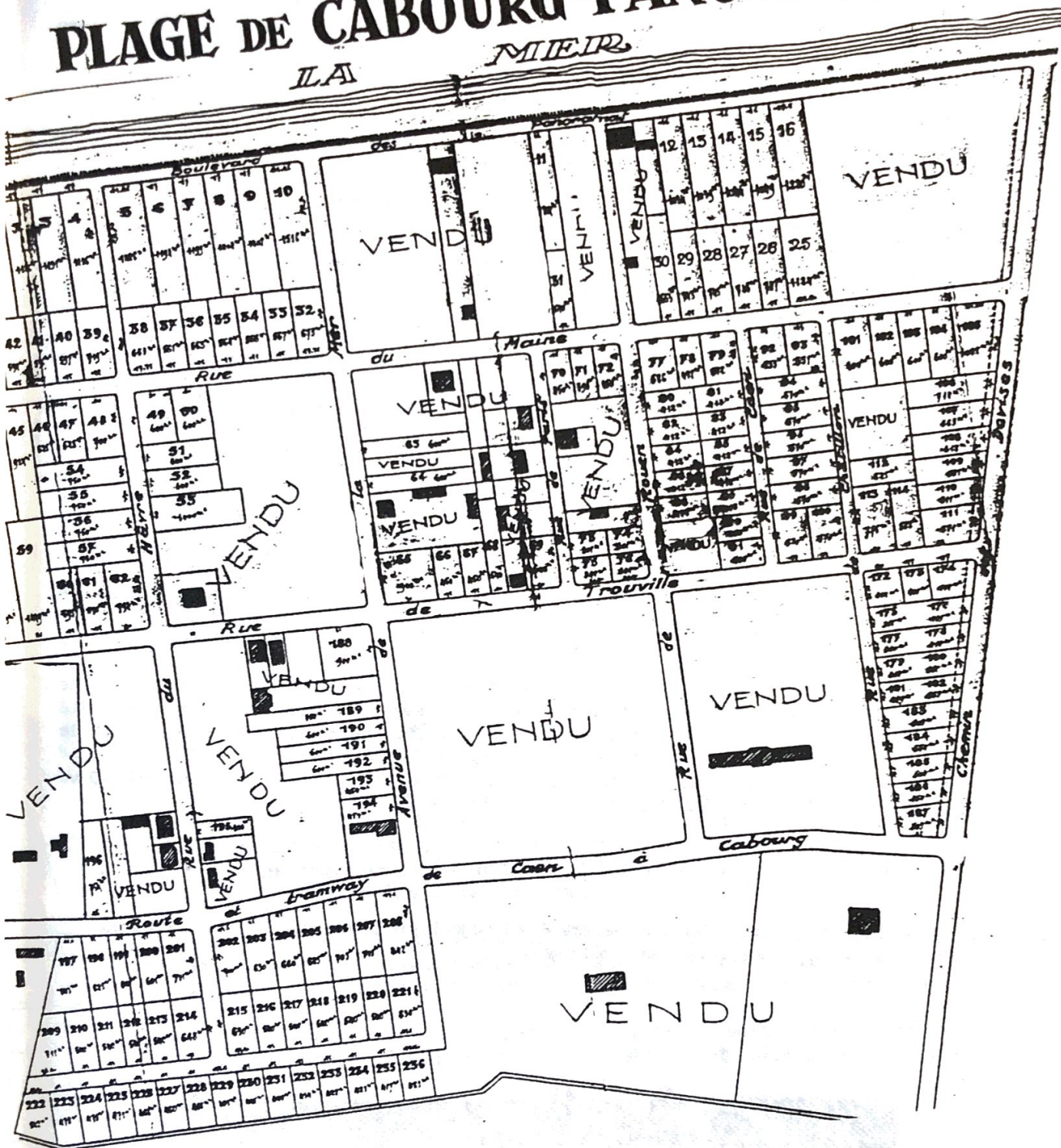
LE HOME sur-MER - L'Hôtel du Champ de Courses



8 LE HOME. - L'Eglise. - LL.

PLAGE DE CABOURG-PANORAMAS.

LA MER



Du tennis au golf, c'est la randonnée quotidienne, à pied ou en voiture, de l'élite des jeunes. On va de la ville au golf comme on va de la Concorde au Bois de Boulogne. Bientôt hôtels luxueux et cafés agréables surgiront du sol et continueront cet admirable boulevard Parisien qui dans un avenir rapproché, joindra Trouville au Home. Au site, au climat, à la beauté de la nature, LE HOME joint cet avantage d'être à 1/2 heure de Caen et à 2 H. 1/2 de Paris. Bien avisé qui prendra position sur les terrains de Cabourg-Panoramas aux prix très modérés du début.

Projet de Création à Cabourg

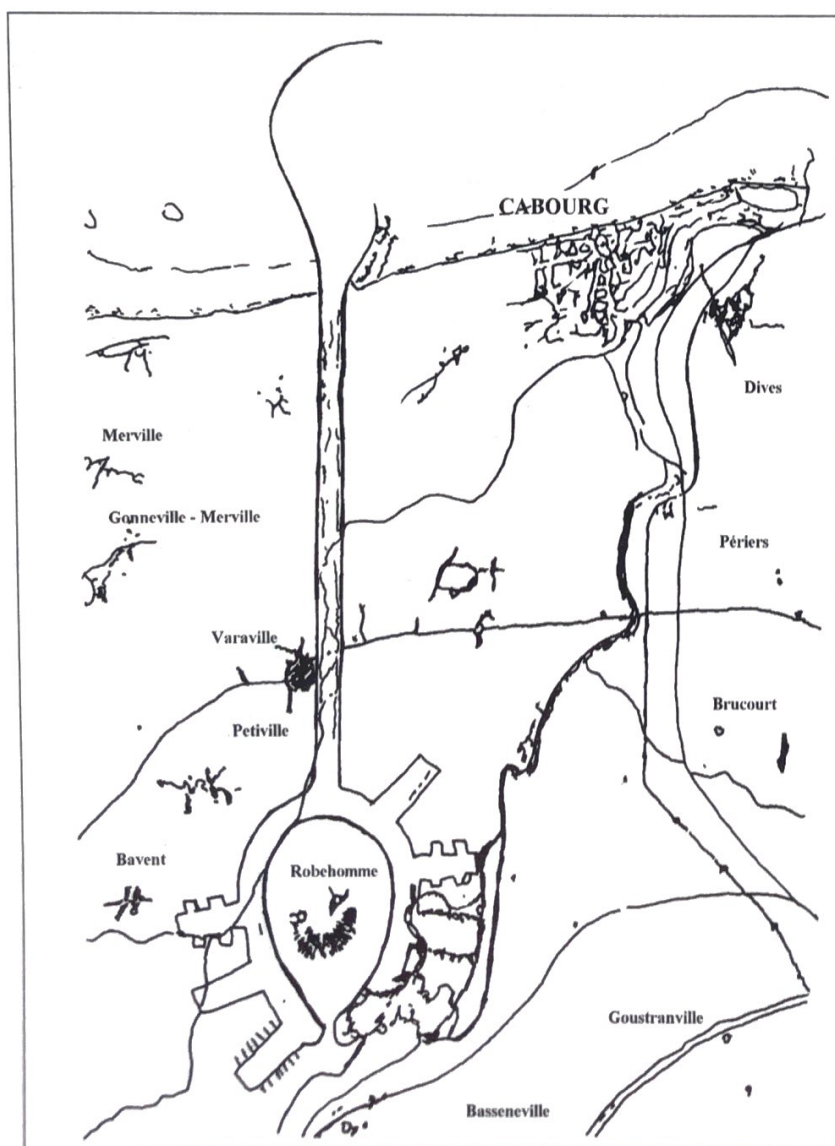
1. D'un Port de Guerre et de Commerce

2. D'une Ville, conséquence du Port

Sous ce titre, les Varavillais de l'an 1888 purent découvrir deux cartes et un long article qui ne concerne pas beaucoup Cabourg, comme on pourrait le croire, mais qui concerne beaucoup Varaville et encore plus la commune de Robehomme. Cabourg restait en dehors de la construction du port et dans le projet de ville, elle occupait une modeste situation périphérique parmi 9 autres communes : Varaville, Merville, Gonnevillle, Petitville, Robehomme, Basseneville, Bavent, Goustranville et Bures.

Le format du bulletin municipal nous oblige à réduire considérablement la carte originale au point de la rendre illisible. Nous n'avons pas le texte complet de l'article qui l'accompagnait et nous ignorons le nom de l'auteur. Malgré tous ces handicaps, ce projet révolutionnaire mérite bien quelques lignes dans le bulletin.

Les cartes nous montrent que la commune de Robehomme devait être totalement transformée en un port en eau profonde : port de guerre à l'ouest, port de commerce à l'est. Quant à Varaville, elle devait être coupée en deux, du nord au sud, par le goulet reliant Robehomme à la mer.



"Le goulet en question n'est pas une cicatrice dans le paysage, c'est une voie d'eau au moins aussi large que le canal de Caen à la mer et profond de 9 m au-dessus des plus basses marées. Pour le creuser il faudra détruire une bonne partie du Bourg entre l'église et la Divette. Côté du Home, il y aura un grand trou dans la dune et dans la plage car le goulet se prolonge par 2 jetées dont l'une, à l'ouest, atteint 3 km. Et il faudra détruire des maisons toutes neuves, puisqu'il y a moins de 10 ans qu'on a construit les premières. La chapelle a 4 ans en 1888.

Il est vrai que pour quelques maisons détruites on en bâtitra des centaines et même des milliers puisque le projet de ville englobant les 10 communes devrait abriter une population de 100 000 habitants".

L'auteur du projet a

prévu ce qu'on pouvait prévoir à l'époque. Je cite ce que j'ai repéré à la loupe sur la carte grand modèle :

- un hôtel de ville qu'on repère assez facilement sur la chaussée de Varaville à l'emplacement de la stèle de Guillaume
- pour le bon ordre : un palais de justice, un tribunal de commerce, un poste de police et une prison
- pour l'enseignement, on ajoute 4 écoles à celles existantes, ce qui est peu, et je n'ai pas découvert d'établissement de niveau secondaire.

"On gardera les églises existantes en ajoutant seulement une cathédrale.

Les citoyens auront à leur service une gare, une poste et un hôpital, 3 marchés sont prévus. On ne manquera pas de distractions : un casino du côté de Merville Plage, un hippodrome, un théâtre, un cirque, 2 musées, une bibliothèque, un jardin botanique,...

Le port de commerce disposera de hangars, de docks, de magasins ; les abattoirs sont à proximité. Le port de guerre est dominé par la citadelle au centre du dispositif ; il est prévu un arsenal, une cale de radoub, des ateliers.

Quant à la population militaire, elle dispose de deux casernes, de deux hôpitaux (l'un pour la marine, l'autre pour les terriens) et d'une prison.

Une usine à gaz fournira l'éclairage public et privé ; et on n'a pas oublié 2 grands cimetières, ça peut aussi être utile..."

Pour un beau projet, c'était un beau projet, mais qu'est-ce qui justifiait la parution de ces cartes et de cet article en ce mois de février 1888 ?

Parmi les problèmes qui se posent aux gouvernements successifs de la 3ème république, il y a celui de remédier à l'état déplorable des ports et des voies de communication. Ce n'est sans doute pas le problème le plus grave mais celui auquel s'est consacré un personnage politique, qu'on trouve dans tous les gouvernements qui se succèdent, et qui poursuit la réalisation d'un plan qui porte son nom : le plan FREYCINET. On lui doit la réussite du réseau ferroviaire qui déjà couvre le pays, alors que M. Thiers, 50 ans plus tôt, considérait le train

comme un jouet pour l'amusement du public.

La réalisation du plan FREYCINET se fait par étape et en ce début de l'année 1888, l'étape comporte l'amélioration des ports du Havre et de Cherbourg. Les Chambres devront voter les crédits, et on connaît le nom des rapporteurs : Messieurs Baserian, pour le Sénat, et Chanson pour la Chambre des Députés.

C'est cela qui a déclenché la réaction de l'auteur inconnu du plan qui nous intéresse. C'est un contre-projet face au projet gouvernemental.

Il s'efforce de démontrer que l'argent dépensé pour améliorer les ports de Cherbourg et du Havre serait de l'argent perdu.

En effet, en cas de guerre, Cherbourg, en bordure de mer, est indéfendable. Le Havre se révèle incapable de fournir du frêt d'exportation aux navires qui viennent décharger leurs cargaisons sur ses quais, car ses liaisons, difficiles avec Paris, sont inexistantes avec le centre de la France, le sud-est et le midi. Il paraît que c'est beaucoup mieux au sud de la Seine.

Et le port de guerre à Robehomme serait hors de portée des coups de l'ennemi. (On ne pouvait pas prévoir l'aviation et les paras).

Bien sûr tout est à créer, mais l'auteur fait valoir que le terrain est vierge. Il coûterait fort peu à l'Etat grâce à une loi d'expropriation et serait revendu un bon prix aux compagnies intéressées.

Le creusement du port et du goulet serait aisé dans ce terrain composé de glaise et de sable. Mais l'auteur ne parle pas du prix de la jetée. Il oublie de dire que si le terrain marécageux facilite les creusements, il complique par contre l'édification des immeubles.

D'autres sans doute y ont pensé et ils étaient la majorité. Le grand projet qui aurait changé la face et le destinée de notre terroir est mort-né.

Il est quand même révélateur d'une époque où, pour certains, rien ne paraît impossible, étant donné les progrès de la science et de la technique. L'utilisation de la vapeur dans tous les domaines de l'industrie et dans les transports terrestres et maritimes, l'essor de la métallurgie ont révolutionné la vie des Français du 19ème siècle bien plus que tous les changements de régime.

Non loin d'ici nous avons l'exemple d'un défi impensable 50 ans plus tôt. Pour une modeste ligne de chemin de fer de Caen à Vire, on a construit le viaduc de la Souleuvre. Il n'y a plus d'obstacle insurmontable.

J'ai écrit que les sols marécageux se prêtaient mal à la construction d'une ville, mais tout le centre de Caen, du Château à l'Orne, de la Prairie au bassin St-Pierre a été construit sur un marécage, détruit en 1944, et rebâti toujours sur pilotis.

Le grand projet n'était donc pas irréalisable. Était-il utile ? N'était-il pas un peu fou quand même ?

Sans doute, mais à la même époque on s'activait fort pour préparer l'évènement de l'année

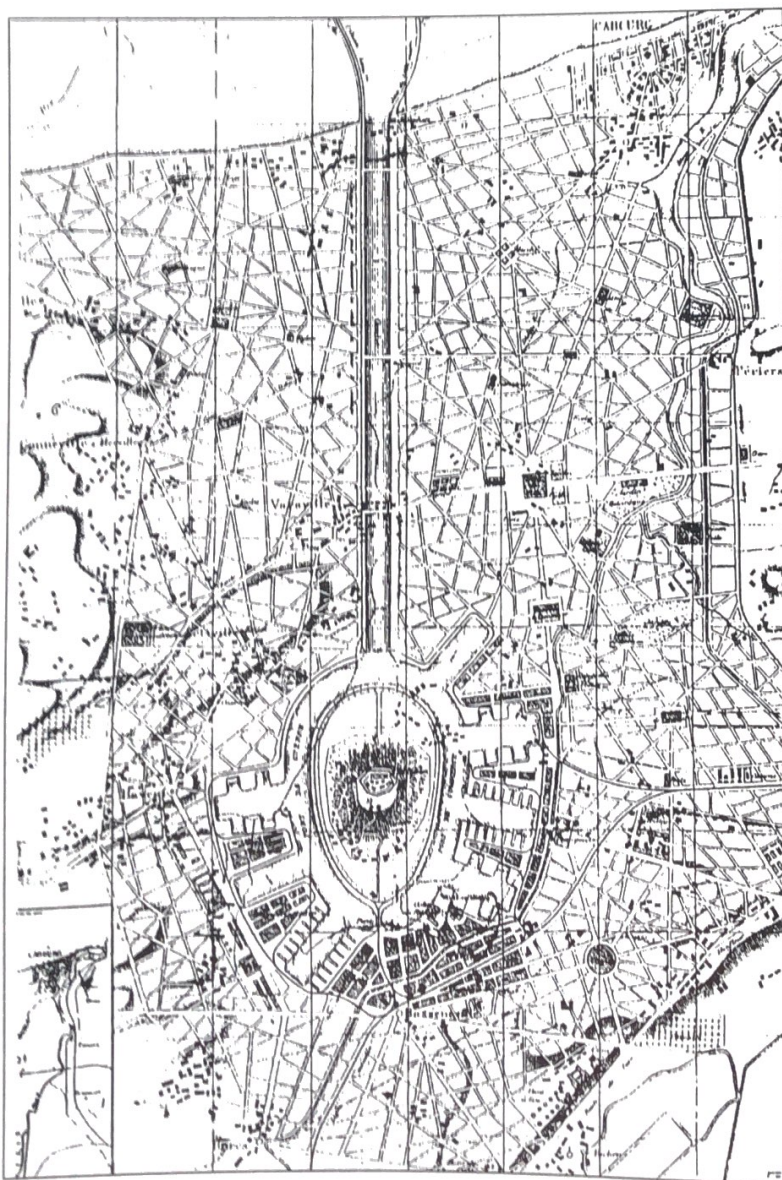
suivante : l'Exposition Universelle qui aurait pour cadre le Champ de Mars.

On s'activait particulièrement dans les usines de M. Eiffel. Pourquoi donc ? Pour réaliser un projet complètement fou et inutile, une tour métallique de 300 m de haut qui ne servira à rien et qu'il est question de démonter après l'exposition...

Cette folie a été une belle réussite. Pour des millions d'hommes dans le monde, elle est synonyme de Paris.

MORALITÉ : tous les grands projets un peu fous ne peuvent pas avoir le même sort.

E. CHRETIEN



Un peu d'histoire...

Le Golf du Home

« Le Golf Authentique »

Créé en 1907

Un jeu analogue à celui du golf a été pratiqué en France, puis en Hollande, avant que les Écossais y succombent à leur tour, au point qu'un édit royal de 1457 en a interdit la pratique, au motif qu'elle nuisait à l'entraînement des archers. Il n'est donc pas étonnant que les premiers terrains de golf aient été créés en France dans les régions fréquentées par les anglo-saxons.

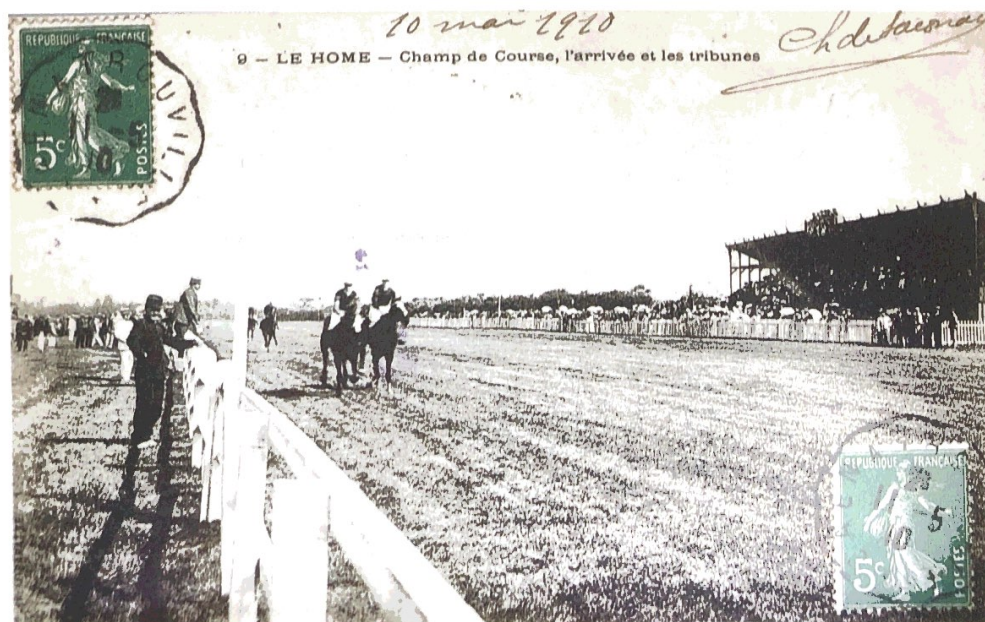
Un premier terrain a été construit en 1856, à Pau, pour le plaisir des nombreux sujets britanniques qui fréquentaient la station thermale.

En Normandie, les premiers golfs sont apparus il y a une centaine d'année : Dieppe en 1897, Granville en 1912, Cabourg Le Home, inauguré le 7 juillet 1907, en même temps que le Grand Hôtel de Cabourg. C'est cet événement dont il fut rendu compte le mercredi 10 juillet 1907 dans Le Figaro, par le journaliste André Nede, qui devait inciter Marcel Proust à venir retrouver les souvenirs des jours heureux qu'il avait passés à Cabourg en com-

pagnie de sa grand-mère, puis de sa mère. Mais la recherche du temps perdu n'était pas le seul mobile du retour de Marcel Proust que la haute société attirait irrésistiblement.

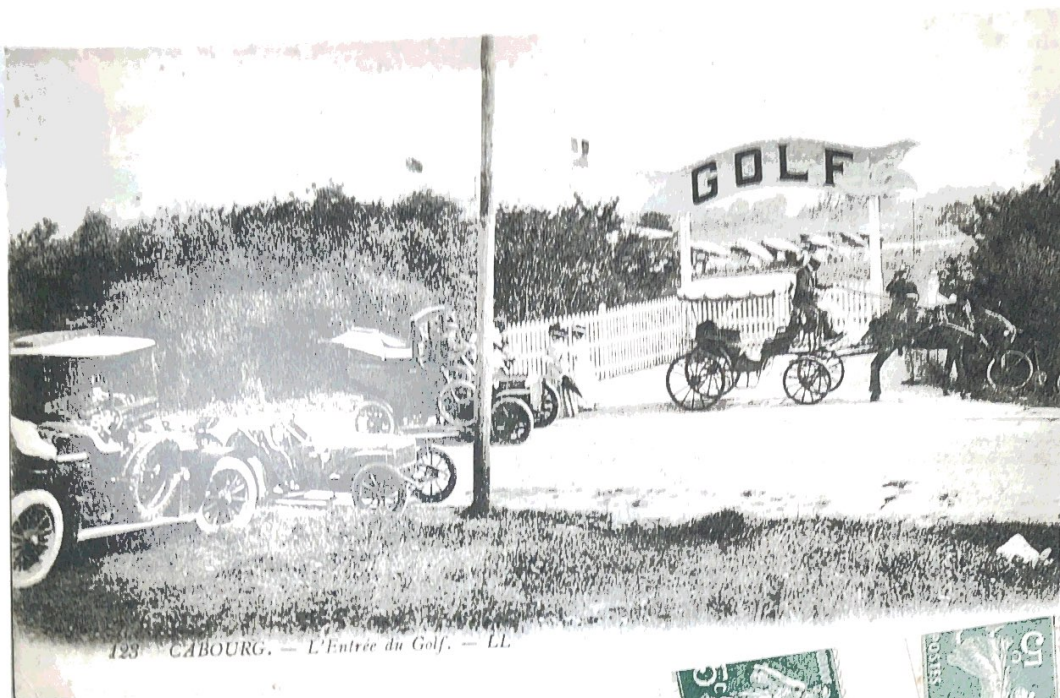
Le Golf, construit en 1907, pour le compte de Charles BERTRAND, Maire de Cabourg, par Lane Jackson, un spécialiste anglais renommé, s'étendait sur 50 hectares et comportait un terrain de 18 trous et un tennis. Les bâtiments d'accueil (club house), construits en bois, étaient d'une grande élégance. Marcel Proust, venu en visiteur, écrira à Charles d'Alton le 29 octobre 1910 « j'ai quitté Cabourg un jour ou deux après vous et j'ai appris cette nouvelle qui, si je l'avais su plus tôt, eût sans doute transformé ma vie ; qu'on pouvait déjeuner au golf ».

Les trous les plus éloignés allaient jusqu'à la gare du petit chemin de fer à voie étroite de Caen à la mer qui est aujourd'hui occupée par le bureau de Poste et l'Office de Tourisme de Varaville. Chacun des 18 trous était équipé d'un puits comportant un magnifique appareillage en pierre et ayant un débit d'eau douce suffisant pour assurer l'arrosage quotidien nécessaire pour maintenir en bon état les gazon.



Un peu d'histoire...

Suite



Dès l'année 1908, s'est déroulé sur le terrain un championnat très disputé et l'Association Sportive possède des clichés photographiques représentant le magnifique trophée en argent qui fut décerné au vainqueur qui était le père de Francis Vagliano, l'actuel Président du Golf Club de Cannes Mandelieu.

Le terrain de Golf de Cabourg Le Home était le plus grand et le plus beau de toute la Côte Fleurie. Il était très apprécié par la clientèle anglaise et américaine. Monsieur Magdelaine en était le jardinier en chef et le fils de celui-ci raconte qu'étant gamin, il a porté le sac de toutes les grandes stars de l'époque du cinéma américain, telles que Gloria Svanson et Douglas Fairbanks Jr.

L'équipe de Cabourg Le Home fut notamment championne de Normandie en 1924, 1925 et 1926. C'est d'ailleurs au cours de cette dernière année, rappelons le, que fut disputée au Garden Tennis de Cabourg la Coupe Davis.

C'est également sur le terrain de golf qu'était alors installé le champ de courses de Cabourg et de nombreuses photos nous montrent les élégantes de l'époque évoluant sur les terrasses gazonnées



inondées de soleil, sous la protection de leurs ombrelles.

Les guides touristiques consacrés à la côte normande disaient du Golf de Cabourg Le Home que la clientèle du Grand Hôtel de Cabourg y allait en promenade comme on allait à Paris, de la Concorde au Bois de Boulogne. Plus poétique, Nelson Montfort, dans l'ouvrage qu'il a consacré aux golfs de France, n'hésite pas à évoquer « l'apparition certains soirs d'automne sur les links du golf de Cabourg Le Home quand la lumière décline, rêve ou réalité, de la silhouette drapée de

Un peu d'histoire...

Suite

rouge cardinal d'un Marcel Proust à la recherche du temps passé ».

Très gravement sinistré par la dernière guerre, le terrain de golf fut partiellement réaménagé par quelques ardents pratiquants de ce sport, fidèlement attachés à la côte normande, à l'initiative de Philippe Gintz, de son beau-frère Maurice Finkel et de ses amis Christian Talamon et Maxime Desouches. Il fut rouvert en 1954 avec un parcours de 9 trous et un club house constitué par un simple baraquement en bois. Les premiers membres de cette nouvelle association se souviennent encore avec émotion de l'ambiance sportive, amicale et chaleureuse qui a caractérisé le Golf de Cabourg Le Home dès sa refondation et qui constitue encore son attrait tant envié, mais toujours inégalé et a largement contribué à susciter la vocation des très nombreux professionnels qui y ont été formés : professeurs, intendants de terrain, directeurs.

En 1958, les installations d'accueil ont été transférées dans une ancienne dépendance authentiquement normande de la villa « Les Sables » ; puis en 1987, le terrain, agrandi à l'initiative des communes de Cabourg et de Varaville, fut considérablement amélioré par l'Association Sportive, avec l'aide de l'architecte Olivier Brizon, et le club house réaménagé et complété par un nouveau bâtiment, également de style normand.

Le terrain actuel de 18 trous a une longueur de 5500 mètres environ et correspond à un par de 68.

Il s'étend entre la mer et le bocage sur un terrain peu accidenté, mais très varié, comportant un véritable links à l'anglaise installé sur la zone dunaire, puis une prairie qui s'enfonce progressivement vers l'intérieur des terres, à l'extrême limite des marais de la Divette, et non loin de la ferme d'Osseville dont les bâtiments remontent au 17ème siècle.

Le parcours est agréablement dessiné, mais très technique, et a été conçu de manière à permettre aux joueurs de tout niveau de pratiquer le golf avec plaisir, mais à condition d'y exercer un certain talent. Il est complété par un practice et deux greens d'entraînement et ouvert toute l'année. L'enseignement y est assuré par un professeur diplômé d'Etat et les installations d'accueil comportent des vestiaires très confortables et un restaurant. Des stages d'initiation et de perfectionnement, ainsi que des cours collectifs sont organisés en permanence et un effort particulier est déployé en vue de la formation et de l'initiation des jeunes.

Le 7 juillet 2007, le Golf fêtera son centenaire. Des animations seront organisées à cette occasion.

P.S. : Le 12 mai 2007, une convention a été signée entre l'Association Sportive du Golf de Cabourg Le Home et le Syndicat intercommunal pour l'extension du Golf. Nul doute que cet accord favorisera le dynamisme du golf et le développement de l'Association.



CHAPITRE III

La chapelle St Joseph

La chapelle St Christophe

La ferme du Hôme

Une Centenaire

La Chapelle St Joseph du Hôme

En 1884, la municipalité et la population de Varaville se désintéressent totalement des dunes désertiques, qui les protègent de la mer mais ne peuvent pas avoir d'autre utilité à leurs yeux...

La mode des bains de **mer** qui a pris naissance sous le second empire en est encore à ses débuts et ne concerne qu'un milieu restreint de familles très fortunées, d'artistes, d'écrivains, de journalistes et d'hommes d'affaires qui ont reniflé le bon filon.

Il y a tout juste 30 ans que deux parisiens ont acheté les dunes de Cabourg pour les niveler et tracer un réseau de rues en éventail, avec pour point de rencontre le casino et le Grand-Hôtel.



Les dunes de Varaville tentent aussi des amateurs. Elles appartenait au Marquis de St Pierre. Monsieur Malhéné les lui rachète pour les revendre en larges parcelles, qui vont de la route à la mer, d'un seul **tenant**. Les acquéreurs y bâtissent de vastes villas sans souci d'urbanisme. Les uns au sommet des dunes au plus près de la mer, les autres à l'abri du vent, derrière une dune. Un grand hôtel s'installe face à la mer à l'emplacement de l'actuelle résidence St Joseph. On y accède par une allée bordée d'arbres qui descend jusqu'à la route. A défaut de casino on aménage un champ de course, au sud de la route de Cabourg, depuis l'actuel terrain de golf jusqu'au chemin de la ferme. Tout cela ne vit que deux mois d'été et même un seul mois pour les courses qui se déroulent au mois d'août.

La saison passée les villas, l'hôtel ferment portes et fenêtres pour 9 ou 10 mois. On démonte les tribunes du champ de courses où les vaches paisibles remplacent les fougueux coursiers.

Cette colonie migratoire vit en marge de la commune. Le Hôme est le pays des "horsains" pendant 2 mois et le reste du temps le désert.

L'idée d'y bâtir une chapelle n'a pas germé dans la tête du curé de Varaville ni dans celle du maire. Elle est l'initiative d'un "horsain" de Rouen, négociant de son état, Monsieur Leclerc.

Il a fait construire une villa baptisée "Laurentine" qui pourrait bien être l'actuelle villa "Emmaus" à l'angle de la

Elle fut enfin accordée en 1893. Le décret reconnaissant la chapelle du Homme comme chapelle de secours de la paroisse de Varaville est signé de Sadi Carnot et d'un jeune ministre de l'instruction publique et des Cultes promu à une brillante carrière Raymond Poincaré.



On apprend par ce décret que la chapelle n'a pas été donnée par Monsieur Leclerc, mais vendue le 17 mars 1892 au prix de 3.020 francs, à la fabrique de la paroisse, grâce à une souscription des habitants.

Que s'est-il passé?

Monsieur Leclerc a-t-il changé d'avis?

Etait-il mort et ses héritiers n'auraient-ils pas hérité de sa générosité?

Le don entre vifs était-il illégal dans ce genre de transaction?

On n'en sait rien.

En 1904 la majorité farouchement anticléricale qui est au pouvoir vote la confiscation des biens d'Eglise -

La chapelle St Joseph comme l'église paroissiale deviennent propriétés de la commune.

Avec le recul du temps, les paroisses, victimes du vol, ont tout lieu de se réjouir pour la charge qui leur fut enlevée, tandis que les communes, recéleurs involontaires, trouvent parfois le cadeau très onéreux.

Peu à peu, tandis que s'édifient de nouvelles villas, une population permanente s'installe, commerçants, artisans surtout. Il faut créer une école, une annexe de la mairie et un service paroissial qui donne une nouvelle fonction à la chapelle.

L'été, avec l'accroissement continu du nombre d'estivants, il devient difficile pour le curé d'assurer le service de la chapelle à partir du presbytère du bourg. Dans les années 30 l'abbé Etienne reçoit en cadeau la maison proche de la chapelle où désormais il s'installera pendant la saison, regagnant le bourg à la rentrée scolaire.

En juin 1944 la chapelle a bien risqué de disparaître. Les Allemands n'avaient rien trouvé de mieux que d'y entreposer des munitions. Un obus éclatant dans cette marchandise explosive pouvait tout faire sauter, il n'en fut rien. Pourtant la chapelle avait visiblement servi de cible. Côté ouest, juste à l'arrière de la façade une large brèche va du mur au clocher, côté est, le mur est ouvert de la base au sommet sur plusieurs mètres. Le petit clocher octogonal est à claire voie et Marie Louise, la cloche, est en morceaux. Il n'y a plus ni porte, ni vitraux et toute la toiture est à refaire. Mais la chapelle reste debout, réparable - "Tant mieux" disent les habitants du Home - "Tant pis" pense peut-être l'abbé Etienne, sans oser le dire, car on aurait pu rebâtir plus grand. Il essaiera du moins sans succès, de faire transférer sur la chapelle une partie des dommages de l'église du bourg.



Il fallut se contenter des dommages de réparation pour financer le gros oeuvre, et de la générosité de quelques familles et des paroissiens

.../...

pour financer les vitraux exécutés par un verrier de Bayeux, Monsieur Sagot.

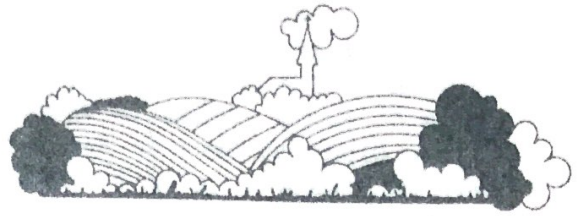
Le 30 août 1949, l'évêque Mgr Picaud vint présider la fête de la restauration. Rien n'y manqua, ni la foule, bien que ce fut un jour de semaine, ni la décoration à l'intérieur et à l'extérieur de la chapelle et jusque dans la rue parée de guirlandes. La chorale du Home-Varaville se surpassa.

L'évêque bénit la chapelle mais n'eut pas à baptiser la cloche, car pour remplacer Marie Louise on avait récupéré dans les débris du clocher du bourg une rescapée, un peu ébréchée dans sa chute mais encore bonne pour le service malgré ses 133 ans. C'est en effet en 1816 qu'elle avait pris place dans le vieux clocher de l'ancienne église de Varaville. Elle est toujours là dans le nouveau clocheton du Home, vaillante mais un peu triste de sa solitude. Elle voudrait bien deux petites soeurs pour jouer avec elle.

Comme son prédécesseur, l'abbé Jurie, prévoyant le jour où Varaville n'aurait plus de curé résidant et où un desservant ne pourrait assurer qu'une seule messe les dimanches de saison, rêvait d'écarter les murs de la chapelle. Ils n'ont pas bougé.

Beaucoup finalement s'en réjouissent car la centenaire leur parle d'êtres chers qui les ont rassemblés là une dernière fois et de jours illuminés de joie et d'espérance dont la chapelle fut le témoin et reste la gardienne discrète et fidèle.

Un peu d'histoire...



L'actuelle chapelle St Joseph du Home sera centenaire en 1984. Nous raconterons son histoire dans le prochain numéro du bulletin municipal.

Mais avant la mode des bains de mer qui donna naissance au nouveau Home et à sa chapelle existait depuis le XV^e siècle, au moins, un hameau du Home doté d'une chapelle sous le patronage de St Christophe.

Il se situait autour de l'actuelle ferme du Home dont un pré porte toujours le nom de "pré de la chapelle".

L'appellation "Home" est dérivée de l'angle saxon "holm" qui désigne une île ou une presqu'île. Robehomme était jadis une île au milieu de la Dives. Le hameau du Home était une presqu'île qui avait tendance à devenir une île quand la saison était particulièrement pluvieuse et que les mauvais chemins de terre qui le reliaient au bourg de Varaville et de Merville disparaissaient sous l'eau.

Malgré cette situation inconfortable, le village, à cheval sur les deux paroisses, était fort peuplé au XV^e siècle. Il y avait des paysans cultivant les nouvelles terres conquises sur la lagune du temps de Guillaume le Conquérant. Là où s'était rassemblée la flotte de la conquête paissaient des bovins et surtout des moutons. On élevait aussi des cygnes, non pas pour le décor, mais pour les vendre au marché de Troarn dont c'était la spécialité. Le cygne était un plat de choix sur les tables seigneuriales.

Il y avait aussi des marais salants qui employaient une importante main-d'œuvre.

Cela pouvait faire une cinquantaine de maisons parmi lesquelles on distinguait le Manoir du Sieur Robert de la Hogue, écuyer, lieutenant général du Vicomte de Caen.

C'est à lui que les habitants du Home se sont adressés pour qu'il leur bâtit une chapelle. Certes la distance qui les sépare de leurs églises paroissiales de Varaville et de Merville n'est que d'une bonne demie lieue, mais en hiver, quand le marais se trouve inondé, le parcours est pénible pour tous et même périlleux pour les vieillards, les femmes enceintes et les enfants. Cette situation était bien réelle et devait le rester longtemps puisque deux siècles plus tard, en janvier 1695, un défunt du Home René Yvelin dut être inhumé au cimetière de Cabourg, car il était impossible de le transporter du Home au Bourg de Varaville.

Le sieur de la Hogue se laissa convaincre, par compassion pour ses voisins sans doute, mais peut-être aussi par fierté personnelle. C'était un honneur envié par les seigneurs de haut rang que d'être patron d'une paroisse. Un modeste écuyer, comme Robert de la Hogue, n'y pouvait prétendre, mais le patronage d'une chapelle de hameau donnait de l'importance à son personnage. Nous ne connaissons pas de documents capables de nous renseigner sur les dimensions et le style de la chapelle placée sous le vocable de St Christophe. Par contre un testament du fondateur, conservé aux archives du Calvados et daté du 17 juillet 1499, précise le rôle de la chapelle et les précautions prises par Robert de la Hogue pour son entretien.

Simple chapelle de hameau on ne peut y célébrer ni baptême, ni mariage, ni inhumation. On doit y célébrer la messe tous les dimanches et jours de fêtes d'obligation. A 7 heures du matin de Pâques à la St Michel, à 8 heures de la St Michel à Pâques. Cette heure matinale permet aux plus dévots, s'ils le dé-

sirent, d'aller en entendre une autre dans leur église paroissiale. Outre la messe, le chapelain est tenu de faire chaque dimanche l'eau bénite et le pain bénit.

Pour l'entretien de la chapelle, maçonnerie, boiserie, couverture, vitres ornements, luminaires, etc... Robert de la Hogue donne le revenu d'une pièce de terre nommée La Mare et s'il est nécessaire on prendra sur ses autres biens et ceux de ses héritiers.

Mais la clause la plus étonnante de ce testament est que la messe du dimanche dans cette chapelle du Homme devra être dite "à jamais, perpétuellement par un prêtre natif du hameau ou de la paroisse de Varaville". Il est vrai qu'à l'époque de Robert de la Hogue les évêques ne se montraient pas exigeants pour les candidats au sacerdoce, il suffisait qu'ils sachent lire le latin du missel (on ne leur demandait pas de comprendre) qu'ils soient célibataires et fassent une brève retraite avant l'ordination. On n'avait pas inventé les séminaires.

Le chapelain de St Christophe du Homme que sa charge n'occupait qu'une petite heure le dimanche devait obligatoirement exercer un autre métier pour vivre. Ses honoraires de chapelain étaient de 2 sols tournois par dimanche payables à la fin de chaque trimestre.

On n'est guère renseigné sur l'histoire du hameau du Homme et de sa chapelle. Il perdit sûrement de son importance quand le pouvoir royal se réserva le monopole de sel. Les salines disparurent et les salinières cherchèrent fortune ailleurs.

On peut penser aussi que les chemins s'améliorant la nécessité d'une chapelle pour la messe du dimanche ne s'imposait plus. Mais le patronage de St Christophe, un Saint très populaire, pouvait en faire un lieu de pèlerinage.

En 1737 le curé de Varaville, nouvellement arrivé, L. Le Chanoine demande que lui soit attribué la charge de chapelain, vacante depuis 4 mois. Pour l'obtenir, il s'adresse au pape, et l'obtient.

La chapelle dut tomber en ruines à la révolution. Sevrette dans son livre sur les plages normandes, écrit il y a un siècle, dit qu'on en trouvait "quelques pierres encadrées dans les murs de la ferme ou éparses dans l'herbage voisin".

Quant à la statue de St Christophe, elle serait dit-on, dans l'église d'Hennequeville aujourd'hui rattachée à Trouville. Pour perpétuer le souvenir de l'antique chapelle il ne reste qu'une statue beaucoup plus récente, dans une niche, sur la façade de la ferme.

Monsieur l'Abbé CHRETIEN.

Du même auteur:

- 3 siècles d'aventure. (Edition CORLET)
histoire de la communauté de la Providence de Lisieux dont on fête le tricentenaire cette année.
- 2 recueils de poésie (Edition ARCAM Paris)
La cage ouverte.
De sable et de vent.





LA FERME DU HOME

Entre le bourg de Varaville et le Home, sur le chemin communal C3, se trouve la ferme dite « du Home ».

Bâtie dans la première moitié du XVIII^e siècle, elle a connu diverses fortunes.

Elle fut, semble-t-il, d'abord un monastère, qui comportait une église, dont il ne reste pas de trace actuellement mais qui a donné son nom au « pré de la Chapelle » au sud de la ferme. Un four à pain en ruine est lui toujours visible derrière le bâtiment.

Voici ce qu'on peut lire sous la plume de Jean SEVRETTE à la fin du XIX^e siècle :

“ La ferme est très vaste. Elle se compose de bâtiments massifs élevés sur quatre côtés d'une cour carrée, qui n'a pas moins de 80 mètres de longueur. Les murs épais et bien

établis pouvaient offrir une résistance sérieuse contre les attaques des écumeurs de campagne à une époque où le tricorne du gendarme n'était pas aussi respecté que de nos jours. Les deux portes, cintrées et bardées de fer, sont prises dans un portail en pierre de taille soutenu par de puissants contreforts. Ces bâtiments spacieux, jadis si animés, sont maintenant tristes et désolés. Le gardien de la ferme et son chien en sont les seuls habitants ! Plus de bestiaux, de chevaux, ou de volailles ! Les terres qui dépendaient de la ferme ont été mises en herbages, mode d'exploitation qui demande peu de bras, et toute vie s'est retirée de la ferme pour aller animer les prairies ”

Jean SEVRETTE,

Les plages de Normandie au XIX^eme, Chemins de la mémoire, réédité en 2005.



La ferme est tout à fait typique des grandes fermes normandes. Un détail retient vite l'attention : la présence d'une cloche au-dessus du bâtiment d'habitation. Baptisée « Armandine et Augustine », elle servait à l'appel des moines.

Les autres bâtiments sont destinés à diverses fonctions agricoles : stockage de matériel, étable pour les bêtes, grange pour le fourrage.

Sur un mur situé derrière l'étable on peut remarquer la présence de nombreux os de moutons, intégrés au moment de la construction et dépassant du mur de quelques centimètres : ils permettaient de faire tenir la vigne contre le mur.

Un autre détail apparaît dans le bâtiment principal : une statue de Saint-Christophe, dont parlait déjà Jean SEVRETTE au XIX^e siècle (cf. ci-dessous).

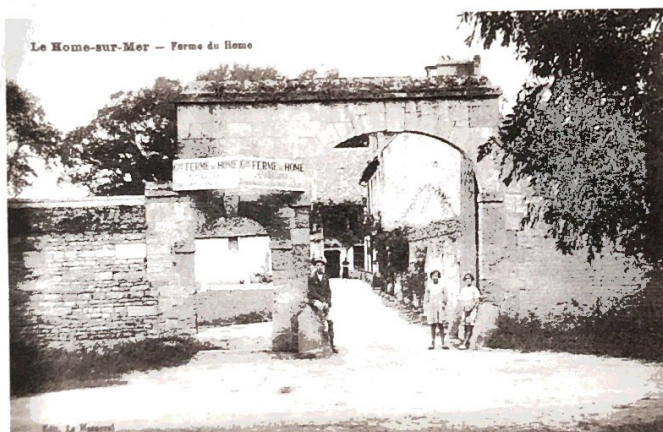
Aujourd'hui, en 2008, la ferme est exploitée par Jean-Paul Richard et sa mère. Les grands-parents de Jean-Paul Richard étaient locataires à la ferme depuis 1932. Né à la ferme, il en est devenu propriétaire en 1982.

Ayant récemment arrêté la production de vaches laitières, il s'est tourné exclusivement vers les vaches allaitantes, et donc la production de veaux et de taurillons, exploitant 80 ha dans les marais.

Il parle très volontiers de la ferme, et n'hésite pas à la faire visiter ou à proposer l'étable comme abri à un groupe de marcheurs. Elle nécessite un entretien vigilant mais n'a pas subi de modification majeure. Un ancien tour en pierre de Caen a été déplacé au centre de la cour, aménagé et fleuri ;

il servait à la fabrication du cidre à l'aide de roues en bois.

A proximité de la ferme s'installent progressivement de nouveaux lotissements, mettant fin à son isolement. D'un côté de l'avenue du général Leclerc résonnent les travaux du Grand Large ; de l'autre, au centre de ces murs chargés d'histoire, règne comme un autre temps, irréel et serein.



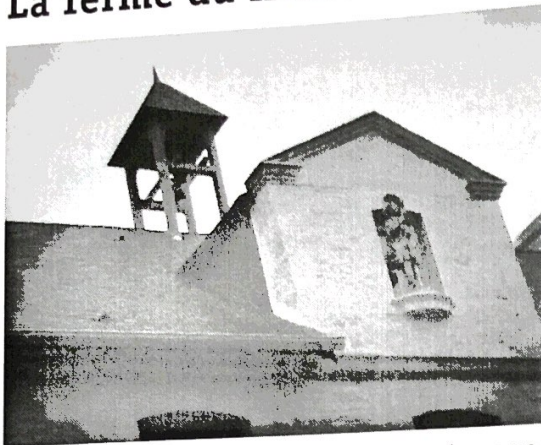
Grande ferme du Home, première moitié du XX^e siècle
« Collation et dégustation de produits de la ferme »

“ Le Home était autrefois un village, et peut-être un bourg considérable, situé à un kilomètre environ de la plage actuelle. Il avait son château, son église, sa ferme, comme la plupart des villages de notre littoral, qui tous ont perdu leur importance primitive. Le château a disparu. On en retrouve encore la place à quelque distance de la ferme ; c'est une motte ombragée de grands ormes et entouré d'un fossé. Il ne reste de l'église que quelques pierres encadrées dans les murs de la ferme ou éparses dans l'herbage voisin. Une statue de Saint Christophe, patron de la paroisse et dont le nom avait été donné à cette partie du littoral, avait survécu longtemps à la ruine du saint édifice, mais elle a aussi subi les ravages du temps et a été remplacée, il y a quelques années, par une statue moderne que l'on peut voir dans une niche à la ferme. ”

Jean SEVRETTE,

Les plages de Normandie au XIX^{ème}, Chemins de la mémoire, réédité en 2005

La ferme du Hôme



Le lundi 17 septembre 2018, la ferme du Hôme a vécu un moment historique.

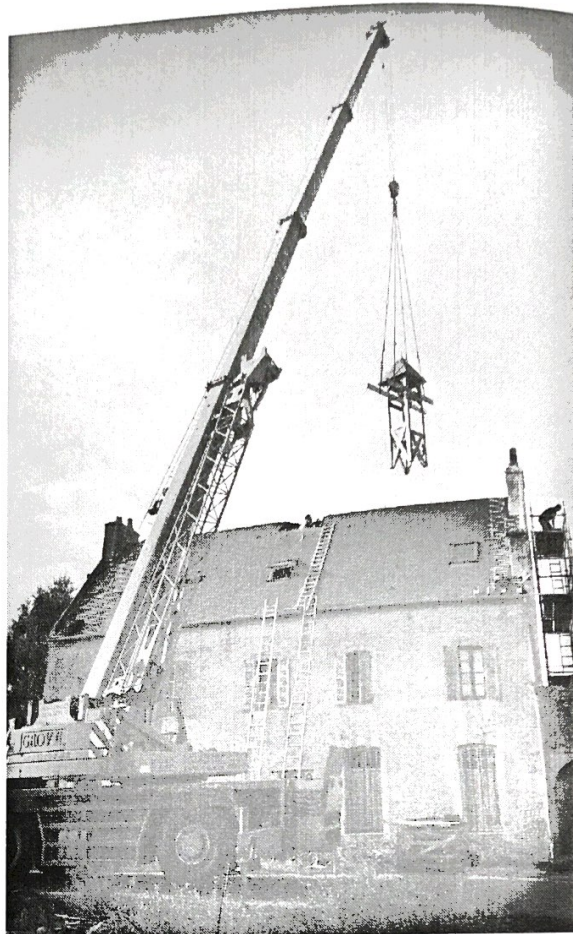
En effet, l'ancien clocheton domestique, dont l'usure démontrait son grand âge, a été remplacé par un nouveau flambant neuf. Il a été reconstruit à l'identique, sauf la couverture initialement en zinc qui a été recouverte en ardoise naturelle assortie à la toiture de la maison principale.

La cloche, baptisée « Amandine Augustine » et datant de 1880, a été nettoyée et réinstallée. Les initiales « LD - ED », avec une croix religieuse en dessous, figurent sur la cloche. Les propriétaires du lieu, Samuel et Mélanie Samson, sollicitent les habitants pour les aider à trouver leur signification.

Ainsi donc, en ce jour de septembre, les propriétaires ont fait retentir le son de la cloche à midi, sous les applaudissements de Joseph Letorey (maire de Varaville), Jean Lebègue (adjoint au maire), des conseillers municipaux, des habitants et des voisins du Hôme et du bourg. Cette résonance a été suivie par un vin d'honneur fermier, sous un magnifique soleil. Désormais, les cloches sonneront à la ferme du Hôme tous les dimanches, à 12 h (dans la mesure du possible).

Les entreprises encore présentes sur le chantier ont été félicitées pour la qualité de leur travail. L'assemblée a également souligné le travail remarquable de rénovation sur la bâtisse principale.

Les propriétaires, maraîchers de métier, s'attachent à rénover le seul corps de ferme existant encore au Hôme et datant du

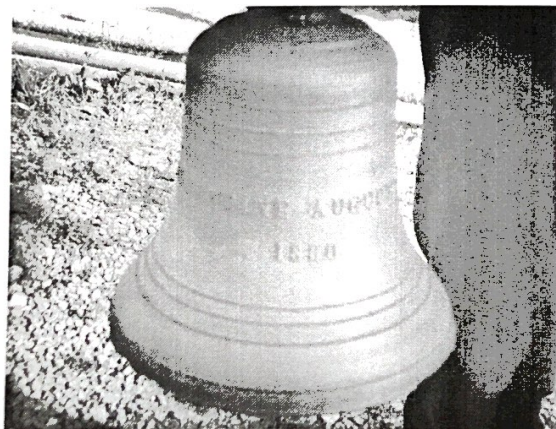


XVIII^e siècle, tout en respectant l'authenticité des lieux, et ce en dépit d'un budget limité. De fait, malgré le nombre d'organismes contactés, aucune aide ne leur a été accordée à ce jour pour rénover ce clocheton domestique qui appartient au patrimoine historique local des marais de la Dives.

En revanche, Samuel et Mélanie Samson en profitent pour remercier les locaux et les estivants qui contribuent au financement des travaux de la ferme en venant nombreux acheter des légumes naturels tous les vendredis, de 16 h à 19 h.

D'autres inaugurations suivront à chaque étape importante des travaux de rénovation de la ferme, les propriétaires souhaitant faire partager ce lieu que la population locale affectionne particulièrement, puisque chacun a des souvenirs de l'époque où l'on pouvait venir chercher avec une timbale le lait que produisait la famille Richard.

Une pensée toute particulière est d'ailleurs adressée à Jean-Paul Richard, agriculteur et ancien propriétaire des lieux, décédé trop tôt mais qui n'aurait sans doute pas manqué ce moment historique de remise en fonction de la cloche.



La ferme du Hôme

Samuel et Mélanie Samson
60 avenue Général Leclerc - 14390 Varaville
Tél. 06 86 47 00 99

Vente directe de légumes à la ferme tous les vendredis, de 16 h à 19 h

CHAPITRE IV

Varaville entre 39 et 44

Le débarquement

1944 témoignages

La libération

Varaville 3 mois 3 libérations

Le lendemain de la libération

VARAVILLE

ENTRE 1939 et 1944

*X*X*X*X*X*X*

Je n'ai pas la prétention de raconter la vie de notre commune au jour le jour, entre la déclaration de guerre et le débarquement allié. Simplement à l'aide des archives de la commune, je voudrais reveiller quelques souvenirs de ces temps difficiles pour ceux qui les ont vécus et en donner une petite idée aux plus jeunes qui ont bien du mal à imaginer la situation de cette époque.

1939 : les estivants sont au rendez-vous

Les menaces de guerre n'ont pas empêché les habitués de la plage du Hôme de revenir au lieu de leurs vacances. Il y a les propriétaires de villas, les locataires de meublés peut-être un peu plus nombreux qu'autrefois, depuis qu'en 1936 tous les salariés bénéficient de 15 jours de congés payés. Il y a aussi des colonies de vacances.

Même si la guerre doit éclater où pourrait-on se trouver plus à l'abri que sur ce bout de côte normande? Depuis la guerre de cent ans, on n'a pas vu la Normandie transformée en champ de bataille.

Quand vers la mi-août commencent les rappels des réservistes et que la guerre apparait de plus en plus probable des familles de résidents secondaires jugent plus sage de laisser leurs enfants dans la villa des vacances, sous la garde d'une grand-mère ou d'une tante. Les enfants trouvent que c'est une idée merveilleuse.

Ca n'a pas empêché non plus les Varavillais de célébrer la fête patronale St Germain qui s'est terminée par une retraite aux flambeaux et un brillant feu d'artifice. Dix jours plus tard la guerre est déclarée. Les hommes mobilisables sont partis et ça pose bien des problèmes dans les familles. Ca en pose aussi aux responsables de la commune.

Un conseil municipal tout neuf

Les élections ont eu lieu l'année précédente en 1938. Elles ont porté à la tête de la commune Monsieur Paul LEROY dont les attaches avec Varaville sont d'assez fraîche date. Il est encadré par deux adjoints MM Jules CHOISY et JAMES et 9 conseillers municipaux, dont un, mobilisé sera absent de septembre 1939 à juillet 1940 tandis qu'un autre, représentant des résidents secondaires ne prendra part à aucune séance.

102^A
1 point

101^A
1 point

100^A
1 point

114^A
1 point

113^A
1 point

112^A
1 point

138^A
1 point

137^A
1 point

136^A
1 point

140^A
1 point

7
1 point

19
1 point

31
1 point

43
1 point

55
1 point

67
1 point

79
1 point

91
1 point

103
1 point

115
1 point

127
1 point

139
1 point

8^A
1 point

20^A
1 point

32^A
1 point

44^A
1 point

56^A
1 point

68^A
1 point

80^A
1 point

92^A
1 point

104^A
1 point

116^A
1 point

128^A
1 point

Une loi du 11 juillet 1938 a prévu l'organisation du pays en temps de guerre. En faire l'application au niveau communal ne sera pas une mince besogne.

La loi a prévu l'évacuation partielle de certains quartiers de Paris vers des zones plus sûres. C'est ainsi qu'une cinquantaine de familles du 5ème arrondissement doivent être logées au Hôme.

Pour éviter l'accaparement des denrées, chaque habitant doit être muni d'une carte d'alimentation, selon sa catégorie : enfant, jeune, adulte, vieillard, travailleur de force, cultivateur. Des cartes qu'il faut renouveler tous les mois et qui exigent une comptabilité rigoureuse. Elles exigent aussi des déplacements nombreux pour les familles. Et comme 80% des habitants se trouvent sur le Hôme, il est impensable de les obliger à faire 4 Km pour aller à la Mairie située au Bourg.

AVRIL 44	AVRIL 44	AVRIL 44
BC	BD	BE

TITRE 1.501 U SPÉCIAL
valable du 1^{er} au 30 Avril 1944

+ VIANDE +
ET
CHARCUTERIE

N°

À la suite des peines les plus graves, notamment des TRAVAUX FORCÉS À PERPETUITÉ, la contrefaçon, le trafic et la mise en circulation irrégulière des titres d'alimentation,

MAJESTÉ

AVRIL 44

UX UY UZ

MINISTÈRE DES FINANCES

CARTE
DE TABAC

N° *Lurand Henri*

Adresse *Villa Saint-Antoine*

à *Paris*

Carte d'alimentation n° *1011*

CONTRIBUTION
AUX DÉPENSES
DE L'ENTRAIDE
FRANÇAISE
20 Fr.

(Art. 42 de l'ordonnance n° 45.524 du 31 mars 1945.)

Les sanctions prévues en matière de cartes d'alimentation sont applicables aux cartes de tabac.
(Art. 36 de l'acte dit loi du 31 décembre 1943.)

J. 14515-13.

IMPRIMERIE NATIONALE

Mairie annexe, classes annexes

Une des premières initiatives du Maire a été de trouver un local pour en faire une annexe de la Mairie. C'est la première maison de la rue St Charles, louée à Mme Wabrand.

Les enfants sont nombreux dans cette population du Hôme, enfants du pays, petits parisiens, enfants de l'orphelinat Galignani de Corbeil qui sont restés dans leur colonie de vacances.

Madame Magdeleine arrive à tasser 49 élèves, les grands à l'école du Hôme. Pour les petits, deux classes vont les accueillir, l'une dans les locaux de la colonie Béthanie, l'autre dans une salle de la villa "Brèche Vallée". L'école du Bourg se contente de sa classe unique.

A la recette auxiliaire de la poste, Melle Moulin est débordée. Il faut deux levées au lieu d'une. Les familles envoient des colis à leurs soldats. Cela fait tellement de paquets que le receveur principal de Cabourg réclame à la commune l'achat d'une petite remorque que le facteur pourra accrocher à son vélo. On n'arrête pas le progrès!

Depuis 1938, la commune n'a plus de garde-champêtre le dernier, M. Guilbert est parti sans prévenir et n'a plus donné signe de vie. C'est un vide qu'il faut combler. M. AUVRAY est nommé à sa place et ne manquera pas de travail dans les années à venir.

Quel est le nombre d'habitants dans l'hiver 1939 1940 ? Le Maire écrira au Préfet qu'il en a plus de 2 000. Plus tard, n'étant plus Maire, il parlera au conseil municipal de 3 500, mais sur le cahier des cartes d'alimentation, je ne trouve que 1 225 noms....Comment savoir ?

Malgré les cartes d'alimentation, la vie est normale pendant ce que l'on appellera la "drôle de guerre." Il faut plus de démarches, plus de patience mais on ne manque de rien. Ca va changer.

SECRÉTARIAT D'ÉTAT A LA PRODUCTION INDUSTRIELLE

N° CT325

CARTE DE VÊTEMENTS ET D'ARTICLES TEXTILES

Nom.....
Prénoms.....
Profession.....
Nationalité..... Sexe.....
Né le.....
Commune.....
Département.....
Département.....
Commune.....
Rue et N°.....

Délivrée le.....
par la Mairie de.....
Signé du Maire.....



20 COUPON D'ACHAT POUR UNE PAIRE DE CHAUSSURES

Catégorie **USAGE VILLE** Sexe **ENFANTS**
Pointures inférieures à 28

CACHEL DE LA MAIRIE N° 00608017 C

Appellations régionales des
Produits de la Production Industrielle

Delivré à M.....
Date de délivrance.....
CARTES DE VÊTEMENTS FOINJURE Enregistrement à la Mairie
N°..... N°.....

Voir au dos Voir au dos
J. 37892-43

L'invasion

L'attaque allemande du 10 mai 1940 sur la Belgique et son avancée dans le Nord ont fait fuir vers le Sud des milliers de familles. Sur toutes les routes les autos, les voitures à chevaux surchargées, les cyclistes et les piétons avançaient affolés, mitraillés parfois par les avions allemands. Il en arrive à Varaville venant de la Belgique de Cambrai, de Maubeuge, de St Avoild, de Sedan, de l'Oise, mais aussi de Paris et sa région, des Andelys. Ils sont logés une vingtaine au préventorium, autant à la villa "Léontine", le reste réparti en une dizaine de villas et chez des particuliers.

Les arrivées s'échelonnent du 16 mai au 22 juin. Leur séjour sera de courte durée. Ils seront tous partis à la mi-septembre. A quoi bon continuer l'évacuation puisque les troupes allemandes les ont rejoints et dépassés. Le 17 juin, PETAIN a demandé l'armistice.

Ce ne sont pas seulement les derniers réfugiés qui quittent le Hôme, mais les familles qui habitaient encore leurs villas. Le préventorium doit évacuer. Les Allemands s'installent, ils ont besoin de place. 80 villas sont réquisitionnées; ce qui ne signifie pas qu'elles seront occupées en permanence. Le Hôme à certaines époques devra héberger 700 à 800 soldats allemands. Ce qui fera environ 3 Allemands pour un habitant. Le seuil de tolérance est dépassé.

Des occupants exigeants et sans gêne

La mairie de Varaville reçoit les ordres de réquisition de la Kommandantur installée à Cabourg, des ordres allemands, ce qui oblige à avoir recours aux services d'un traducteur. La mairie en embauche un dont elle aura bien des raisons de se méfier, non à cause de ses traductions, mais pour sa collaboration avec les Allemands.



CETIÈRE 0001 D.1501			
SUPPLÉMENTS ALIMENTAIRES		CACHET	
COULEUR		BEVOIR	
R.C. Seine 379 642 B - DEF. 24 1943			
Pa	Pa	X	V
T 1	T 2	T	T
PAIN	PAIN	I	MATIÈRES GRASSES
T 1	T 2	T	T

Ces nouveaux villégiaturistes en uniforme se comportent en véritables soudards. Dès la fin de l'année 1940, le maire signale au Préfet quelques unes de leurs exactions, à titre d'exemple : en quittant la villa qu'il occupait, un groupe de soldats a laissé allumées toutes les lampes de la maison; un autre a laissé ouverts les robinets de la salle de bain et comme il a gelé, la maison a été transformée en patinoire. Ailleurs, c'est le tuyau du gaz qui a été arraché, le gaz s'échappe à plein tuyau; le maire ajoute etc.....

Le Préfet répond qu'il a avisé la Feldkommandantur, qui a saisi le tribunal militaire, mais trois mois plus tard, le préfet a le regret d'annoncer à Monsieur le Maire "que malgré des recherches minutieuses effectuées par le tribunal militaire, il a été impossible de découvrir les délinquants".

Le Maire en conclut que les occupants peuvent tout se permettre en toute impunité. Ils ne s'en priveront pas.

De nombreuses villas seront dépouillées de meubles, de linges, de vaisselle. Des installations électriques sont arrachées. Aux 4 vents, c'est le piano qui disparaît.

A la villa "Louisette", le coffre fort était bien scellé dans le mur, on a cassé le mur pour l'emporter.

Le 4 juin 1941 en plein après-midi, cinq soldats allemands forcent la porte du préventorium et emportent lits, matelas, tables, chaises au cours de trois voyages dans un camion militaire dont deux témoins ont relevé le numéro matricule. Ils reviendront cinq semaines plus tard, sans se cacher davantage.

S'il est permis aux occupants de se conduire comme des brigands, il n'est pas permis aux occupés de manifester leur hostilité. Ça pourrait coûter cher, comme le notifie une circulaire du préfet du Calvados du 5 février 1941:

"Le chef de la Feldkommandantur m'informe que les plaintes reçues par lui au sujet de l'attitude hostile de la population civile envers les militaires allemands et aussi envers les éléments qui frayent avec ces derniers se sont accumulées au cours des dernières semaines, il est apparu également à Monsieur le Colonel ELSTER qu'un certain nombre de maires encourageaient ou approuvaient cette attitude.

"Je n'ai pas besoin d'insister sur la nécessité qui s'impose à chacun d'observer vis à vis des troupes de l'armée de l'occupation un comportement d'une correction et d'une courtoisie absolue.

"La permanence de l'état des choses ci-dessus signalé ne sera pas tolérée plus longtemps, sans préjudice des suites données par les autorités occupantes aux cas particuliers, qui, après leur avoir été signalés, auront été vérifiés, les Maires seront rendus responsables de l'état d'esprit et de l'attitude de leurs administrés."

SUITE DANS LE
PROCHAIN NUMERO

ENTRE 1939 et 1944

X**X**X**X

(SUITE ET FIN) DIVERSES FROMAGE

10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M
10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M	10 M

Restrictions et débrouilles

Si on se contente de ce que l'on peut acheter avec les cartes de pain, de viande et de légumes, on a plus la fringale que l'obésité. Alors, on se débrouille.

Il y en a (je ne dis pas que ce sont des Varavillais) pour qui la débrouille c'est le vol. Jamais les gardiens d'herbages n'ont constaté autant de disparitions de bestiaux dans les troupeaux dont ils ont la charge.

Dans certaines mairies, ce sont des cartes d'alimentation qui disparaissent. Par précaution, Monsieur le Maire fait installer dans un angle de la Mairie, au bourg, un placard grillagé (il y est toujours). A le voir, on se demande s'il aurait résisté à des cambrioleurs, même novices.

Il y a quand même des moyens plus honnêtes pour essayer d'améliorer l'ordinaire. Par exemple, on retourne un bout de gazon pour y planter des pommes de terre. Le résultat n'est pas toujours à la hauteur des espérances. C'est que la terre du Hôme, c'est du sable et ça n'a jamais été la terre idéale pour ce genre de culture. Un citoyen de la commune qui a fait l'essai se plaint à Monsieur le Maire car à cause de sa plantation, on lui a enlevé sa carte de légumes secs, or il n'a rien récolté et a même perdu jusqu'à sa semence.

Même là où ça pousse l'invasion des doryphores est aussi redoutée que celle des troupes d'occupation. Du moins, on a le droit de détruire impunément ces bestioles et Monsieur le Maire leur déclare la guerre en achetant aux frais de la commune un pulvérisateur à bretelles.

Parmi les denrées les plus rares, il y a l'essence. Monsieur le Maire par exemple ne dispose que de 30 l. par mois pour satisfaire le modeste appétit de sa petite Rosengart 4 CV. Ça ne lui permet pas de se rendre aux réunions de commissions auxquelles il est convoqué. C'est ce qu'il a écrit au Préfet qui répond qu'il n'y peut rien. Alors, il se retourne vers son Conseil qui n'a pas de pétrole, mais qui a des idées. Pourquoi la commune n'achèterait-elle pas un vélo à Monsieur le Maire. C'est bon pour la santé. Ça a quand même coûté : 1.800 Frs.

Heureux les paysans ??

Les citadins l'ont assez claironné à l'époque.

Ce n'est pas si simple. Sans doute les fermes de Cabourg disposant d'une basse-cour bien garnie et d'un vaste jardin potager pouvaient ignorer les restrictions alimentaires. Mais les fermes de Varaville sont essentiellement herbagères - 24 hectares seulement de terres labourables sur les 1 600 hectares de la commune - 10 hectares de blé, 6 hectares d'avoine, 3 hectares d'orge, 2 hectares de betteraves et très peu de jardins.

La vraie richesse consommable c'est le lait et le beurre. Malheureusement, en même temps que l'occupation, un autre fléau

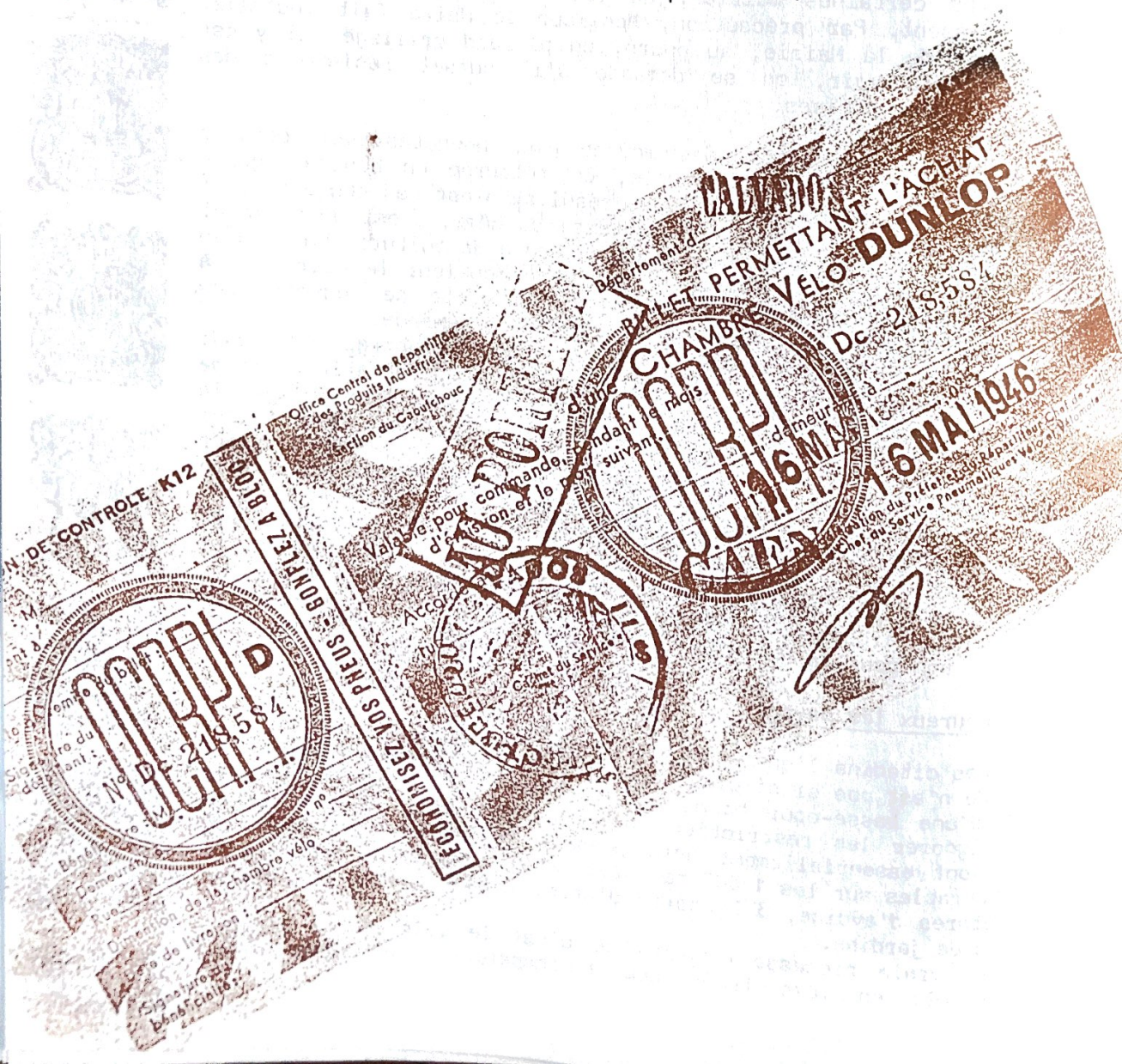


On ne manquera quand même sur place ni de beurre, ni de lait, On pourra aussi boire du bon "bère" et même mettre une goutte de "calva" dans l'ersatz de café qui n'est que de l'orge grillée, car la commune est alors plantée de plus de 2 000 pommiers à cidre dont près de la moitié à la ferme Gaugain.

Les paysans ne sont plus maîtres chez eux. Tout ce qu'il y a sur l'exploitation et tout, ou presque, peut être objet de réquisition; bovins, ovins, chevaux, cochons, récoltes, bois de chauffage, jusqu'aux poules requises de fournir un oeuf par semaine à la réquisition.

On leur demande toujours de produire plus mais on leur mesure chichement les engrais. Le Ministère de l'Agriculture leur annoncera même en 1943 qu'ils ne toucheraient plus d'huile pour leurs machines agricoles. Conclusion : "Faites des cultures oléagineuses importantes. C'est votre devoir. C'est votre intérêt."

C'était plus facile à dire qu'à faire.



Collaboration affichée; une poignée de Varavillais qui se sont engagés dans la milice et étaient fiers de se pavaner en uniformes; après la guerre ils passèrent en jugement et on ne les a pas revus.

Collaboration plus perfide : il y eut des mouchards prêts à dénoncer aux Allemands par jalousie ou par vengeance, leurs concitoyens qui enfreignaient les ordres de l'occupant.

Eugène CHOLET, l'unique cantonnier de la commune fut victime de l'un d'eux. Malgré l'ordre donné par les Allemands de déposer toutes les armes à la Mairie, il avait gardé son fusil de chasse. La feld-gendarmerie vint perquisitionner dans sa maison. On ne trouva pas le fusil, sans doute bien camouflé, mais le malheureux n'avait pas caché ses cartouches. Le Tribunal militaire lui infligea 18 mois de prison.

Dénoncés également pour abriter deux soldats anglais tombés du ciel, René et Laura HERVIEU s'en tirèrent à meilleur compte: Les Anglais avaient été pris en charge par une filière de la Résistance et il ne restait aucune trace de leur passage. Emmenés à la prison de Caen, ils subirent séparément interrogatoires sur interrogatoires mais nièrent avec assurance avoir vu le moindre anglais et affirmèrent qu'ils étaient victimes d'un chantage. On les relâcha au bout de 3 semaines.

Le Conseil Municipal de Varaville ne montra pas beaucoup d'empressement pour remplacer le portrait d'Albert LEBRUN par celui du maréchal PETAIN. Il fallut qu'il soit sollicité par le Secours National qui vendait la photo du maréchal au profit de ses oeuvres (dont la commune profitait) pour qu'il passe commande. Il la reçut, mais oublia de payer. La facture revint en 1943. Un an de plus, on ne l'aurait sans doute pas payée.

Durant toute l'occupation, les Alliés connurent le nombre de soldats Allemands résidant sur la commune, le nom des unités qui s'y sont succédées, grâce aux renseignements fournis par la secrétaire de Mairie Madame CEBOST, membre d'un réseau Franco-Belge de résistance.

Un bout du Mur de l'Atlantique

La situation de Varaville l'obligeait d'entrer dans le gigantesque système de défense imaginé par le Maréchal ROMMEL pour faire chec à une tentative de débarquement des Alliés sur les côtes françaises.

Pour n'être qu'un tout petit chaînon, Varaville n'en a pas moins payé cher son involontaire contribution à la défense du grand Reich.

Rommel a très bien vu que les vastes herbages entre la Dives et la Divette pouvaient faire un magnifique terrain d'atterrissage pour des parachutistes ou des planeurs transporteurs de troupes. Tous les troupeaux furent contraints de transhumer dans la région de Livarot. Après quoi, une dérivation de la Dives transforma en lac 600 hectares de la commune. Entre les fermes isolées du marais, on navigua en barques. Les vaches laitières qu'on a gardées doivent se contenter de l'herbe des chemins.

Valable du _____ au _____	Décem.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
DÉTAILLANT _____	31	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29

Le Ticket n'est valable que pour le jour indiqué.

ENFANTS de 6 à 14 ANS

Partie à conserver par le détaillant. L'ayant droit doit présenter le talon de cette fiche à chaque achat. Cocher au moment de la vente la case correspondante à la case du jour.

Un jour de fête

Les distractions sont rares pendant l'occupation. Très vite, la plage sera interdite aux pêcheurs et aux baigneurs, les promenades réduites, faute d'essence, les vélos eux-mêmes sont à ménager. Trouver un pneu neuf tient de la prouesse. On les remplace par des bandages pleins, et le couvre-feu interdit bals et réunions du soir.

Monsieur VIO écrit à plusieurs reprises au Conseil Municipal pour qu'il offre aux jeunes un terrain où ils pourraient faire du foot. Le Conseil se penche sur la question, prospecte et ne trouve pas.

Dans cette grisaille, une journée de fête est accueillie comme un rayon de soleil, d'autant plus qu'elle est au profit des prisonniers de guerre que personne n'oublie.

La fête du 12 juillet 1942 a été organisée par le Comité d'aide aux prisonniers qui a obtenu le concours de l'orchestre Guy Bouchaux de Caen.

A la messe solennelle de 10 H. 30, on a entendu des solos de hautbois, de violoncelle, de flûte, l'Ave Maria de Schubert par un ténor lauréat du concours national de ténors, et ça s'est terminé par la marche de Glück exécutée par tout l'orchestre.

Evidemment, il y a eu la quête au profit des prisonniers.

L'après-midi, on se retrouve à 15 H. 30 pour un gala dans la cour du château.

L'orchestre, le ténor du matin et un conteur normand ont ravi l'assistance. Mais l'école du bourg a aussi apporté sa contribution. Les petits ont joué Blanche-Neige et les 7 nains, les grands ont composé la fanfare des mirlitons. Quant à l'institutrice, Madame STURLER, elle a joué avec son mari et Mademoiselle GRENIER, une pièce en un acte de Sacha Guitry.

Non seulement on a refait la quête, mais encore une vente aux enchères. Je pense que tout ce qui était comestible s'est enlevé au prix fort.

Résistances et collaborations

J'écris ces deux mots au pluriel. Il y eut bien des formes de résistances et bien des formes de collaborations à Varaville comme partout ailleurs.



Pour les terres non inondables, l'arme de dissuasion imaginée par le maréchal consiste à planter une multitude de poteaux de 3 à 4 mètres de hauteur très vite baptisés "asperges Rommel".

Les poteaux, on n'ira pas les chercher loin. Le Hôme s'enorgueillit de ses magnifiques parcs des grandes villas, plantés de centaines de pins qui descendent des dunes de la côte jusqu'à la route de Cabourg. Les Allemands vont en faire abattre 2.518 qui feront au minimum 5.000 asperges. C'est à dire que Varaville ne fut pas seule à en profiter, si l'on peut dire.

Sur la côte, pour construire des blockhaus, on fait sauter deux villas appartenant au Préventorium et on réquisitionne de la main d'oeuvre sur place.

La plage aussi a droit à "ses asperges Rommel" reliées par des barbelés et à un chapelet de mines.

Les prairies inondées finalement envahies par l'eau de mer mettront des années à éliminer le sel et à retrouver leur qualité première. Certains parcs ne seront jamais replantés, tel le plus vaste, celui de la villa "Les Sables" (700 pins abattus) qui restera en friche jusqu'à ce qu'il soit loti et bâti.

Rommel au Hôme ??

Il est certain que le maréchal Rommel a inspecté en personne la réalisation de son plan de défense. Qu'il soit passé à Varaville est vraisemblable. Y-a-t-il passé une nuit dans une villa au Hôme? On le dit. Voici en tout cas l'origine de la rumeur.

La Mairie reçut un jour un ordre de réquisition pour fournir du linge de maison en particulier des draps à la villa Eloha. Il était précisé que le linge devait être de première qualité.

Les femmes de ménage requises au service des occupants apportèrent du linge impeccablement lavé et repassé. Colère de l'officier à la réception. Il prit le linge, le chiffonna et le jeta à terre. Visiblement, ce n'était pas digne de l'hôte qu'il s'apprêtait à recevoir. De là à conclure qu'il s'agissait de Rommel....pourquoi pas!

Evacuation

L'activité fébrile déployée par les Allemands pour organiser la défensive a de quoi réjouir les Varavillais. C'est la preuve qu'ils sont persuadés de l'imminence d'une offensive alliée. De plus l'état des troupes occupantes composées de réservistes est bien différent de celui des troupes fraîches, conquérantes, arrogantes qui avaient déferlé quatre ans plus tôt.

A l'espoir d'un débarquement victorieux se mêle pourtant une inquiétude; l'ordre peut venir d'un moment à l'autre d'évacuer la zone côtière. C'est ce que le maire expose au Conseil dans la séance du 14 février 1944. Le Hôme compte 89 foyers. Il faudrait que chacun de ces foyers sache où aller en cas d'évacuation précipitée. Sur le bourg, on recense tout juste 9 maisons susceptibles d'accueillir au plus une vingtaine de foyers en se tassant bien. Il faudrait prospecter plus loin. On n'aura pas le temps.

Quand l'ultimatum arrivera pour le 20 mars, les 3/4 des familles du Hôme devront se débrouiller seules pour trouver une maison accueillante. Celles qui ont trouvé asile au bourg connaîtront le même sort après le 6 juin.

Les Varavillais ne retrouveront leur commune qu'à la fin du mois de septembre, leur commune libérée et meurtrie.

E. CHRETIEN

MAIRIE DE CAEN
DIRECTION
de la
DÉFENSE PASSIVE

EQUIPES NATIONALES
Echelon de Caen
BUREAU D'ALERTE

ORDRE DE MISSION

Il est prescrit à M. auser
Fonction : chef de service
Carte d'identité N° _____ accompagné de équipers
de se rendre à _____

AUSSITOT APRES LA CHUTE DES BOMBES

où il se mettra à la disposition de M. (d)
Fonction : _____

Son service terminé, il devra se mettre à la disposition
de PC Equip National

Les Agents de la Force Publique et les Autorités d'occupation sont
priés de bien vouloir faciliter dans toute la mesure du possible la mission
du porteur du présent ordre.

Fait à Caen, le 6-4-4
Le Directeur urbain
de la Défense Passive :

Le Chef
des Equipes Nationales
[Signature]

N. B. — Tout chef ou équipier quittant Caen devra signaler aussitôt
son absence.

Bürgermeisterei von CAEN
Direktion der Luftschutzdienstes

Alarmbüro

AMTSAUFTRAG

HERR _____
Beruf _____
Identitätskarte N° _____
wird beauftragt, sich in Begleitung von _____ Mannschaften
SOGLEICH NACH DEM LILETANGRIFF
nach _____ zu begeben, wo er sich zur Verfügung des
Herr _____
Beruf _____ stellt.

Nach Beendigung seines Dienstes muss er sich _____

zur Verfügung stellen.

Die Angehörigen der Polizei und der Besatzungsbehörden sind
gebeten im Rahmen des Möglichen die Mission des Inhabers des verlie-
genden Dienstauftrages, zu erleichtern.

Ausgestellt in CAEN, den _____

Der städtische Direktor
des Luftschutzdienstes :

Der lokale Chef
der Equipes Nationales :

IL Y A 40 ANS

VARAVILLE

ET LE DEBARQUEMENT

Dans les premiers mois de 1944 l'armée d'occupation allemande prend deux mesures qui manifestent clairement sa crainte d'un débarquement ou d'un parachutage sur nos côtes.

Depuis l'invasion, en 1940, cette hypothèse était certes envisagée. Les occupants avaient hérissé la plage d'obstacles divers, pieux, parfois mines, barbelés. L'accès des villas était interdit à leurs propriétaires. La troupe s'y était installée. Des blockhaus avaient été creusés, tournés vers la plage, ou prenant des rues en enfilade.

Ces précautions ne semblent plus suffisantes puisque la population du Hôme, dans les derniers jours de février reçoit l'ordre d'évacuer. La date limite est fixée au 3 mars. Toute la zone côtière jusqu'à la ferme du Hôme est zone interdite aux civils.

Quelques semaines plus tard une autre mesure atteint la campagne et particulièrement les fermes du marais. Les Allemands ont décidé de l'inonder. Un barrage prenant appui sur le pont de la Dives entre Varaville et Brucourt fait passer l'eau de la rivière dans les prairies. En quelques semaines depuis Robehomme jusqu'à la route de Cabourg, depuis la Dives jusqu'au bourg de Varaville l'eau atteint le seuil des maisons isolées. Entre le chemin de l'Anguille et celui de la vieille rivière elle envahit même la maison de Madame LOISEL l'obligeant à quitter les lieux. Heureusement l'Abbé ETIENNE a eu l'idée d'"emprunter" à des villas du Hôme quelques embarcations pour les fermes isolées par les eaux. Pour des jeunes comme André LAINE, 15 ans, faire du canoë sur les herbages inondés devient vite un sport passionnant.

Il a fallu évacuer toutes les bêtes d'élevage qui sont allées paître dans la région de Livarot. On n'a gardé que les vaches laitières.

En dehors de la zone côtière, la présence militaire est très réduite. Quelques dizaines d'hommes occupent, au haras, le bâtiment qui fait face à la sortie du bourg, surmontant et encadrant une grille d'entrée de la propriété.

Les cartes de l'armée britannique le signale comme le siège d'un état major. En fait les occupants se relaient autour d'un canon installé au carrefour de la route de Petiville, à l'abri d'un muret circulaire. Le canon n'a jamais servi.

Tel est le décor à la veille du 6 juin.

A l'autre extrémité de la chaussée, sur la rive droite de la Dives un autre détachement garde le pont, et cantonne dans la ferme voisine. C'est tout.

LA NUIT DU 5 AU 6 JUIN.

A la ferme RICHARD, on allait se coucher, quand un boum formidable ébranle la maison. Tout tremble, portes, fenêtres, meubles... et les gens, qui se précipitent dans la tranchée qu'ils avaient eu la précaution de creuser. On saura plus tard que ce bombardement massif était destiné à écraser les batteries de Merville, mais qu'il est tombé sur Gonnevillle-en-Auge - première erreur tragique de cette nuit qui en verra d'autres.

Au bourg certains se sont endormis d'autres pas. C'est le cas de Madame Lucien ROUVRES qui veille dans sa maison proche de la Divette, en bordure de la chaussée. La canonade qui s'intensifie la décide à rejoindre la maison de ses beaux parents avec ses trois enfants, de 9 à 4 ans. Elle sort sous une pluie d'éclats, puis voit passer au dessus d'elle très bas, un énorme planeur.

De gros avions traînant derrière eux des planeurs, qui semblent voler au ras de la mer, c'est ce qu'aperçoivent, du 1er étage de la ferme LAVIEC, Madame CEBOST et Madame AUMONT. Des fusées éclairantes permettent de suivre leur lente progression vers l'estuaire de l'Orne. Pas de doute possible, c'est le débarquement!

Les deux femmes pensent qu'il est plus prudent de s'éloigner du bourg. Madame CEBOST réveille ses deux filles et Madame AUMONT ses quatre enfants et les voilà parties à quelques centaines de mètres sur la chaussée, en s'abritant sous les arbres. Soudain la nuit s'illumine et le spectacle qui leur est offert les laisse bouche bée.

De tous cotés des parachutes descendent lentement vers les terres inondées du marais, ils sont des centaines, de toutes les couleurs.

La féerie du spectacle fait oublier la proximité des combats qu'il annonce. L'émerveillement domine.

Les spectateurs médusés sont nombreux. Tout le monde est maintenant réveillé dans le bourg, au Haras, dans les fermes du marais, jusqu'au chemin de l'Anguille et au-delà.

Mademoiselle TIRARD et sa mère, leurs voisins, la famille François ROBERT qui sont venus les rejoindre, se trouvent aux premières loges. C'est à quelques dizaines de mètres que des paras ont atterri et se sont promptement débarrassés de leurs pépins. Ils se regroupent devant la ferme. Ce sont des noirs! -non- mais tous ont le visage barbouillé de suie, pour être moins visibles. En fait, ce sont des Canadiens qui veulent d'abord s'assurer qu'ils sont tombés au bon endroit. Trois d'entre eux entrent dans la ferme et questionnent "Ici, Varaville? -oui- Par ici le château boche? (ils désignent la direction du haras). Ils demandent de la lumière pour consulter leur carte. Plutôt que d'éclairer la maison et d'alerter un éventuel guetteur allemand, François ROBERT les conduit dans la cave où ils peuvent faire le point à la lumière des bougies.

La petite troupe part en direction du Haras.

Dans le domaine du château, derrière les écuries, le jardinier, Emmanuel HAY est aussi aux premières loges. Il a vu descendre des paras derrière le petit bois quand soudain, il se trouve interpellé par quelqu'un surgi de derrière sa maison "Français ou Allemand ?" L'arme braquée sur lui l'invite à une réponse rapide. Tandis que les paras se rassemblent pour l'attaque, le personnel du Haras est regroupé dans l'appartement du directeur. Personne ne doit bouger.

Dans le même temps d'autres Canadiens ont pris position sur le pont de la Divette. Deux d'entre eux entrent à la ferme LAVIEC, ils voudraient entrer en contact avec Albert MARION, un résistant qui a fourni les plans de la côte. Malheureusement, il a été arrêté par la gestapo et conduit en déportation.

Ils reviennent 3 heures plus tard pour demander à tout le monde de se mettre à l'abri; ils vont faire sauter le pont sur la Divette.

Pendant ce temps-là, on se bat autour du bâtiment qui abrite les allemands. Il n'y a pas de témoin pour dire ce qui s'est passé. Simplement quand le personnel du Haras a pu sortir après des heures qui lui ont paru très longues, ils ont vu une colonne de prisonniers allemands, conduite dans la direction de Bavent. Le canon qui avait tiré sur le Haras, était mis hors de combat. Il restait quatre cadavres sur le terrain.

Ce soir du 6 juin, chez les TIRARD, entourées des ROBERT et des HERVIEU, l'abbé ETIENNE arrive avec une bouteille de vin blanc et des biscuits. "Pour fêter la victoire" dit-il en levant son verre.

UN LENDEMAIN QUI DECHANTE.

Arroser la victoire le soir du 6 juin, c'était faire preuve d'optimisme nettement prématuré.

A l'aube du lendemain, de la ferme LAINE, on voit passer sur la chaussée en direction du bourg un interminable défilé de cyclistes casqués. Pas de doute possible, ce sont des allemands. La contre-attaque ne s'est pas faite attendre.

Malgré la destruction du pont, l'obstacle de la Divette est vite franchi. Les allemands traversent le bourg et sont bientôt au contact avec les canadiens. Les combats vont durer toute la matinée, à l'approche du Haras, où le personnel a retrouvé son abri de la veille dans la maison du directeur.

Les TIRARD et leurs hôtes voient passer sur le chemin un jeune soldat allemand, qui court en portant son oeil dans sa main, et lâche en passant cette parole historique: "tommy nicht correct"!

Finalement les canadiens, inférieurs en nombre et ne disposant que d'armes légères vont décrocher. Les allemands ne semblent pas avoir mené la poursuite bien au delà du haras. Mais ils sont là. Les Varavillais libérés la veille se retrouvent occupés et dans une situation qui n'augure rien de bon pour les jours à venir.

Au haras les allemands donnent l'ordre au personnel de quitter les lieux immédiatement. Des habitants du bourg n'ont pas besoin d'ordre pour aller chercher refuge ailleurs, dans d'autres communes, si on y a de la famille ou des amis, ou au moins loin du bourg, à Harcouel ou sur le chemin de l'anguille. L'abbé ETIENNE qui ne pavoise plus, invite au départ et prêche d'exemple.

Ce qui précipite encore le mouvement ce sont les fouilles faites par les allemands à la recherche de soldats alliés qui pourraient se camoufler. Par la même occasion les habitants sont alignés face au mur. Les mains des allemands tatent les poches des vestes et des pantalons. Un sale moment pour René HERVIEU qui porte sur lui un revolver - heureusement pas dans ses poches - Où donc? le renseignement est confidentiel. En tout cas, en quittant la maison, il n'a rien de plus pressé que de s'en débarrasser.

On connaît aussi la fouille à la maison COEFE, à l'entrée du chemin de la commune. Des employés expulsés du haras sont venus s'y réfugier et avec eux un soldat britannique qui a trouvé des fringues civiles pour se camoufler. Le père COEFE lui a expliqué par gestes le rôle qu'il devait jouer. Quand vient son tour d'être interrogé, c'est le père

COEFE qui répond: "Lui commis à moi , lui pas entendre, lui pas parler". Ca marche!

Le déménagement continue. Carrioles à cheval, voitures à bras, remorques de vélo, tout est bon pour entasser le plus précieux, le plus essentiel pour un exode qu'on espère bref. Même ceux qui ont décidé de rester au pays s'éloignent de leurs maisons quand elles se trouvent trop proches du bourg. Les fermes isolées paraissent plus sûres.

Mademoiselle TIRARD et sa mère, suivies de la famille François ROBERT vont chercher refuge dans la ferme de Jules CHOISY, l'adjoint, au lieu dit les Boursiers.

A la Hogue Jard, chez les LAINE, on s'entasse à seize sans compter les paras blessés. Les LAINE, trois générations de ROUVRES et la famille Emmanuel ROBERT. L'arrivée de cette dernière sauve peut-être la vie au plus grand blessé. Evidemment le médecin n'a pas pu revenir comme il l'avait promis. Mais madame ROBERT, qui a perdu un enfant du tétanos, porte toujours avec elle un vaccin antitétanique dont le para anglais va bénéficier.

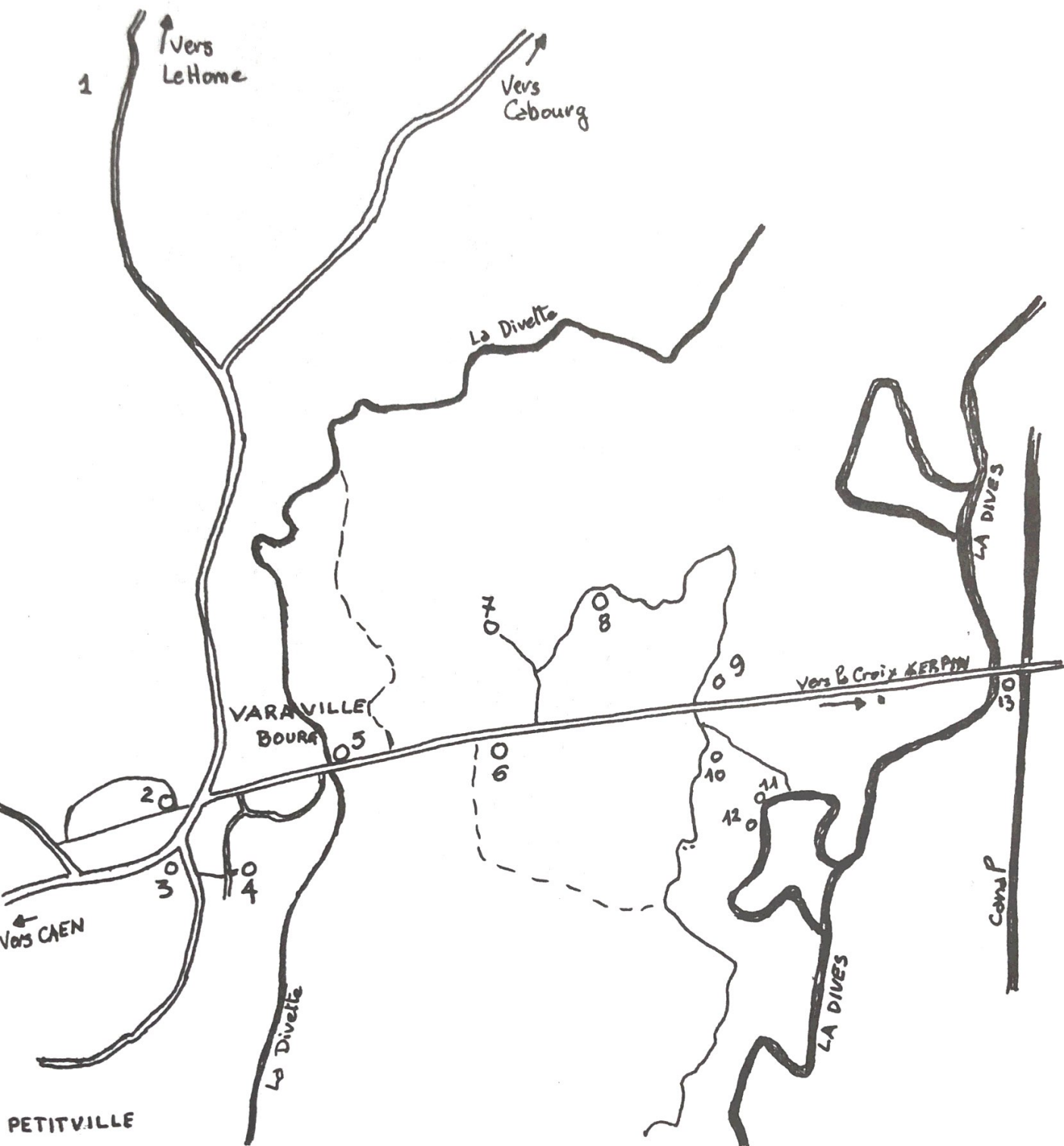
Pendant ce temps-là, des paras sauvés par miracle du marais, cherchent toujours leur chemin ou attendent le passage d'autres camarades pour se joindre à eux.

En passant, sur le chemin de l'Anguille madame HAUVILLE en a aperçu trois qui se camouflaient dans un buisson. Elle en fait part à Denise et Bernard LEFEVRE, qui attendent le soir pour aller les chercher. Ils n'ont pas bougé et se montrent méfiants. Ils se décident pourtant à les suivre. On les camoufle dans la réserve à foin au-dessus de l'étable.

Ce même soir, à la nuit tombante quatre anglais se présentent chez les LAINE. Eux aussi doivent se rendre au Mesnil de Bavent. Mais il n'est pas question de les diriger sur le bourg réoccupé par les allemands , ni de les laisser se perdre en pleine nuit sur des chemins pleins d'embûches. Ils dormiront sur place et partiront à l'aube.

Ils ont l'air d'avoir compris les explications données pour rejoindre la chaussée, prendre le chemin de la commune, arriver au chemin de l'anguille, atteindre Robehomme et de là Bavent.

On les suit des yeux jusqu'à la chaussée. **Déception !** Au lieu de tourner à droite ils partent vers la gauche et soudain sur la chaussée arrive un char allemand. Les paras se plus jeune des paras se lève et tire dessus avec sa mitraillette. Réplique immédiate. Il est tué sur le coup, les trois autres sont faits prisonniers.



- 1- Ferme RICHARD
- 2- Le Haras
- 3- Canon allemand
- 4- Ferme TIRARD
- 5- Ferme LAVIEC

- 6- Maison COEFE
sur le chemin de la
commune
- 7- Ferme LAINE
- 8- Ferme CHOISY

- 9- Domaine HARCOUEL
- 10- Maison LOISEL
- 11- Ferme de la vieille
rivière
- 12- Maison TARDIF
- 13- Poste allemand

Derrière le char allemand d'autres suivent. Pour repousser les alliés jusqu'à l'Orne, l'occupant a décidé d'employer les grands moyens. Faute d'y réussir, malgré des assauts répétés et sanglants, il empêchera tout développement de la tête de pont alliée à l'Est de l'Orne. Pendant plus de deux mois, la 6ème airborne division ne pourra que résister sur une ligne passant par le sud de Sallenelles, le bourg de Bréville Hérouvillette, Sainte Honorine et Longueval.

Varaville se trouve donc à environ sept kilomètres à l'arrière des lignes allemandes. Harcouel et la ferme LAVIEC seront occupés par la troupe, l'église de Varaville transformée en hôpital militaire. Jamais l'occupation n'a été aussi lourde. Il faut vivre avec. Mais ça pose quelques problèmes.

à suivre.

J'ai pu écrire cet article grâce à (je cite par ordre alphabétique) madame **CEBOST** - **Alfred CHOISY** - **Emmanuel HAY** - **René** et **Laura HERVIEU** - monsieur et madame **JULIEN** - monsieur et madame **Charles LABARRIERE** - **André LAINE** - **Denise LEFEVRE** - **Isidore RICHARD** - monsieur et madame **Lucien ROUVRES** - mademoiselle **TIRARD**.

Ce long article et celui qui suivra ne pourront tout dire. Je m'en excuse auprès d'eux et si j'ai commis quelques erreurs je leur serais reconnaissant de me les signaler.

Il reste d'autres témoins que je n'ai pas interrogés faute de temps. Si tous voulaient bien apporter leur collaboration, si certains avaient des documents photographiques à fournir, je pense qu'avec tous ces souvenirs nous pourrions rédiger une petite brochure plus complète sur ces journées historiques vécues par la commune, et dont le souvenir ne doit pas être perdu.

Si vous êtes d'accord dites-le, sans tarder - Merci -

E. CHRETIEN.

IL Y A 40 ANS

VARAVILLE ET LE DEBARQUEMENT

(SUITE)

RESUMONS NOUS

Le 6 juin, pendant 24 heures, le Bourg de Varaville a vécu, dans la joie, sa libération.

Le 7 juin, contre attaque allemande, combats acharnés autour du château et au milieu des maisons du Bourg (Au presbytère, Allemands et alliés se tirent dessus par les fenêtres de la salle à manger tandis que l'abbé ETIENNE et sa bonne se font tout petits sous la table). Pas de victimes civiles, mais des soldats tués nombreux de part et d'autre.

Le 8 juin, les derniers habitants du Bourg quittent leurs maisons, le plus grand nombre a déjà fui la veille.
Le Bourg appartient aux Allemands.

Il y a quelques brefs retours, pour récupérer quelques affaires, ou, de la part du garde-champêtre et de la secrétaire de mairie, pour mettre l'état civil de la commune à l'abri, chez l'adjoint au Maire Monsieur Jules CHOISY.

Le Bourg va rester vide de ses habitants pendant 3 mois.

VARAVILLE ARCHIPEL

Il reste pourtant des Varavillais.

Sur l'immense lac que forment les marais inondés, 4 îlots les abritent: la ferme du Hôme, la Hogue Jard, les Boursiers, la Vieille Rivière et l'Anguille. Seuls la Hogue Jard et les Boursiers peuvent communiquer entre eux par bateau. Mais on ne sait rien de ce qui se passe dans les autres îles et réciproquement.

A la ferme du Hôme habitent la famille RICHARD, leur employé Roland COQUEREL, Monsieur et Madame Albert KRICK, Madame GASNERAY et ses enfants venus de Merville.

A la Hogue Jard ils sont 16, la famille LAINE, deux familles ROUVRES et la famille Emmanuel ROBERT.

Aux Boursiers, la famille de Jules CHOISY accueille Mademoiselle TIRARD et sa mère et la famille de François ROBERT.

A la Vieille Rivière, Bernard et Denise LEFEVRE logent toujours Violette BRUZEAU, une jeune fille évacuée de Caen. Ils vont voir partir d'autres réfugiés, les HAUVILLE, mais ils récupèrent bientôt des voisins. La grand-mère LOISEL, les JULIEN, mademoiselle TARDIF ayant quitté pour cause d'inondation, avaient trouvé à se loger dans la maisonnette

.../...

de Périers, sur la ligne Dives Mézidon. Les mitraillages de l'aviation anglaise sur cette ligne, souvent empruntée (à pieds) par les Allemands les ont fait refluer dans la maison de mademoiselle TARDIF. Entre elle et la ferme de la vieille Rivière il y a un mur d'environ 3 mètres. Pour éviter un long détour dans l'eau et la boue, de part et d'autre on a placé une échelle sur ce mur. Sur le chemin de l'Anguille, restent les Familles LE PAUMIER et GAULARD

DU COTE ALLEMAND

Evidemment, je n'ai pas recueilli de souvenirs de ce côté là. Ce qu'on peut savoir c'est que le temps de l'occupation tranquille est bien fini.

Dès le soir du 7 juin, le Bourg qu'ils occupent est violemment bombardé par la marine alliée qui n'emploie pas du petit calibre. A preuve, une pierre tombale en granit qui s'envole du cimetière pour atterrir au milieu de la route.

Ce n'est qu'un commencement. Quand la marine se tait l'aviation prend le relais pour bombarder ou mitrailler. La DCA allemande réplique et obtient des résultats; mais en plein bourg de Varaville l'aviation provoque un désastre pour un important détachement allemand qui venait d'arriver à bicyclettes. Vélos abandonnés près de la Divette, ils ont cherché abri derrière un mur, devenant une cible idéale. Quelques bombes et c'est le massacre. Des cadavres par dizaine sont entassés dans des camions.

Les Allemands s'activent à faire des abris. On en retrouvera partout. Chaque box du haras aura son trou individuel. Il y en a un tout près de la maison TIRARD occupée par des officiers. Afin de s'y précipiter plus vite ils ont fait un grand trou dans le mur de la cave.

Très tôt l'église est transformée en hôpital pour accueillir les blessés venus du front proche.

Bref, ils ont trop à faire pour s'occuper des Varavillais isolés dans leurs îles.

MOUSTIQUES ET RAVITAILLEMENT

Quelque soit leur île les Varavillais en question ont au moins en commun deux problèmes.

1er problème, lancinant, insoluble "les moustiques". L'inondation et la chaleur les ont multipliés. Ils forment des colonnes épaisses, bruissantes devant lesquelles on se sent désarmé. Certes il y a bien le vieux truc du foin mouillé que l'on fait brûler dans la maison. Ça donne une fumée puante qui repousse un moment l'agresseur. Après quoi, on a plus qu'à respirer cette fumée et attendre la contre-attaque. Tous les îliens de l'archipel ont la grosse tête. Mais l'orgueil n'y est pour rien.

2ème problème, "Le ravitaillement"

Pour la viande il arrive que l'aviation alliée y pourvoit avec excès. Quand une vache bien pacifique est victime de la guerre on se précipite pour en tirer quelques biftecks et quelques rôtis. On a du lait, du beurre, du cidre, des oeufs, quelques lapins. Ce qui manque le plus c'est le pain.

Pour obtenir la petite portion à laquelle donnent droit les tickets de ravitaillement il faut faire une véritable expédition à Cabourg ou Dozulé ou Sallennelles.

Aux Boursiers, mademoiselle TIRARD songe au sac de farine qu'elle a camouflé au dessus du buffet de sa cuisine. C'est maintenant qu'il serait bien utile. Plusieurs fois elle est retournée dans sa maison. Les occupants l'ont laissé prendre quelques outils, quelques provisions, mais le sac, elle n'a pas osé.

Un jour quand même-"la faim fait sortir le loup du bois" dit le proverbe- elle revient, pousse la table le long du buffet, grimpe dessus passe la main par-dessus la corniche, le trésor est là. Elle le prend, sous les yeux ébahis des officiers Allemands et la voilà partie sans s'attarder en explications.

Retour en bateau et accostage triomphal au port des Boursiers.

LES PARAS QU'ON CAMOUFLE

Le retour rapide des Allemands a empêché les paras égarés de rejoindre leur point de ralliement.

A la vieille Rivière les trois Anglais recueillis le soir du 6 juin sont rejoints, une dizaine de jours plus tard, par un aviateur Américain descendu par la DCA. Ils sont camouflés dans le grenier à foin au dessus de l'étable, auquel on accède par une échelle qu'ils remontent avant de fermer la trappe. Un résistant de Dives; Mr BIMONT leur a fourni des vêtements civils et un poste radio. L'attente est longue, même s'ils s'enhardissent à sortir quand tout paraît calme. Le plus hardi, Nordman, accompagne même parfois Denise quand elle va traire ses vaches.

A la Hogue Jard c'est autre chose. Les trois paras qu'on abrite sont des blessés, dont un très grave, Douglas. Inutile d'espérer le retour du médecin Anglais qui avait promis de revenir le lendemain. On n'a rien pour les soigner. Douglas souffre, la plaie de son pied a vilaine allure. Que Faire?

Il y a conseil de famille qui ne voit qu'une solution: seuls les Allemands ont les moyens de le soigner. On en parle aux trois blessés. Ils sont d'accord.

Six soldats en armes arrivent à la ferme, décidés à faire prisonniers les trois paras. Devant l'état de la blessure de Douglas ils changent d'avis. Ils enverront un infirmier. Il arrive le jour même. C'est un Anglais, capturé le 7 juin qui va prendre soin de ses compatriotes. Pendant huit jours, il viendra escorté de deux soldats en armes qui le laisseront aller seul là où l'inondation recouvre le chemin. L'infirmier s'en amuse, trouvant assez de français pour dire "L'Anglais n'aime pas l'eau, mais les boches encore moins!"

Au bout de huit jours, c'est le départ pour l'église-hôpital Douglas sur une charrette, les deux autres soutenus par des bras amis, escortés par les Allemands, c'est tout un cortège familial qui les accompagne. Avant de se quitter on s'embrasse, on échange des adresses, sous l'oeil débonnaire des gardiens.

ET ENCORE DES PARAS

André LAINE se console du départ de ses amis en reprenant ses navigations sur le marais. La pêche est abondante. C'est fou ce qui est

tombé du ciel et que les paras n'ont pas pu récupérer. outre les parachutes on trouve des armes, des munitions de toutes sortes, des postes radios, des musettes pleines, etc...

Un jour avec son beau frère, Lucien ROUVRES, ils abordent un petit bâtiment isolé et l'envie les prend de voir ce qu'il y a dedans. Ils forcent la porte. Il fait noir. Il y a du foin, beaucoup de foin et enfin une tête émerge. Ils sont trois anglais du service de santé, dont un colonel. Parachutés du côté du Pont-Fremy, ils sont partis en direction du Mesnil de Bavent. Bloqués par l'avance allemande, ils sont là, enfermés, ne sachant que faire et affamés.

An dré revient avec du ravitaillement et reviendra tous les jours.

CA N'EST PAS TOMBE LOIN

Ce jour-là, qui se situe vers la fin de juin, l'officier de tir de la marine alliée a dû se tromper dans ses calculs.

Certes pour un tir groupé c'est un tir groupé, mais c'est sûrement à côté de l'objectif stratégique à atteindre. Ca tombe autour de la Hogue Jard et tout près.

Heureusement le sol détrempé où s'enfoncent les obus atténue l'effet de choc. Mais quel sale quart d'heure qui semble une éternité.

L'émotion a été trop forte. Le lendemain tout le monde part pour Beuvron.

Mais André ne veut pas abandonner "son" colonel et ses compagnons, il reviendra fidèlement les ravitailler jusqu'à ce jour (c'était vers le 14 juillet) où il lira sur un panneau barrant la route "Zone Interdite. Toute personne franchissant cette limite peut-être abattue sans sommation".

2 JUILLET A LA VIEILLE RIVIERE.

Ce dimanche là Bernard à rendez-vous à Dives avec BIMONT. Il est question d'accompagner des paras camouflés jusqu'aux lignes anglaises.

A la ferme, il ne reste que Denise, Violette BRUZEAU et, camouflés dans le grenier à foin, les trois anglais et l'américain.

Soudain, débarqués d'un camion, une dizaine d'allemands mitraillettes au poing, envahissent la ferme. Celui qui mène l'opération parle un français parfait. Est-ce un collabo au service de l'ennemi? C'est possible.

Immédiatement Denise est ficelée au poteau électrique face à la ferme. Deux soldats prennent Violette par les bras et la conduisent devant eux dans toutes les pièces de la maison, qu'ils fouillent méticuleusement.

Denise est interrogée "Où cache-t-elle les parachutistes?" Elle affirme bien sûr n'en avoir jamais vu. Questions répétées, menaces, même réponse. Ca dure, ça dure..... une éternité.

Violette sort de la maison, ayant évité l'étroit couloir qui mène à l'étable. C'est là qu'est le poste de radio.

Les soldats s'approchent de l'étable en partie inondée jettent un coup d'oeil. Rien d'anormal.

A ce moment là, de l'autre côté du mur on entend quelqu'un qui appelle "Denise! Denise! Qu'est-ce qui se passe?" C'est la mère LOISEL qui, n'obtenant pas de réponse, grimpe à l'échelle, découvre le spectacle et s'empresse de redescendre pour raconter à sa petite fille, madame JULIEN, ce qu'elle vient de voir.

Le questionneur de Denise a vu l'échelle et franchit le mur, il arrive à la maison TARDIF et questionne madame JULIEN sur tous les hommes du coin. A vrai dire, il n'a rien à apprendre il connaît non seulement les noms et prénoms mais les parentés entre les uns et les autres.

Retour à la Vieille Rivière. Les soldats allemands semblent persuadés qu'il n'y a plus rien à découvrir. L'autre est furieux de repartir bredouille. Il s'y décide cependant.

Ouf! mais ils peuvent revenir. Le soir même Denise conduit ses hôtes dans un bâtiment isolé, avec ce qu'elle peut leur laisser de ravitaillement.

Deux jours plus tard tous les habitants du coin reçoivent l'ordre d'évacuer.

ON FAIT LE VIDE

Il ne reste plus que deux îles habitées dans l'archipel de Varaville, la Ferme du Hôme et les Boursiers.

Mr Jules CHOISY espérait bien sûr se faire oublier. Le 13 juillet des allemands viennent, en bateau, du domaine Harcouel aux Boursiers pour lui donner l'ordre de quitter les lieux le lendemain.

Même injonction est faite à la ferme RICHARD. Ils partiront ensemble avec leurs chariots par la route de Cabourg (les ponts de la Dives et du canal au bout de la chaussée ont été détruits par l'aviation anglaise vers la fin de juin).

Aucun Varavillais ne sera là pour accueillir ses libérateurs, cinq semaines plus tard.

EPILOGUES

- Bernard LEFEVRE, arrêté le 2 juillet à Dives dans un groupe de 17 résistants, dont le vicaire de la paroisse, Jacques LECLERC, fut exécuté de deux balles dans la tête à St Pierre du Jonquet.

Le 23 septembre sa soeur dut venir reconnaître son corps parmi ceux qu'on avait découverts dans un charnier près du lieu de l'exécution.

- Denise reçut la carte de membre de la Résistance, une décoration anglaise et une américaine.

Elle eut la grande joie, 25 ans plus tard, de recevoir la visite de Nordman, venu à Cabourg avec un groupe d'anciens combattants. Il lui montra la photo de ses enfants. Un garçon s'appelait Bernard, une fille Denise.

- Douglas, le grand blessé de la Hogue Jard, a sauvé son pied. Plusieurs fois avec sa femme, il est venu revoir ses premiers sauveteurs.

- Le colonel et ses deux compagnons ravitaillés par André LAINE tentèrent de fuir en canoë, quand celui-ci ne put revenir. Ils espéraient

rejoindre les troupes anglaises par la mer. Les allemands les stoppèrent à Cabourg.

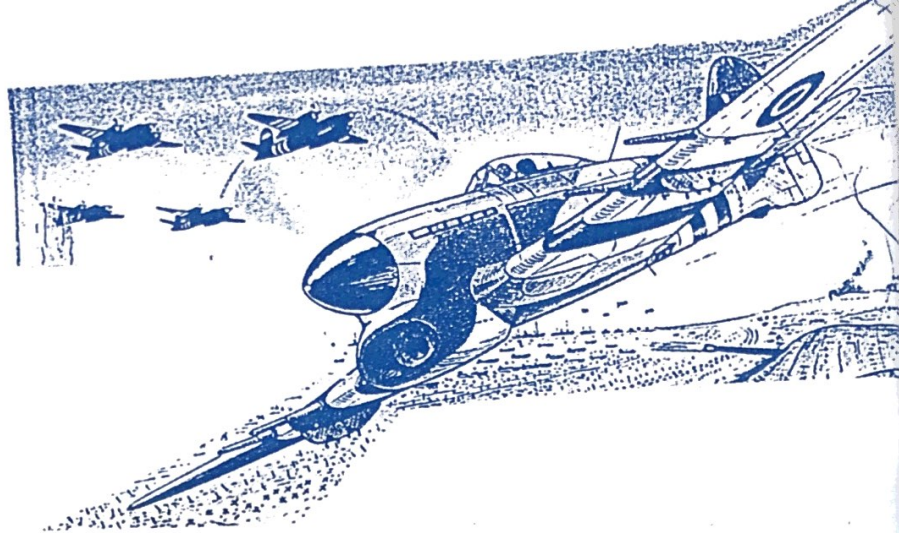
De camps de prisonniers en camps de prisonniers ils finirent à Brunswick où l'armée américaine les libéra le 12 avril 1945.

1944 - 1994 : TEMOIGNAGES



Madame Y. DAMMERVAL installée à Varaville depuis 1928 raconte :

"En avril 1944, les Allemands logeaient au château et avaient installé un canon à Varaville, sur la route de Petiville. Nous avons dû comme tous les habitants du village , peindre nos carreaux en bleu pour que l'on ne puisse voir la lumière de l'extérieur... Les réquisitions étaient nombreuses : fusils, pigeons , postes de radio... Mon mari devait garder la voie de chemin de fer de Moulton ou d'Argences, et parfois amener le bois de la forêt de Barent sur des tombereaux pour la plage du Hôme. Ce bois servait aux "asperges de Rommel"... Dans le courant du mois d'avril, les marais de la Dives et de la Divette furent inondés et 7 000 hectares de pâturages recouverts par les eaux. Je me souviens de Romel, venu sur le pont de la Divette pour vérifier les résultats. Le problème alors fut de reloger le bétail. Le maire se débrouilla pour trouver des herbages gratuitement à tous les agriculteurs, du côté du château de Varaville..... J'interdisais à mes enfants d'aller jouer au fond du jardin. Comme on ne voyait plus les fossés, le risque de noyade était réel...L'autre inconvénient de l'inondation fut l'arrivée massive et agressive des moustiques. Mes enfants se réveillaient le matin couverts de piqûres, les yeux des vaches et des chevaux en étaient tout rouges. Les enfumer n'était même plus très efficace.....Pas facile cette année là. "



Ajoutons ce message de Tony aviateur anglais, en hommage à tous les aviateurs alliés qui ont participé non seulement à la libération de la France mais aussi à l'anéantissement de l'Allemagne nazie, en allant bombarder jour après jour ses usines, ses ports, ses voies ferrées...

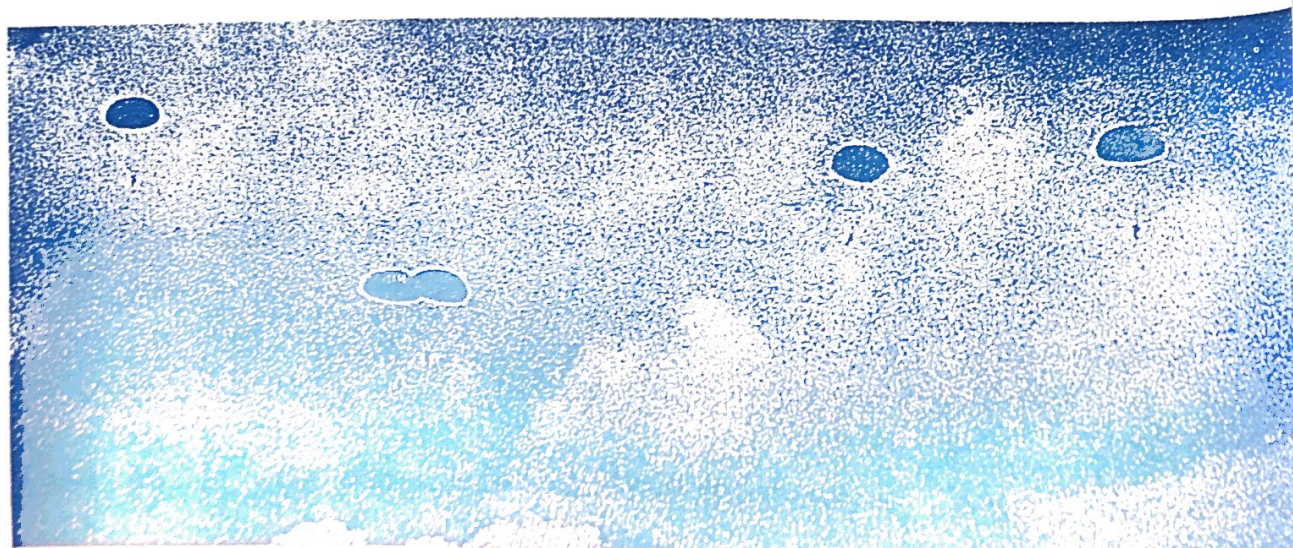
La Normandie a été une étape... vers la liberté retrouvée.

Voici son texte:

"J'aimerais, si possible, que le nombre diminuant de vos "Helpers" sachent que ce n'est pas seulement ceux qu'ils ont nourri, aidé, guidé vers l'Angleterre, qui sont pleins de reconnaissance.

J'ai pris part à la première de mes 75 missions avec la R.A.F. en août 1941, à la dernière en mai 1945. Pendant chacune de ces missions, - et je sais que je parle pour la majorité de mes camarades - je me sentais réconforté de savoir que là, en bas, dans l'obscurité, vivaient beaucoup de personnes incroyablement courageuses, prêtes à faire face à la mort - ou pire - pour m'aider si j'étais abattu. Cette connaissance d'un secours possible en cas de nécessité, fut toujours un immense réconfort moral pendant les années de guerre.

Ainsi donc: Merci, Merci, Merci à vous, amis intrépides, de la part d'un ancien aviateur qui, heureusement, n'a jamais eu besoin de votre secours effectif, mais qui en a quand-même profité largement!"



VARAVILLE

4 Juin 1994

1944



Aux ultimes minutes du lundi 5 Juin 1944, 750 parachutistes du 9^e Battalion du Parachute Regiment, commandés par le Lieutenant-Colonel Terence OTWAY, D.S.O., sont lâchés dans la nuit noire de NORMANDIE, avec mission : capturer ou neutraliser la batterie de MERVILLE.

Pour protéger cette action, la 1st Canadian Parachute Battalion devra faire sauter le pont de VARAVILLE et enlever un emplacement fortifié qui était situé sur le lieu même de cette stèle. Le 6 Juin, à 10 heures, les défenseurs du blockhaus étaient capturés, le pont détruit.

Au cours de ces actions, la 1st Canadian perdra à VARAVILLE : 19 tués au combat - 10 blessés - 84 prisonniers. Seulement 75 hommes du 9^e Battalion Parachute Regiment rejoindront le point de ralliement.

N'oublions jamais l'ampleur du sacrifice de ces hommes pour que nous retrouvions notre liberté.

1994

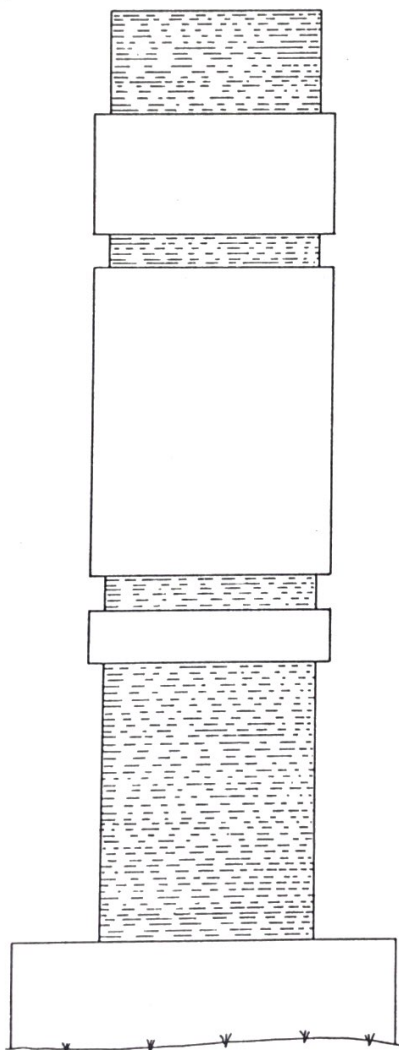


During the very last minutes of 6 June 1944, 750 paratroopers from the 9th Battalion of the Parachute Regiment, under the command of Lieutenant-Colonel Terence OTWAY, D. S. O., were dropped into the night skies of Normandy with an important mission - to capture or neutralize the MERVILLE Battery.

To help them in this task, the 1st Canadian Parachute Battalion was to blow up the VARAVILLE bridge, and capture an enemy bunker situated on this very site. On 6 June, at 10 am, the German Soldiers defending the bunker were captured, and the bridge destroyed.

During the course of the operation, the 1st Canadian Parachute Battalion's losses were heavy : 19 men were killed during the combat, 10 injured and 84 made prisoners. Only 75 men from the Parachute Regiment's 9th Battalion were able to reach the designated rallying point.

Let us never forget the extent of the sacrifices made by these men who restored to us our liberty.



President
Lt.-General Sir N. Crookenden,
K.C.B., D.S.O., O.B.E.



9th Parachute Battalion

Reunion Club

Vice-Presidents
Brigadier S. J. L. Hill, D.S.O., M.C.
Lt.-Colonel T. B. H. Otway, D.S.O.

TREASURER
DENNIS J HURRELL
131 Cherry Tree Lane
Rainham
Essex RM13 8TT

CHAIRMAN
BILL MILLS
Apex Corner
20 Cross Street
Chesterfield
Derbyshire S40 4TS

SECRETARY
GORDON NEWTON
30 Southfields
Hendon
London NW4 4NB

0708 555506

0246 207419

081-203 4566

Le 15 juin 1994

Cher M. Schwaller,

*De la part de tous nos membres, cette lettre est
pour exprimer nos remerciements et notre fierté à
vous même et aux tous les habitants de Varaville.*

*La stèle qui était dévoilée Samedi le 4 juin
est si belle et son inscription si émouvante. De
cet honneur vous avez notre gratitude éternelle
et celle de nos familles et nos descendants.*

*Nous n'oublierons jamais la cérémonie du
dévoilement, le vin d'honneur qui la suivait, et
vos cadeaux qui pour chacun des vétérans
seraient un souvenir d'une occasion très
mémorable.*

*Dieu bénisse la commune de Varaville
et vous même*

Cordialement le Votre

Bill Mills

Président du Comité

Varaville, 1944 : trois mois pour trois libérations



Le château de Varaville (V. Carpentier)

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, les parachutistes britanniques et canadiens de la 6^e Division aéroportée britannique ont pour mission, dans le cadre de l'opération Tonga, de contrôler le secteur entre l'Orne et la Dives et de détruire les ponts sur la Dives, dont celui de Varaville. Ils sont largués un peu après minuit, le 6 juin, dans un ciel tourmenté. L'aire de largage de Varaville, la « Dropping Zone V », est particulièrement étroite, et bordée par les immenses marais de la Dives, qui ont été inondés au printemps sur l'ordre de Rommel. Des centaines de soldats atterrissent loin de leur objectif. Beaucoup se perdent ou se noient dans les marais alentour, où les fossés invisibles sont autant des pièges mortels. Les Britanniques et les Canadiens enregistrent ainsi de lourdes pertes : deux à trois cents paras disparaissent à jamais dans les marais de la Dives et de la Divette. Leurs corps y dorment encore.



Reddition de la garnison allemande du château de Varaville, 6 juin 1944. Photo John Ross, Archives de l'Association du 1^{er} Bataillon canadien de parachutistes. DR (droits réservés).

Vers 1 h du matin, une poignée d'hommes du 1^{er} Bataillon parachutiste canadien atteint le bourg de Varaville. Accompagnés de sapeurs des *Royal Engineers* et guidés par la population, ils se heurtent à une garnison de la 716^e Division d'infanterie allemande qui s'est retranchée dans l'enceinte du château de Varaville, avec un canon qui fait plusieurs victimes chez les paras. Pendant ce temps, les vestiges du 9^e Bataillon se regroupent autour du colonel Otway et se portent par Gonneville-en-Auge vers la batterie de Merville. Ils devront la prendre d'assaut avec un cinquième de leurs forces, sans arme lourde ni explosif, et avec le soutien d'un seul planeur sur les trois attendus.

Au prix de durs combats, les paras parviennent à remplir leurs missions. À Varaville, ils détruisent le pont de la Divette et finissent par s'emparer du château dans la matinée du 6 juin. Mais ils ne peuvent demeurer sur place et doivent se replier dans l'après-midi en direction de Ranville, où les attendent le gros de leur division ainsi que les commandos débarqués le matin à Sword Beach. Varaville reste alors sous le contrôle des Allemands qui renforcent leurs lignes avec des contingents d'infanterie venus du Havre.

Peu à peu, les Varavillais partent en exode. Les maisons sont régulièrement

écrasées par les bombes alliées et les canons allemands sont dissimulés dans les ruines des fermes de Varaville, face au front étanche de la 6^e Division aéroportée et des commandos. S'ensuit une guerre de positions qui dure jusqu'au déclenchement de l'offensive vers la Seine, l'opération « Paddle », le 17 août 1944. Alors même que la terrible poche de Falaise commence à se refermer sur les divisions blindées allemandes, les Bérêts verts du Commando 3 foncent vers Varaville afin de capturer le double pont de la Dives et du canal. Le bourg est à nouveau libéré, mais les Allemands font exploser le pont au nez des hommes du colonel Peter Young, dont plusieurs ont déjà franchi le fleuve sous la mitraille. Les commandos doivent donc refluer vers Goustranville. Ils s'empareront, dans la nuit du 19 au 20 août, des hauteurs de Bassebourg et Dozulé. Sur la côte, Le Hôme sera finalement libéré le 20 août, pour la troisième et dernière fois, par les voltigeurs belges de la Brigade Piron.



Para canadien à Varaville, 6 juin 1944. Photo John Ross, Archives de l'Association du 1^{er} Bataillon canadien de parachutistes. DR (droits réservés).

Pour en savoir plus, rendez-vous sur le site internet de l'office de tourisme, à la rubrique « Histoire ».

LENDEMAINS DE LA LIBERATION A VARAVILLE

Les habitants du Hôme ont reçu l'ordre d'évacuer pour le 3 mars 1944 . Ceux du bourg n'ont pas reçu d'ordre, mais libérés par les alliés le 6 juin, réoccupés par les Allemands le 7 , ils ont dû fuir sous les bombardements de la marine alliée. Une vingtaine de familles croyaient pouvoir attendre les libérateurs dans des fermes isolées du marais. Injonction leur était faite de quitter les lieux le 13 juillet.

Donc il n'y avait plus âme qui vive sur tout le territoire de la commune quand la Brigade Piron a libéré des ruines le 23 août, deux jours avant la Libération de Paris.

1'EXODE

Tous les Varavillais ont dû abandonner leur maison dans la précipitation. Démunis d'auto (il n'y a pas d'essence) ils sont partis à pied pour la plupart, quelques uns à vélo, des cultivateurs avec une charrette à cheval. Pour transporter le peu qu'ils ont pu emporter, il y a le baluchon sur le dos ou au bout des bras, quelquefois une petite remorque accrochée au vélo, une brouette, une charrette à main.

Quelques uns savaient où ils voulaient aller, dans la famille, en des coins présumés plus tranquilles. En général, on avait quand même une idée pour la première étape. Après....on prendrait la direction de l'Eure, ou de l'Orne ou du sud Pays d'Auge. Certains, à force de fuir devant le danger, se retrouvèrent au milieu de la bataille de la Poche de Falaise. D'autres étaient arrivés au Mans quand ils apprirent, par la radio, la libération de VARAVILLE. Quand cette nouvelle parvint aux Varavillais en exil, il y a 6 semaines que les derniers partis ont quittés leur maison, 6 mois pour ceux du Hôme, premiers expulsés.

Pendant ce temps, on a vécu sous la menace toujours possible d'un bombardement ou d'un mitraillage. Quand on se remet en route, on ne sait pas dans la paille de quelle étable on essaiera de dormir la nuit suivante tout habillé. Trouvera-t-on à manger ? Pourra-t-on faire une vraie toilette ? On ne sait jamais. Tout se complique encore quand il y a des enfants, ou qu'on promène dans la charrette la grand-mère qui n'a pas quitté sa maison depuis des années.

On en a vite assez de cette vie de bohème, on a hâte de rentrer chez soi.

LES REVENANTS

Certains ne reviendront jamais. Trois Varavillais, un homme, deux femmes, ont été tués au cours de l'exode. Les retours vont s'échelonner en septembre et octobre. A part la peur des mitraillages qui a disparu, la route du retour, toujours à pied, par étapes, est aussi une rude corvée. Les routes ont souffert, il y a des trous d'obus énormes à contourner. Il y a surtout certains villages à traverser qui ne remontent pas le moral : ils sont en ruine.

Une famille est passée par Caen pour rentrer à VARAVILLE. Elle a vu l'horreur, le centre ville soufflé par les bombardements aériens, achevé par les bombes incendiaires, réduit à un immense tas de cailloux d'un mètre de haut. On se demande ce qu'on va trouver en rentrant. C'est pour avoir une réponse à cette question que chaque groupe, avant la dernière étape, envoie un ou deux cyclistes en éclaireurs pour constater l'état des lieux.

L'ETAT DES LIEUX

LE BOURG

Tout ce qui se situait au carrefour de l'auberge est détruit.

En regardant la rue principale, (aujourd'hui avenue de la Libération) sur la droite, on est surpris de voir une maison quasiment intacte : c'est la Mairie-école. Elle doit même être surprise de se trouver si seule, elle est en effet seule, debout entre le carrefour et la Divette.

A gauche, vue de loin, la maison LABARRIERE fait encore bon effet. De plus près, on constate qu'il n'y a plus d'ardoises sur le toit, que portes et fenêtres sont arrachées et qu'il y a quelques trous dans les murs, dont un par où on peut passer aisément. C'est pourtant ce qu'il y a de mieux sur le côté de la rue jusqu'à la ferme LAVIEC qui a gardé ses quatre murs.

Entre les deux, il y a l'église (il y avait l'église) Elle n'a plus ni nef, ni clocher. Le chœur en comparaison est mieux. Certes, il n'a plus ni toit ni voûte. Il y a une brèche de quelques mètres de large du haut en bas dans le mur Sud; mais ça a encore l'air de quelque chose.

LE MARAIS

Sur la chaussée, le domaine Harcouël, un peu à l'écart, n'a pas trop souffert. Plus loin, la famille GAUGUIN a retrouvé une maison debout, à laquelle il manque des portes, des fenêtres et beaucoup d'ardoises; mais ils n'hésiteront pas à y rentrer.

Située en des coins perdus, les maisons de la "vieille rivière" et du "Chemin de l'Anguille" pouvaient se croire à l'abri. Il n'en reste qu'une intacte, toutes les autres sont sinistrées; de même à la "Cour du Bac".

Le plus gros dégât c'est sans doute l'inondation. Les prairies du marais sont des polders protégés des marées montantes par les digues de la Dives. Les Allemands avaient inondé le marais pour empêcher des parachutages alliés. Cette inondation fut en effet mortelle pour de nombreux parachutistes dans la nuit du 6 juin; elle n'était pas dangereuse pour les prairies car c'était de l'eau de rivière. Cette fois, des bombes ont crevé une digue de la Dives; c'est l'eau de mer qui a envahi le marais. Il restera improductif pendant des années. Quant à la belle plantation de pommiers qui faisait la fierté de Monsieur GAUGUIN, elle crèvera toute entière de ce bain de pied prolongé dans l'eau de mer.

LE HÔME

Le hôme avait déjà souffert de l'occupation de ses villas par les troupes allemandes. En dernier lieu, les parcs, qui faisaient le charme de la station, avaient perdu leurs arbres transformés en "asperges de Rommel".

Au cours du débarquement, l'artillerie de marine alliée a fait des "cartons" sur toutes les villas perchées sur les dunes du rivage. Bombardements gratuits ? Non, puisqu'on retrouvera un canon pointé vers le large dans le salon de la villa "les Quatre Vents" . On l'avait peut-être laissé en échange du piano disparu.

Toutes les maisons du Hôme, la chapelle et le préventorium sont sinistrés. Peu de destructions totales, mais partout des murs percés par des trous d'obus, des toitures envolées, des cloisons soufflées, des portes et fenêtres arrachées ou branlantes.

Surtout entre la route de Cabourg et la mer, tout est miné, les parcs des villas, le golf et la plage, hérissés de ferrailles anti-chars reliées par des barbelés. Ce sont des mines antipersonnel. Plus tard, on en découvrira d'autres de gros calibre: mines anti-chars enterrées sur le chemin de la ferme. Cette découverte procurera une belle frayeur retrospective aux revenants qui sont passés et repassés dessus sans se douter de rien.

Une petite consolation quand même dans ces malheurs : les navires alliés, les barges de débarquement ont eu quelques avaries provoquant la perte des colis destinés au ravitaillement de la troupe; compatissante, la mer en dépose un certain nombre sur la plage. On y trouve des trésors, des choses dont on a perdu le goût après des années de restriction : du vrai café, du thé, du riz, des rations pour les soldats et même parfois du chocolat, une friandise que les plus jeunes enfants n'ont jamais goûté. Quand ils ont découvert cette manne providentielle, les pêcheurs d'épaves ne ratent pas les rendez-vous de la marée.

PILLAGE

Qu'ils soient du Bourg, du Hôme ou du Marais, les "revenants" même les premiers arrivés, constatent que leurs maisons ouvertes à tous vents ont déjà été visitées : des pillards sont passés par là. C'est hélas une règle générale; les lendemains de catastrophe attirent toujours des gens qui profitent du malheur des autres.

Des artisans qui avaient pris soin de mettre en sécurité leur outillage professionnel ne retrouvent plus rien. Dans les maisons, il manque des meubles, très souvent du linge, de la vaisselle. Inutile de chercher dans la cave les bouteilles que l'on conservait pour de futures fêtes de famille.

UN RUDE HIVER

La météo de l'hiver 1944 - 1945 fût rude pour tout le monde, mais particulièrement pour les "revenants" qui ont décidé de rester dans leur maison retrouvée. Ils ne sont pas très nombreux. Beaucoup de Varavillais, constatant le délabrement de leur demeure, ont cherché refuge ailleurs, à Cabourg en particulier. La Mairie elle-même, pendant quelques mois, abandonnera le territoire communal pour s'installer à Cabourg, dans la salle de la villa "la Gerbe d'Or". Ceux qui restent sur place récupèrent des ardoises ou des tuiles pour boucher les trous du toit. On colmate les trous dans les murs. On rafistole portes et fenêtres. Impossible de se procurer des carreaux. Quelquefois on eu la chance de retrouver au mur des photos de famille dans leur cadre; on démonte le cadre et on récupère le verre, ça fait une fenêtre presque neuve. On bouchera les autres avec du carton, ou si on a la chance d'en trouver, avec un papier transparent. Le pire, c'est la manque d'électricité. Elle mettra longtemps à revenir, surtout dans les écarts. Les veillées à la bougie seront courtes.

Pour les courses, il n'y a plus de commerce sur place; il n'y a que la marche à pied ou la bicyclette. Du Hôme, on va sans problème à Cabourg. Si on prend la chaussée pour aller à Dives ou à Cabourg, il faut se renseigner sur les heures de marée. La passerelle pour piétons, sur la Dives peut se trouver noyée en cas de grosses marées. Il faut alors passer par Robehomme.

Les hibernants de 1944 - 1945 qui viennent à la messe du dimanche peuvent tenir dans la pièce la plus habitable de la maison LABARRIERE, plus tard dans un bungalow situé de l'autre côté de la route de Cabourg.

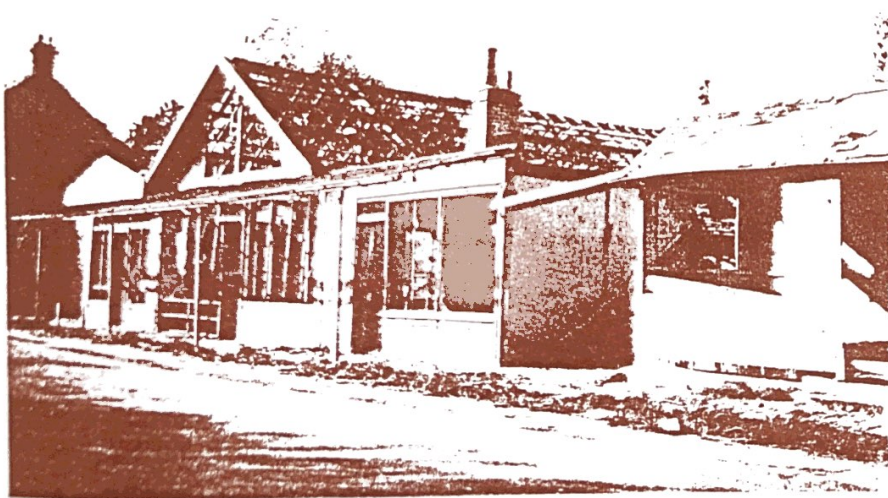
ON RENAIT PETIT A PETIT

Au cours de l'année 1945, la situation s'améliore lentement mais sûrement. Les Varavillais n'auront plus à chercher leur mairie à Cabourg, elle revient au Hôme dans la villa "Les Oiseaux".

PRESBYTERE



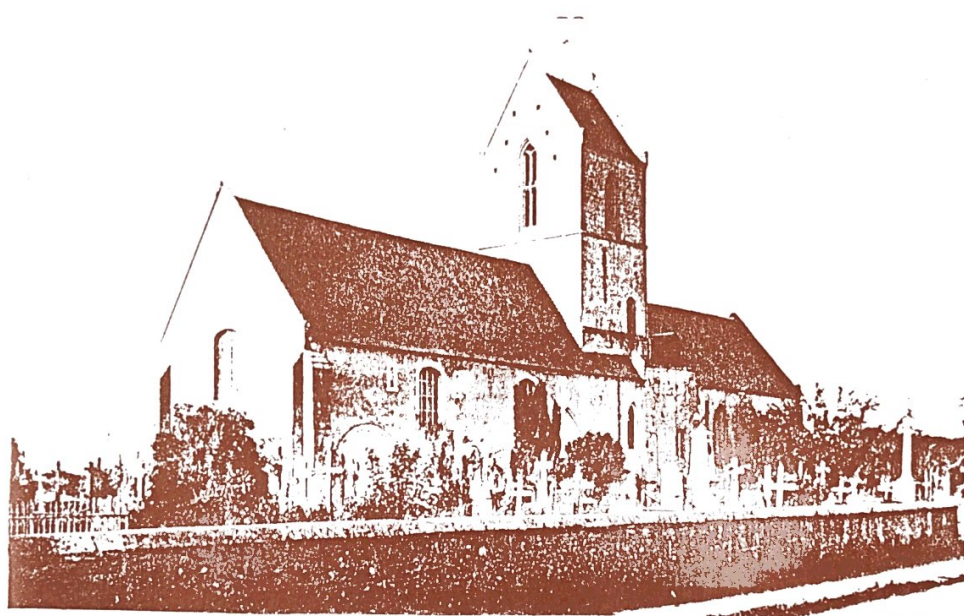
CHAPELLE



BUREAU DE POSTE
DEPOT DE PAINS
PATISSERIE
BAZAR



LE
PRESBYTÈRE
du bourg



ANCIENNE
EGLISE
DU
BOURG



CE QUI RESTE DU CHOEUR INTERIEUR
EXTERIEUR APRES LES BOMBARDEMENTS

Venus du camp de prisonniers de Fleury sur Orne, des soldats Allemands installés dans la colonie de vacances "la Corbeilloise" procèdent au déminage du Hôme. Mission périlleuse : un démineur trouvera la mort sur le terrain du golf.

Les particuliers peuvent aussi embaucher des prisonniers pour des travaux chez eux ou sur leurs terres. Ces pauvres bougres n'inspirent plus la crainte mais la pitié. Entre victimes de guerre on peut se comprendre. Des relations se nouent, certaines se prolongeront quelque temps par une correspondance, quand les prisonniers seront rentrés chez eux. Modeste prélude à une réconciliation encore impensable. Sur ce qui reste du choeur de l'église du Bourg, on pose un toit de toles, on bouche la brèche par une palissade en bois. La paroisse retrouve un lieu de culte un peu plus vaste en attendant mieux.

En septembre, l'école réouvre ses portes. Les petits Varavillais ont été privés d'une année scolaire. Privation qu'ils ont supporté courageusement sans protester. Au Bourg, trois baraquement vont accueillir des familles dont les maisons sont inhabitables.

Les commerçants se réinstallent tant bien que mal, aussi vite qu'ils le peuvent. Les acheteurs eux, ont toujours besoin de tickets de ravitaillement pour nombre de marchandises. L'essence se débite toujours au compte-gouttes. Mais on espère que ça va changer.

Sur la commune, si presque toutes les maisons sont sinistrées la grande majorité n'exige que des dommages de réparations plus ou moins importantes.

Les services du Ministère de la REconstruction et du Logement, M.R.L, noyés sous des milliers de dossiers, font de leur mieux pour activer la remise en état de ce qui est réparable.

Cinq ans après le débarquement, les choses ont bien avancé. En 1949, l'Abbé ETIENNE, dans son presbytère du Hôme réparé, peut accueillir décemment son évêque Mgr PICAND venu bénir la chapelle restaurée. Elle a perdu son joli clocheton octogonal, remplacé par un carré d'ardoises sans grâce, mais elle est couverte, ornée de vitraux neufs, capable d'accueillir paroissiens et estivants.

Pour la circonstance, on l'a abondamment décorée sur la façade et à l'intérieur. C'est une belle fête.

JUILLET 1949 - LA FETE AU HOME LE MATIN



Pour que le Bourg ne soit pas jaloux, l'après-midi, l'évêque va y bénir la première cloche promise au clocher de la future église. Comme ce clocher n'en n'est pas encore à l'état de projet, on a bâti à l'entrée du cimetière un mini-clocheton. La cloche n'y est pas à l'abri, mais le sacristain Marcel LEROUX pourra sonner l'angélus, inviter les paroissiens à la messe et carillonner mariages et baptêmes.

C'est l'achèvement d'une première étape qu'on célèbre ce jour-là.

La seconde étape, celle de la reconstruction de ce qui a été détruit est une autre histoire que je réserve pour le prochain numéro du bulletin.

Ed. CHRETIEN

AU BOURG L'APRES-MIDI



Bénédictioin de la cloche



Le campanille. A gauche le chœur de l'église sous son toit de tôles.

Les clichés qui illustrent cet article m'ont été aimablement prêtés par Madame Charles LABARRIERE, Madame COUTURIER, Monsieur DESCLOZEAU. Je les en remercie.

ALLOCUTION PRONONCEE PAR Monsieur le MAIRE
LE 24 AOUT 1994 lors de la cérémonie du 50 ème anniversaire
de la libération de VARAVILLE

* * * * *

Nous célébrons ce jour le 50 ème anniversaire de la libération de VARAVILLE.

Commencée à l'aube du 6 juin 1944, la bataille de Normandie, pendant 80 jours plaça face à face 3 millions d'hommes et mit en oeuvre des moyens militaires formidables.

Alors, jour après jour, par delà des durs combats, au prix de souffrances indicibles, de sacrifices dont le souvenir ne pourra s'effacer de la mémoire de ceux qui ont vécu cette époque, le sol normand se libérait, pour nous, le 17 août c'était le bourg de Varaville, le 20 août ce fût le Hôme.

Le 6 juin 1944 au matin, la 1ère brigade spéciale britannique commandée par le Général Lovat, débarque à Colleville. La brigade comprend 4 commandos dont le 3 ème commando du colonel Peter Young. Dans l'après-midi, les commandos prennent position à AMFREVILLE. Ils contribueront à tenir le front chargé de protéger le flanc Est de la bataille, d'abord dans Amfreville, puis dans le bois de Bavent du 26 juillet au 16 août. Le général Derek Mills-Robert a remplacé à la tête de la Brigade le général Lovat grièvement blessé dès le 12 juin devant la ferme Saulnier à Amfreville.

La vie est difficile sur ce front immobile, dans les trous individuels et les tranchées ou bien à travers le bois de Bavent où l'activité des patrouilles des deux camps est intense -certains paieront de leur vie nombres d'exploits audacieux -.

Nous sommes au 17 août, une grande offensive vers la Seine est lancée, c'est ce jour que le 4ème commando auquel sont intégrés les Français du commando Kieffer prennent Bavent. Dans l'après midi les autres commandos de la 1ère brigade spéciale britannique le 6ème et le 45 ème royal marine commando et par la suite le 4 ème commando foncent sur Robehomme pour y traverser la Dives. Le 3ème commando s'empare de Petiville, le Lieutenant Colonel Peter Young part en reconnaissance vers le Hameau de la Rivière. La troupe se heurte à des éléments ennemis et essuie le tir de mitrailleuse.

En soirée, après un tir d'artillerie, le 3ème commando prend position à Varaville où il traverse la Dives, il rejoindra le reste de la Brigade sur la rive droite pour donner l'assaut sur Brucourt et Cricqueville.

Pour le bourg, le cauchemar se terminait.

Parrallèlement, l'unité d'élite belge placée sous le commandement du major Piron reçut l'ordre d'embarquer pour la Normandie le 3 août 1944. La brigade Piron va progresser en enlevant l'un après l'autre les villages de notre côte, les troupes belges furent soumises à de nombreux tirs de mortier et subirent leurs premières pertes dans le secteur d'AMFREVILLE - SALLENELLES. Au départ de Sallenelles, le groupement reçoit l'ordre, le 17 août, d'attaquer en direction de Franceville.

La progression est entravée par les nombreux champs de mines posées par l'ennemi. En fin de journée, Merville est atteint et une unité s'établit en avant poste devant le Hôme, toujours occupé par les Allemands. Après deux jours passés à nettoyer les poches de résistance et à déminer, la progression reprend, le 20 août le Hôme était totalement libéré et le 21, les troupes belges entraient dans Cabourg.

Les objectifs étaient atteints, mais au prix de combien de morts et blessés....alors....souvenons nous....et c'est avec émotion et respect que nous saluons les vétérans britanniques et belges et à travers eux, c'est tous les anciens combattants, les résistants, ces combattants de l'ombre, à tous nos citoyens normands morts sous les bombardements et au cours des combats que nous rendons hommage en ce jour d'anniversaire.

Et je conclurai en disant qu'il ne suffit pas que soit entretenu et il faut qu'il le soit, le souvenir des combattants morts sur notre sol, il faut que grâce à l'expérience que nous avons de l'histoire, nous sachions transmettre, spécialement à notre jeunesse, la fragilité de la paix et le devoir de la partager chaque jour. Alors, maintenant et afin que l'on se souvienne de ces heures à la fois douloureuses et glorieuses, je vais vous inviter à cheminer avec moi jusqu'à notre petit square où nous dévoilerons une stèle à la mémoire du 3^{ème} commando puis nous nous rendrons au Hôme où la place de l'église deviendra place de la Brigade Piron.

Lendemain de la Libération à Varaville

(Suite et fin)

CE QUI RESTE À CONSTRUIRE

On a mis environs cinq ans pour réparer ce qui était réparable et on peut considérer que la bénédiction de la chapelle du Home restaurée fêtait la fin de cette première étape.

Pour les bâtiments qui avaient subi des dégâts tellement importants qu'il n'était pas question de réparer mais de faire du neuf, il a fallu beaucoup de temps, et pour les sinistrés beaucoup plus de patience.

L'estimation de la valeur du bâtiment détruit est une affaire d'experts tous débordés. La plus ou moins grande vétusté réduit le montant des dommages. Si le propriétaire n'est pas d'accord il peut demander une contre-expertise. Ça prend du temps.

Puisqu'il s'agit de faire du neuf il faut avoir recours à un architecte dont le projet sera soumis à une commission, pour obtenir le permis de construire. Pendant ce temps-là les sinistrés logent dans des baraquements ou comme ils peuvent.

Il en est ainsi pour le presbytère du Bourg. Le curé n'est pas le plus mal loti puisqu'il a à sa disposition le presbytère du Home. Il renonce d'ailleurs à revenir dans un nouveau presbytère au Bourg et la commune peut disposer des dommages de reconstruction à un autre usage. Ce sera une grande maison pour loger deux familles. L'avis favorable des services de la reconstruction ne sera obtenu qu'en 1950 et la nouvelle maison ne pourra accueillir ses premiers locataires qu'en 1954.

Ils auront attendu dix ans pour retrouver un vrai toit. Quatre familles qui étaient candidates pour ces appartements devront encore patienter.

REBATIR L'ÉGLISE

Bien triste est le spectacle qu'offre l'église dix ans après le débarquement. Les bombardements alliés ont détruit la nef. Les Allemands

ont fait sauter le clocher avant de partir. Le chœur du XIII^{ème} siècle n'a plus de voûte, il garde deux murs intacts, le troisième est ouvert par une large brèche sur toute sa hauteur. On l'a coiffé d'une toiture en tôles, on a bouché la brèche par une palissade. La paroisse s'y entasse tant bien que mal, mais ça ne peut pas durer.

Rebâtir mais comment ? Il y a quelques nostalgiques qui aimeraient voir renaître à l'identique l'église de leur communion, de leur mariage. C'est possible mais pas souhaitable. Mis à part le chœur, l'ancienne église n'était ni belle ni pratique. De la nef, sans style, étroite et tout en longueur, il était difficile d'apercevoir l'autel au delà des soubassements du clocher. On pouvait faire mieux.

L'Abbé Etienne est bien de cet avis mais il a sa petite idée très personnelle. Il trouve l'église trop grande pour la population du Bourg et la chapelle du Home trop étroite pour accueillir la marée des estivants en juillet et août. Il suggère de prendre sur les dommages de reconstruction de l'église pour agrandir la chapelle. Il y avait là de quoi déclencher la guerre entre le Bourg et le Home. Le Conseil Municipal soucieux de paix civile et de réélection fait la sourde oreille. On fera du neuf. Beaucoup de communes sinistrées ont déjà rebâti leur église. Quelques unes à l'identique, quand elles avaient une certaine valeur architecturale, d'autres dans un style très classique, certaines résolument modernes. Spécialement chargé par le Maire du dossier de l'église, l'adjoint M. Charles Labarrière ne manque pas de buts pour des promenades dominicales. Il va voir ce qui se fait ici et là. Ça peut donner des idées. Mais en dernier ressort c'est l'affaire de l'architecte de la commune M. Simon Vermont.

PLAN-PAN RATAPLAN

En octobre 1951 l'architecte offre au choix du Conseil Municipal quatre avant-projets, plans et esquisses. C'est le quatrième qui reçoit

l'adhésion unanime du Conseil Municipal. On ne perd pas de temps pour l'expédier à l'inspecteur général Directeur de la reconstruction. C'est parti.

S'il y a un reproche qu'on ne peut pas faire aux administrations c'est celui de pécher par précipitation. il a fallu un an et demi pour que les services de l'inspecteur général découvrent que le projet dépassait vingt millions (on le savait depuis le début). En conséquence le plan proposé devait être soumis à une commission spéciale. La commission spéciale est un architecte parisien qui garde le dossier pendant un an et demi. Mais, pour prouver sans doute qu'il l'a regardé, il propose quelques modifications, en particulier remplacer le toit en batière couvert en tuiles, par un toit plat couvert en cuivre. Les conseillers varavillais n'ignorant pas que le ciel normand pouvait être parfois pluvieux refusèrent unanimement cette idée géniale de l'architecte parisien. Ce n'est pas un obstacle.

Mais avant de démarrer les travaux il faut s'assurer du financement qui s'élève à 28 443 928 Francs. Nouveau déboire : le 18 avril 1958 la commune est informée qu'actuellement aucun financement ne peut être effectué en espèces.

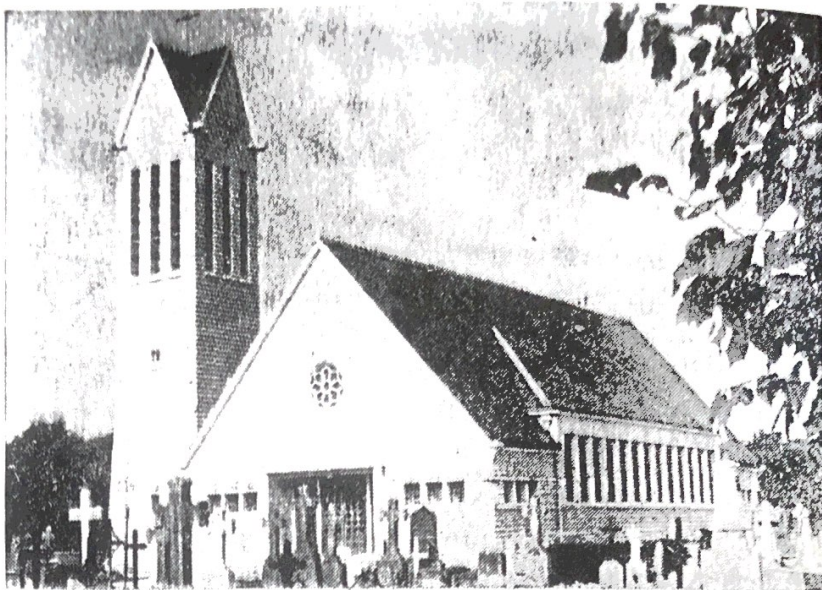
Seul un financement en titres est possible. Le Conseil Municipal ne veut pas prendre de risque, il décide à l'unanimité d'attendre des temps meilleurs. Ça prendra un an.

Enfin le 30 mai 1959 le permis de construire est délivré et le financement en espèces assuré. Les démarches administratives ont duré cinq ans.

UNE CHAPELLE PROVISOIRE

Avant de bâtir il faudra démolir ce qui reste du chœur de l'ancienne église, refuge de la paroisse. Il faut une église provisoire. Ce sera un modeste baraquement en bois installé à côté de la Mairie-École (l'actuel parking).

Trois artisans locaux réalisent sa construc-



tion, Prod'Homme pour la maçonnerie, Magdelaine pour la menuiserie, Bréville pour la couverture.

Pendant plus de trois années ce quatrième abri provisoire depuis la libération permettra le déroulement de la vie paroissiale.

LES BATISSEURS

Les réponses aux appels d'offre sont étudiées le 30 juillet 1959.

Sont retenues : l'entreprise Payen, d'Escoville, pour la maçonnerie, l'entreprise Lecomte de Bavent, pour la charpente menuiserie, Bréville du Home pour la couverture-plomberie, Auvray de Caen, pour l'installation électrique, Lemieux pour la peinture. La grande verrière en dalles de verre sera l'œuvre de l'atelier Lecomte de Caen. Deux nouvelles cloches viendront tenir compagnie à celle bénite par Mgr Picaud en 1949, elles seront fondues à Villedieu par Cornille-Havard. On a aussi prévu le chauffage de la nouvelle église, confié à l'entreprise Guyon et Cie.

C'est un progrès. Dommage seulement que les architectes ignorent ce que nous apprenions à l'école primaire du temps du certif, à savoir que l'air chaud s'entête depuis toujours à prendre de la hauteur. Les bouches de chaleur situées à mi-hauteur du mur au fond chaufferont la voûte mieux que les bancs. Les travaux commencent début octobre 1959. L'achèvement est prévu pour juillet 1963. Les délais seront respectés.

UNE GRANDE FETE

La résurrection de l'église dix neuf ans après la destruction méritait d'être célébrée avec faste. Ce fut fait le vendredi 26 juillet 1963.

La cérémonie commence à 15h30, mais la foule a pris de l'avance. A défaut de pouvoir pénétrer dans l'église elle peut s'occuper à déchiffrer les inscriptions des deux cloches qui attendent dans le cimetière d'être baptisées par l'Evêque. On y lit leurs noms et ceux de leurs parrains et marraines.

La première s'appelle Noëlle, Brigitte, Marie-Jeanne, Lucienne, ses parrains sont Gérard Labarrière et Lucien Rouvres ses marraines M^{me} Louis Maître et M^{me} Lucienne Tirard.

La seconde se nomme Louise, Suzanne, Laurence, Thérèse, parrains Marcel Leroux et Roger Gaugain, marraines, M^{me} Marcelle Prod'Homme et M^{lle} Thérèse Quoniam.

M. Bernard, le Maire, ceint de son écharpe



Eglise de Varaville (Calvados) - La Nef

et entouré de son Conseil attend l'Evêque Mgr Jacquemin dont c'est la première visite à Varaville. Le préfet s'est fait représenter. Le directeur départemental de la construction est présent.

Devant la porte de l'église discours du Maire qui résume le roman de la reconstruction, réponse de l'Evêque et, geste symbolique, le Maire offre à l'Evêque sur un coussin une clef supposée être celle de l'église. C'est un symbole, la vraie clef ne fait que quelques centimètres.

Derrière l'Evêque et les personnalités, la foule peut enfin découvrir l'intérieur de la nouvelle église. Les proportions sont harmonieuses, le soleil généreux met en valeur les coloris de la grande verrière.

Mais on retrouve aussi avec plaisir quelques rescapés de l'ancienne église : le grand Christ en bois qui domine l'autel, les vénérables fonds baptismaux, et surtout la très belle statue, XVI^{ème} siècle, de la vierge à l'enfant.

J'ai raconté comment elle avait été brisée par les Huguenots au temps des guerres de religion, les morceaux cachés pendant des siècles dans la menuiserie d'un petit autel, sa découverte dans les années 30, sa restauration par les soins de l'Abbé Etienne en 1934. En 1944, elle paraît bien perdue à jamais. On en retrouve 14 morceaux en déblayant les ruines du clocher. C'est un véritable deuil pour l'Abbé Etienne. Des amis, les Monteilhet, témoins de sa désolation décident de le consoler. Ils habitent la Gironde et connaissent un sculpteur espagnol capable de prouesses qui accepte de la restaurer. Il a promis qu'elle serait prête pour le 26 juillet. L'avant veille on l'attend toujours. Un coup de téléphone annonce qu'elle est en route. Elle est là, un peu trop haut perchée pour qu'on puisse l'admirer de près, mais elle est là c'est le principal.

La cérémonie commence par la bénédiction de l'église par l'Evêque. Puis c'est la première messe célébrée dans la nouvelle église. Mgr Durand, directeur du pèlerinage de Lisieux, ancien collègue de l'Abbé Etienne à l'institution Frémont en est le célébrant. Monsieur le curé est très fier de présenter l'Abbé Le Trocquer, le prédicateur. Il l'a connu enfant et lui a fait le catéchisme, il est le jeune doyen de la faculté de

philosophie à l'institut catholique de Lyon.

Reste à bénir les cloches. Tout le monde se retrouve au cimetière pour cette dernière cérémonie, mais avant de commencer, l'évêque dit son plaisir d'épingler sur la poitrine de Marcel Leroux la médaille bien méritée pour des années de services dans la paroisse comme sacristain, chantre, sonneur.

L'inévitable vin d'honneur est servi à

l'Auberge de la ferme, tandis que l'équipe de la maison Cornille-Havard se hâte d'installer dans le clocher les deux nouvelles baptisées. Elles ont carillonné longuement la fin de cette mémorable journée.

La reconstruction de Varaville s'achevait dix neuf ans après sa destruction.

ED. CHRETIEN